N° 1 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

La Folie de Vincent van Gogh

à Paul GACHET.

Dès son enfance, Van Gogh affirma une indéniable bizarrerie dans son caractère. L'une de ses sœurs, Mme Elisabeth-Huberta du Quesne qui publia en 1910 des *Souvenirs personnels*, nous rapporte qu'il évitait la compagnie de ses sœurs et de son frère unique, Théodore. Ceux-ci n'osaient prendre part à ses jeux. Il était sauvage, taciturne, recherchait la solitude, se plaisait à collectionner des plantes et des insectes qu'il récoltait au cours de longues promenades qu'il aimait faire dans la morne campagne qui ceignait de landes et de tourbières son village natal de Zundert et dont les paysages désolés marquèrent dans son âme sensible une empreinte durable.

Cet étrange jeune garçon possédait cependant des parents bien équilibrés. Son père était un pasteur protestant de nature douce, simple, sa mère une ménagère active, sereine, toute adonnée aux soins de ses enfants et de son ménage. Ses oncles se montrèrent des hommes pondérés, réfléchis. L'un deux devint vice-amiral, les autres furent des négociants avisés et prospères. Trois de ses tantes se marièrent ; elles épousèrent des généraux. Ces unions sérieuses offrent à penser qu'elles étaient normales de corps et d'esprit.

L'hérédité de Vincent était pure, semble-t-il. Et pourtant son frère Théodore mourut pareillement fou, peu de mois après lui. Ce fait nous incline à admettre l'existence d'une tare mentale familiale originelle. Au point de vue physique Van Gogh présentait une forte stature. Il était très vigoureux. Notons une assymétrie faciale assez nette dans certains des nombreux portraits qu'il fit plus tard de lui-même. Madame du Quesne nous confie encore que son extérieur était disgracieux et dégingandé. « Pas la figure d'un jeune homme » dit-elle. On peut donc tout de même retrouver chez Vincent certains stigmates qui témoignent que son ascendance n'était pas intacte malgré l'apparente bonne constitution des divers membres de sa famille.

A douze ans on l'envoya en pension à Zevenbergen. Il fut un élève discipliné, mais insuffisant. Ne nous en étonnons pas, c'est l'habituel sort dévolu aux jeunes garçons qui fréquentent les maisons d'enseignement ; il y a lieu toutefois d'excepter quelques sujets, brillants dès cette aurore, qui plus tard seront ces médiocres notoires auxquels la vie stupide dispense des réussites triomphales suivies. Dans ce collège, si Vincent n'acquit pas une solide instruction, il y devient un peu plus sociable — précieux gain. Lorsqu'il revenait en vacances, il lisait à tort et à travers, avec avidité, des romans, des ouvrages de philosophie et de théologie. Vis-à-vis de ses parents il était têtu, sournois, autoritaire. En ce temps-là, il se prit d'une vive affection pour son frère cadet Théodore. Cette subite et profonde amitié ne faiblit jamais ; elle joua un rôle considérable dans l'existence de l'un et de l'autre.



Cliché LIBRAIRIE DE FRANCE
Vincent Willem Van Gogh 1853-1890
(Collection Gachet)

Lorsqu'il eut seize ans, un conseil de famille proclama qu'il était d'âge à gagner sa vie — cruelle décision. Il ne se reconnaissait aucune aptitude spéciale, nul goût professionnel particulier. Il se laissa placer comme vendeur dans la succursale qu'avait à La Haye, la fameuse galerie de tableaux Goupil, de Paris. Il y demeura quatre années et fut un employé ponctuel, zélé. Il la quitta pour Londres et la filiale que la maison Goupil possédait en cette ville. Il atteignait sa vingtième année. C'est alors qu'advint un événement qui troubla définitivement la quiétude morale relative dont il jouissait et eut une influence capitale sur sa mentalité. Il logeait dans une pension de famille dirigée par une veuve, une française, Mme Loyer. Cette dame avait une fille nommée Ursule. Ursule dirigeait une pouponnière. Elle parut belle, désirable à Vincent. Dans l'exaltation sentimentale de ses vingt ans il s'éprit de « l'ange aux poupons ». Jamais il n'avait ressenti un tel sentiment. Timide et gauche, il déclara son amour à Ursule. Il lui confia son ardent désir de l'épouser. Elle répliqua qu'elle était fiancée. Coup dur, Vincent s'écroule. Il devient sombre, inquiet, maussade. Un curieux mysticisme religieux s'insinue en lui. Terrassé par le chagrin il s'enfuit loin de Londres. Il arrive chez ses parents ; ils ne parviennent point à le consoler. Le temps s'écoule. Son directeur le réclame. Il repart pour Londres, accompagné de sa sœur aînée, car on craint que dans son désespoir il ne fasse quelque mauvais coup de tête. Mais dans cette ville où la joie d'aimer lui fut enlevée aussitôt qu'offerte, tout l'accable et l'irrite. Ses chefs qui connaissent sa souffrance le dirigent sur la maison principale de Paris. Ils croient que les plaisirs de la vie parisienne dissiperont vite sa douleur. Vaine illusion. Il n'y reste que deux mois. Ursule Loyer l'attire invinciblement. Il regagne Londres décidé à tenter une suprême démarche auprès d'elle. Elle refuse de le revoir. A nouveau il quitte Londres, cité maudite qu'il exècre plus que jamais. Il repart vers Paris et la galerie Goupil (mai 1875). Il loue à Montmartre une petite chambre. Son mysticisme pieux se développe, se précise. Son rôle de commis-vendeur lui est un supplice. Le soir, après son travail, il se verrouille dans sa mansarde en compagnie d'un jeune Anglais auquel il a communiqué sa fièvre religieuse. Ils lisent et commentent la Bible. Vincent a rejeté les ouvrages qui le passionnaient auparavant, ceux de Michelet et de Renan. Il fréquente assidûment le Temple. Il chante avec ferveur des cantiques anglicans fades et niais. A Noël il vient dans sa famille. Quelques mois plus tard il informe M. Boussod, son directeur, qu'il veut abandonner sa place et le 4 avril 1876 il retourne chez ses parents.

Il n'a plus qu'une seule pensée, vivre pour les misérables,



Paysage avec nuages — Cliché de l'AMOUR DE L'ART

se sacrifier pour eux, les aimer, les soutenir, les consoler. Il ne veut plus entendre parler de commerce. Son frère Théodore aimerait le voir travailler la peinture, son père lui propose un poste dans un musée. Il repousse toutes ces suggestions : il n'appartient plus qu'au Christ. La déception d'amour qu'il a subie a éveillé en lui une agitation mentale qui désormais ne le quittera jamais complètement. Avant elle, malgré les étrangetés de son caractère, il faisait figure d'homme sensé, il accomplissait fidèlement les besognes quotidiennes qu'impose la nécessité de vivre. Il suivait volontiers les directives que lui inspiraient ses proches. Après la tragédie sentimentale de Londres un dérangement s'installe dans sa pauvre cervelle. Il pénétrera peu à peu dans le domaine de la folie.

Aux siens qui le pressent de choisir un métier, il assure que sa vie va devenir un apostolat. Il faut subsister cependant. Il est contraint d'accepter un emploi de professeur de français et d'allemand en Angleterre, à Ramsgate, ville du comté de Kent, dans un pensionnat dirigé par un vicaire anglican, long, maigre, noir, aux allures de fantôme. Vincent était chargé, en outre, de recueillir chaque mois, chez les parents des élèves, fils de commerçants des quartiers populeux de Londres, le montant de leur pension. Il revit l'immense capitale anglaise. Hélas ! Miss Loyer est mariée. Il ne l'a point oubliée. Le souvenir de son amour se ranime, fait battre son cœur. Au cours de ses encaissements, il fait connaissance avec des rues où la misère est effroyable.

Son élan vers les déshérités du sort s'en trouve accru. Il rêve de leur apporter les consolations de la parole divine. Vincent quitta au bout d'un mois la pension de Ramsgate, et ses désirs se réalisant, il entra au service d'un pasteur méthodiste comme aide-prédicateur. Il se met à prêcher. Il a des auditoires d'ouvriers, ceux qu'il souhaitait. Il exulte ; mais il parle avec peine, c'est un pitoyable orateur. Il tombe souffrant et sourit à la maladie qui le rapproche de Dieu. Il s'abîme dans la prière ; il fréquente les offices des cultes les plus variés et un jour au Temple, il accomplit son premier geste caractérisé de fou : dans l'aumonière qu'on lui présente à la quête, il lance sa montre en or et ses gants.

Vers Noël (1876) son père le rappelle auprès de lui. Le physique et le moral sont sérieusement atteints. Il est épuisé, anéanti. Il consent à ne pas retourner en Angleterre. Dans la pensée que cela lui permettra de lire les nombreux ouvrages philosophiques et religieux qu'il désire connaître et que sa modeste bourse ne lui permet pas d'acquérir, il accepte un emploi de commis libraire à Dordrecht, qu'un de ses oncles lui procure. Il est un lamentable employé libraire. Il stupéfie tout le monde par son accoutrement — il se vêt à la façon d'un quaker — et par son instabilité intellectuelle.

Il ne séjourna que trois mois dans ce magasin. Il l'abandonna pour s'en aller à Amsterdam, chez son oncle l'amiral. Il a décidé de faire ses études de théologie..

Comme il n'a aucun titre scolaire, il lui faut subir un examen d'entrée à l'Université. Il devra apprendre le latin et le grec. Il y a deux années d'études préparatoires. Il se met au travail avec ardeur. Il tient bon durant quinze mois. Ses progrès sont lents. Découragé par le faible résultat de ses efforts, en juillet 1878, il délaisse tout et rentre à la maison familiale. Il prie son père de le présenter aux dirigeants du Comité d'évangélisation belge qui forme des missionnaires pour les régions minières du Borinage. Le vieux pasteur le conduit à Bruxelles et là l'abouche avec des pasteurs qui s'occupent de cette œuvre. On l'accepte comme stagiaire au séminaire d'évangélisation pratique. Il n'y peut entrer tout de suite. Il revient à Etten. Enfin dans les premiers jours d'août 1878 il arrive à Bruxelles.

Il commence aussitôt son éducation de prédicateur sous la direction du pasteur Bokma. Sa difficulté d'élocution cause une pénible impression. On tente de le conseiller. Or Vincent n'accepte aucune directive ; la plus légère, la plus timide observation le met dans une colère terrible. On est effrayé. On lui trouve les manières inquiétantes d'un fou, d'un halluciné. Le pasteur Bokma écrit à son père pour le prier de reprendre son fils chez lui où la paix de la campagne pourra, croit-il, le calmer. Mais Vincent veut partir sans plus attendre en tournée d'évangélisation dans les provinces houillières. On refuse net d'accéder à sa demande. Son père arrive à

Bruxelles. Il refuse de le suivre à Etten. Il n'aspire qu'à prêcher. Il part pour le Borinage en tant que prédicateur libre et se fixe à Paturâge, village des environs de Mons. Il prend pension chez un colporteur. Une vie nouvelle, une vie de dévouement commence. Il rassemble les enfants pour leur enseigner la lecture et les éléments de la religion. Il exécute de minces travaux d'écriture pour gagner son pain. Le Comité d'évangélisation impressionné par son infatigable zèle revient à de meilleurs sentiments envers lui, lui adresse une nomination provisoire de six mois et l'envoie à Wasmes, autre village du Borinage (janvier 1879).

Vincent s'installe chez le boulanger Jean-Baptiste Denis. Et plus que jamais il se dépense, se multiplie auprès des malades, des infirmes, des malheureux. Il prêche dans une salle de danse appelée le *Salon du Bébé* devant des auditoires de mineurs. Il distribue ses vêtements, son argent, son maigre argent. Il se confectionne des chemises dans de la toile d'emballage. Il porte une vieille veste de soldat et une casquette crasseuse. Il n'a pas de chaussettes. Il se noircit le visage et les mains pour se mettre à l'unisson des houilleurs. Il veut vivre comme le Christ et les premiers chrétiens. Il quitte la solide et confortable demeure du boulanger pour une cabane branlante où filtrent la pluie et le vent. Il dort sur le plancher de terre battue. Il se nourrit de pain sec, de riz et de sirop de mélasse. La pitié qu'il témoigne aux êtres les moins favorisés de la création le pousse à aimer les animaux les plus inférieurs. Un jour, dans le jardin de Mme Denis, il aperçut une chenille qui rampait sur le sol ; il la ramassa soigneusement et la posa sur une branche d'arbre — lieu plus sûr. Il admire Dieu dans ses plus dangereuses œuvres : pendant un violent orage d'été, il courut dans la pleine campagne pour contempler « cette grande merveille du Créateur » et il revint mouillé jusqu'aux os. Une grave épidémie de typhus décime la contrée, il se prodigue auprès des mineurs atteints de cette affection terrible. Un coup de grisou survient à la fosse de l'Agrappe, à Frameries et fait de multiples victimes : il soigne infatigablement les blessés, les brûlés. Une grève éclate, il harangue les mineurs, les incite au calme, à reprendre leur travail. Ceux-ci ne veulent entendre que la parole du « pasteur Vincent » dans lequel ils ont une confiance illimitée. Le Comité d'évangélisation juge son zèle excessif. Son missionnaire fait malgré tout quelque peu scandale dans le pays. Il reçoit un blâme. Son père informé du dénûment dans lequel il désire vivre vient le voir. Il le trouve dans sa cabane affaibli, à demi malade. Il le convainct de réintégrer la maison de son ancienne hôtesse, Madame Denis.

Cependant, hors de ses occupations de prédicateur, Vincent s'est mis à dessiner. Ce ne sont pas absolument ses débuts dans cette voie. Précédément à Londres, il avait fait quelques croquis, mais sans continuité et passion. Cette fois-ci c'est éclosion d'un goût qui persistera et se développera avec rapidité.

Il prend pour modèles les paysages qui l'entourent ; la figure ne tardera pas à l'intéresser. Le Consistoire dépêche auprès de lui un pasteur chargé de modérer son ardeur humanitaire. La rencontre des deux hommes se traduit par un heurt violent. Vincent est menacé de révocation. En tous cas, il apprend que sa mission ne lui sera pas renouvelée à expiration.

Ces décisions l'impressionnent fortement. Puisqu'on réserve tant d'entraves à sa mission, il s'en dégoûte peu à peu et d'autant plus facilement qu'une nouvelle passion — celle du dessin — s'est éveillée en lui. En diverses autres circonstances sa ferveur religieuse s'affirma encore, mais ce seront les dernières flammes d'un feu qui va s'éteindre. Sa mission touche à son terme. On la lui retire. Il part alors pour Bruxelles son carton à dessin sous le bras. Il arrive chez un ami, le pasteur Pietersen, aquarelliste amateur à ses heures de loisir. Ce dernier l'encourage à travailler le dessin ; il lui achète même deux fusains. La vocation artistique de Vincent n'est pas encore exclusive ; son désir de répandre la parole divine ne l'a pas abandonné. Aussi Pietersen l'envoie-t-il à Cuesmes. Il assistera l'évangéliste de cette localité et logera chez lui. Il est entendu qu'il pourra dessiner à sa guise. Vincent resta seulement quelques semaines chez son hôte. Son détachement de la religion se poursuit. Le dessin et la lecture — il lit Dickens et Michelet — deviennent ses seules occupations.



Crabe — Cliché de l'Amour de l'Art

Il a décidé de demeurer dans le Borinage parce que la vie n'y est pas chère et, que les paysages miniers et les types de houilleurs sont ses modèles préférés. A l'automne de cette année 1879, il se trouve aux environs de Pâturages. Il se nourrit mal et loge deci, delà dans de piètres auberges. Il passe l'hiver, qui fut terrible, dans des conditions lamentables. Son père le réclame et lui offre un gîte confortable au logis familial d'Etten. Il n'en a cure. Il vagabonde sans trève, toujours à pied. Un jour il se rend à Courrières dans le Pas-de-Calais, pour faire une visite au peintre Jules Breton qu'il admire beaucoup. Il n'ose se présenter. Il fait demi-tour aussitôt et regagne le Borinage — voyage épuisant. Au printemps 1880, il séjourne durant quelques jours chez ses parents puis revient à Cuesmes. Il prend pension chez un mineur. Il habite la chambre des enfants. Il dessine beaucoup sur nature et d'après des eaux-fortes de Millet et de Rousseau. L'automne arrive. La mauvaise saison qui approche l'inquiète : il est si mal installé chez ce mineur accablé d'enfants et il a tant souffert l'hiver précédent.

Il décide de quitter le Borinage où rien ne l'attache plus

particulièrement. En octobre (1881) il part pour Bruxelles. Il s'installe dans un hôtel meublé de dernière catégorie. Une pensée unique l'accapare : se perfectionner dans l'étude du dessin. Il entre en relations avec des peintres parmi lesquels figure un hollandais nommé Van Rappard qui se prend pour lui d'une secourable amitié. Il suit des cours de perspective ; il travaille patiemment. Il vit d'une petite pension mensuelle de soixante francs fournie par ses bons parents. Mais Van Rappard quitte Buxelles. Du coup il rejoint le logis paternel le 12 avril 1881 et dès son arrivée il se met furieusement au travail. Ses parents sont dans la joie, il sont convaincus qu'il a enfin trouvé sa vocation et qu'il va la poursuivre fermement. Hélas ! un nouveau drame d'amour dissipe cette paix féconde et refait de Vincent un pèlerin maudit promis aux pires aventures.

Il se prend à aimer l'une de ses cousines, veuve, mère d'un enfant et venue en vacances à Etten. Il lui avoue son amour. Comme jadis Ursule Loyer, elle ne veut rien entendre et regagne aussitôt Amsterdam, où elle habite. Vincent s'acharne à la fléchir, il l'accable de missives éplorées. Résultats nuls. Son père se fâche ; cette passion le choque, il la juge incestueuse. Des disputes violentes s'élèvent. La séparation du père et du fils s'impose. Vincent quitte Etten au début de décembre 1881. Il s'en va à La Haye. Arrivé dans cette ville il rend visite à Mauve, peintre fort célèbre de forts mauvais tableaux. Mauve l'accueille dans son atelier. Il commence à travailler sous sa direction. Il lui apprendra quelques utiles recettes de métier. Selon son habitude Vincent ne peut supporter qu'on le conseille. Il repousse brutalement les avis que le vieil et glorieux artiste entend lui donner. Un jour il jette par terre une tête d'Apollon qui lui déplaît comme modèle. Mauve le congédie.

Cliché de l'AMOUR DE L'ART

Le Petit du Facteur Roulin

Nous sommes au début de l'année 1882. Désemparé, abandonné de tous, redoutant la solitude, il se met en ménage avec une femme du peuple, mère de cinq enfants, ivrognesse et paresseuse qu'il a rencontrée dans un cabaret. Ils vivront ensemble de longs mois (février 1882 à septembre 1883). Il s'est donné pour tâche de la relever, de la purifier. Il fait un dessin d'après elle qu'il intitule *Sorrow* et auquel il donne pour légende, cette phrase de Michelet : « *Comment se fait-il qu'il y ait sur la terre une femme seule, désespérée ?* ». Sa famille se détourne de lui. Seul Théodore ne lui retire pas son affection. Cet admirable frère cherche à le détacher de cette triste concubine. Il n'y peut parvenir. Au mois de juin Vincent tombe malade et entre à l'hôpital. Pendant l'été, sa santé étant revenue, il va peindre dans la campagne environnante. En septembre il quitte tout de même cette fille publique sur les instances de Théodore en mettant à profit un séjour qu'elle fait à l'hospice de La Haye où elle est allée mettre au monde son sixième enfant dont le père pourrait être Vincent, Vincent qui, à cette heure, fuit vers Hoogeveen dans la Drenthe. Il demeure deux mois dans cette région. Il peint et dessine quelque peu les paysages lugubres qui l'entourent. La mélancolie du pays et des craintes vagues alourdissent son cœur.

En décembre (1883) il arrive chez ses parents. Son père, à cette époque est pasteur à Nuenen. Il lui a tout pardonné. Tout d'abord Vincent paraît avoir retrouvé la paix spirituelle et le goût du travail intensif. Il installe un atelier chez le sacristain de l'église catholique. Son genre heurte les gens du village. Bientôt les discussions reprennent avec son père : ce sont des dissentiments religieux qui les alimentent car Vincent est désormais complètement détaché de ses croyances antérieures. Sa mère se casse une jambe ; il la soigne avec un profond dévouement et cette occupation l'absorbe et le détourne momentanément d'idées mauvaises et d'actes irréfléchis. Court répit. Un drame sentimental ramène ses complications et leurs conséquences. Une voisine riche, pas jolie, pas jeune, mais cultivée et douce, s'éprend de lui — lui qu'aucune femme n'a voulu aimer. Son cœur répond vite à cette affection inattendue. L'idylle se noue, se développe. Mais les parents de la jeune femme inquiétés par la réputation de Vincent, s'opposent aux projets de mariage conçus par les amoureux. Celle-ci tente de se suicider, elle se blesse grièvement. On la conduit dans une clinique d'Utrecht. Un déchirant chagrin accable Vincent, assombrit à nouveau son caractère. Les discussions avec son père reprennent. Celui-ci atteint d'une maladie de cœur meurt subitement, le 26 mars 1885. La douleur de Vincent fut réelle. Il chercha une consolation en de longues excursions à travers la campagne où abondaient ses paysages préférés : des groupes de chaumières, des paysans peinant au labeur des champs et des tisserands à leur métier, dans des chambres sombres. Dans ce temps-là, il peignit une grande toile « *Les Mangeurs de Pommes de terre* » qu'il envoya à Théodore et qui est considérée comme la grande œuvre caractéristique de la période de son œuvre dite « hollandaise ». Cependant à Nuenen, il sent que l'hostilité des habitants grandit. Le curé catholique et le nouveau pasteur interdissent aux villageois de poser pour ce jeune homme qu'ils considèrent comme un véritable fou. Vincent songe à partir. Brusquement en novembre 1885 il fuit à Anvers. Il y séjournera trois mois — période de labeur opiniâtre : dessins et peintures naissent sans trève. Il fréquente l'Académie et naturellement il a d'orageuses discussions avec le professeur de peinture et celui de dessin qui sont scandalisés par ses audaces artistiques. Il travaille si fiévreusement qu'il en tombe malade. Théodore accourt (15 février 1886). Il le trouve très faible et lui conseille d'aller se reposer à Nuenen. Vincent préfèrerait le suivre à Paris. Théodore le quitte. Son désir de rejoindre son frère s'accroît, triomphe et fin février, on apporte à Théo une dépêche de Vincent qui lui donne rendez-vous au Louvre dans le Salon Carré.

Théodore était employé à la Galerie Goupil. Vincent s'installa chez lui. Théo lui conseilla de fréquenter un atelier — celui de Cormon. Il y fit scandale comme à l'Académie d'Anvers, mais y fit connaissance avec Toulouse-Lautrec et Emile Bernard. Quand ses heures de travail à l'atelier Cormon, où il ne resta que trois mois, sont écoulées, Vincent

explore la Butte. Il y rencontre et peint d'intéressants motifs. Dans sa chambre il fait des fleurs et des natures mortes. Il prend contact avec l'école impressionniste. Du coup sa palette se transforme, s'illumine. Ses maîtres deviennent Pissarro, Monet, Sisley et aussi Seurat. Au mois de juin Théo change de logement et se fixe au 54 de la rue Lepic.

Cette cohabitation des deux frères réussit bien d'abord. Vincent peint dans le calme et semble parfaitement heureux. Cette période ne dure pas longtemps. A l'automne les discussions entre eux commencent. Tout pour Vincent est sujet de dispute. Il entre dans des colères terribles. Théodore si patient, si endurant, si bon, écrit à sa famille : « La maison pour moi, est presques intenable... J'espère qu'il ira habiter de son côté... Il y a deux êtres en lui, l'un merveilleusement doué, fin et doux, l'autre égoïste et insensible. Il est certain qu'il est son propre ennemi, car ce n'est pas seulement la vie des autres qu'il empoisonne, mais la sienne ». Le printemps de l'année 1887 apporte une détente passagère. Vincent va peindre dans la banlieue du côté d'Asnières, Saint-Ouen, Suresnes. Son ami Emile Bernard habite la première de ces localités. Un jour il se prend de querelle avec le père de celui-ci. Ses relations avec les peintres indépendants s'élargissent. Il fait la connaissance de Gauguin, Signac, Guillaumin. Il expose des toiles dans un café de Montmartre, *le Tambourin*, tenu par un ancien modèle, la Segattori dont il est devenu l'amant. Il expose encore au foyer du Théâtre-Libre. A certains moments son excitation le reprend. Il parle fort, gesticule, rugit.



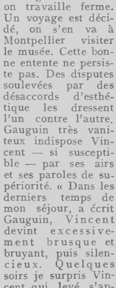
Cliché LIBRAIRIE DE FRANCE

La Salle des hommes à l'hôpital d'Arles

L'année 1887 se termine, 1888 commence. Il est toujours enchanté de Paris. L'hiver règne. Il souffre de cette saison hargneuse et cruelle pour laquelle d'ailleurs il a toujours eu de l'effroi. Il rêve à la lumière joyeuse du Midi. Lautrec lui conseille d'aller en Provence. Il retient cette suggestion ; bientôt il la réalise. En février il part pour Arles.

Quel soulagement dut ressentir Théodore ! Il devenait maître de son logis et de soi-même. Il en profita pour se marier. Vincent arrive à Arles dans une gloire solaire. Ses espoirs ne sont pas trahis. Ce pays gorgé de lumière le subjugue d'un seul coup. Il s'installe dans un hôtel-restaurant et sans plus tarder il se livre au travail. La félicité, la paix emplissent son cœur. Il peint des paysages découverts aux alentours de la vieille cité provençale. Enfin il s'installe dans un petit pavillon qu'il loue, place Lamartine.

L'été arrive, le soleil règne en triomphateur splendide. Il s'abîme en lui. Il veut l'enfermer dans ses toiles frénétiques. Dans sa joie et sa fièvre de production, une idée naît dans son esprit : « Pourquoi n'appellerait-il auprès de lui son ami Gauguin ? Il est pauvre lui aussi ; en réunissant leurs chétives ressources par une vie commune, l'existence de l'un et l'autre serait plus facile et plus agréable ». Les jours passent, il se fait des relations dans la ville : les patrons du café de la gare, les Ginoux, le facteur Roulin et sa famille, le sous-lieutenant de zouaves Milliet. Il exécute leur portrait à tous. Il a voulu faire des nuits étoilées sur le Rhône. Le soir il s'en va peindre sur les rives de cet ample fleuve avec une couronne de bougies fixées autour de son chapeau. Les Arlésiens qui l'aperçoivent ainsi illuminé doutent de sa raison. Sa santé devient mauvaise. Il s'ennuie, la solitude lui pèse. Il appelle Gauguin il le presse de venir. Gauguin arrive enfin. Quelle joie ! Dès le lendemain les deux amis se mettent à l'ouvrage. Ils sont ravis. Pourtant Gauguin a quelques vagues inquiétudes : le désordre du logement lui déplaît et Vincent a écrit sur le mur :



Je suis Saint-Esprit
Je suis sain d'esprit.

Malgré ces ombres on travaille ferme. Un voyage est décidé, on s'en va à Montpellier visiter le musée. Cette bonne entente ne persiste pas. Des disputes soulevées par des désaccords d'esthétique les dressent l'un contre l'autre. Gauguin très vaniteux indispose Vincent — si susceptible — par ses airs et ses paroles de supériorité. « Dans les derniers temps de mon séjour, a écrit Gauguin, Vincent devint excessivement brusque et bruyant, puis silencieux. Quelques soirs je surpris Vincent qui, levé, s'approchait de mon lit. A quoi attribuer mon réveil, en ce moment. Toujours est-il qu'il suffisait de lui dire gravement : « Qu'avez-vous Vincent ? » pour que sans mot dire il se remit au lit, pour dormir d'un sommeil de plomb ». Un orage s'approche. Il va se déchaîner. Laissons Gauguin narrer lui-même cette dramatique tempête : « J'eus l'idée de faire son portrait en train de peindre la nature morte qu'il aimait tant — des tournesols —. Et le portrait terminé, il me dit . « C'est bien moi, mais moi devenu « fou » ! Le soir nous allâmes au café; il prit une légère absinthe. Soudainement il me jeta à la tête le verre et son contenu. J'évitai le coup, et, le prenant à bras le corps, je sortis du café, traversai la place Lamartine, et quelques minutes après, Vincent se trouvait sur son lit où, en quelques secondes, il s'endormit pour ne se réveiller que le matin. A son réveil, très calme, il me dit : — Mon cher Gauguin, j'ai un vague souvenir que je vous ai offensé hier soir. — Je vous pardonne volontiers et d'un grand cœur, mais la scène d'hier pourrait se reproduire à nouveau et si j'étais frappé, je pourrais ne pas être maître de moi et vous étrangler. Permettez-moi donc d'écrire à votre frère pour lui annoncer ma rentrée. Quelle journée, mon Dieu ! Le soir arrivé, j'avais ébauché mon dîner et j'éprouvai le besoin d'aller seul prendre l'air aux senteurs des lauriers en fleur. J'avais déjà traversé presque entièrement la place Lamartine, lorsque j'entendis derrière

moi un petit pas rapide et saccadé que je connaissais bien. Je me retournai au moment même où Vincent se précipitait sur moi, un rasoir à la main. Mon regard dut à ce moment être bien puissant, car il s'arrêta et, baissant la tête, il reprit en courant le chemin de la maison. D'une seule traite je fus à un hôtel d'Arles où après avoir demandé l'heure je retins ma chambre et me couchai. Très agité, je ne pus m'endormir que vers trois heures du matin et je me réveillai assez tard, vers sept heures et demie. En arrivant sur la place, je vis rassemblée une grande foule. Près de notre maison, des gendarmes et un petit monsieur en chapeau melon, qui était le commissaire de police. Voici ce qui s'était passé : Van Gogh rentra à la maison, et immédiatement, se coupa l'oreille juste au ras de la tête. Il dut mettre un certain temps à arrêter l'hémorragie, car le lendemain de nombreuses serviettes mouillées s'étalaient sur les dalles des deux pièces du bas. Lorsqu'il fut en état de sortir la tête enveloppée, un béret basque tout à fait enfoncé, il alla tout droit dans une maison où, à défaut de payse, on trouve une connaissance, et donna au « fonctionnaire » son oreille bien nettoyée et renfermée dans une enveloppe. « Voici dit-il, en souvenir de moi ! » Puis il s'enfuit et rentra chez lui où il se coucha et s'endormit. Dix minutes après, toute la rue accordée aux filles de joie était en mouvement et on jasait sur l'événement. « C'est alors qu'on alla chercher le commissaire de police. Il fit appeler une voiture et un médecin et Vincent fut conduit à l'hôpital, où aussitôt arrivé, son cerveau commença à battre la campagne ».

Gauguin profitant du désarroi général, prenait congé de son dangereux ami sans le prévenir et regagnait Paris.

Vincent arrive à l'hôpital. C'est l'interne Rey qui préside à son admission. On le place dans un cabanon. Il y demeure trois jours, tout à fait inconscient. La lucidité reparaît. On le met dans la salle commune. Théo vient le voir en hâte (1er janvier 1888). Vincent séjourna à l'hôpital jusqu'au 7 janvier, mais y revint de temps à autre pour se faire panser. Il s'est remis à peindre. Il a fait le portrait de l'interne Rey devenu pour lui un ami, un consolateur, celui de quelques malades ; il a peint aussi la salle des hommes. Le désespoir le poursuit ; il est hanté par des idées de suicide. Il écrit à Théo : « Tu auras été pauvre tout le temps pour me nourrir, mais moi je rendrai l'argent où je rendrai l'âme ». L'insomnie le torture. Les encouragements de l'interne, du pasteur protestant Salles, de son bon ami Roulin, des Ginoux sont sans effet. Les Arlésiens l'inquiètent ; ils s'arrêtent à son passage, ils l'épient à travers ses fenêtres. Ils ne sont pas sans le craindre... S'il allait faire un mauvais coup ! On le juge dangereux. On attire l'attention du maire et du commissaire de police. On réclame son internement. D'ailleurs son état mental laisse de nouveau grandement à désirer. Il tente de boire un litre d'essence de térébenthine posé dans sa chambre. On le réintègre à l'hôpital le 27 février. La nuit tombe encore dans sa faible cervelle. Durant de longs mois il vit dans l'inconscience. Enfin un mieux apparaît et s'affirme rapidement.



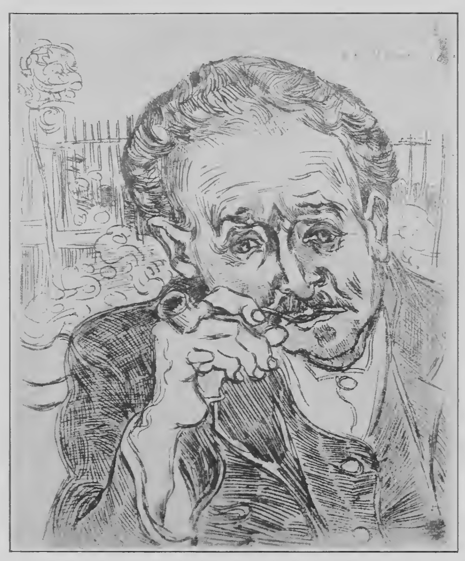
La Résurrection de Lazare (d'après Rembrandt) Cliché de l'AMOUR DE L'ART

Tout le monde s'accorde pour admettre qu'on ne peut l'abandonner à lui-même durant sa convalescence. Il faudrait qu'elle s'accomplît dans une maison de santé spéciale. L'interne Rey et le pasteur Salles indiquent à son frère, celle que dirige à Saint-Rémy-de-Provence, le Dr Peyron. Théodore et Vincent acceptent cette solution. Le 8 mai, il quitte Arles

pour Saint-Rémy. Le pasteur l'accompagne. Ce dernier écrira à Théo : « Notre voyage s'est effectué dans d'excellentes conditions. M. Vincent était parfaitement calme et a expliqué lui-même son cas au Directeur comme un homme qui a pleine conscience de sa situation ».

Selon l'habitude, les premiers temps tout marcha à souhait. Vincent est gardé à la chambre en observation. Il travaille ; il fait des natures mortes, son portrait, les paysages qu'il peut voir de sa fenêtre et de très personnelles interprétations d'œuvres de Rembrandt, Delacroix, Millet. Puis on l'autorise à circuler dans les jardins et les cours. Il y rencontre des motifs picturaux. La promiscuité des déments lui pèse lourdement. Et les atteintes de son mal ne tardent pas à l'accabler, plus graves, plus terribles. Il a des crises répétées où sa raison disparaît toute. Elles se traduisent par des hallucinations de divers sens, suivies d'une période de profonde et longue de prostration.

Lorsque la lucidité revient, Vincent est tenaillé par l'angoisse du retour probable de nouvelles crises. Il s'acharne à peindre pour éloigner son effroi. « Cela, mon cher frère,écrit-il à Théodore, me pousse au travail et au sérieux comme un charbonnier toujours en danger se dépêche dans ce qu'il fait ». Un moment il craint la folie religieuse. « J'ai des crises, comme en aurait un superstitieux et il me vient des idées religieuses embrouillées et atroces telles que jamais je n'en ai eu dans ma tête dans le Nord ». Même dans ses périodes de raison, Vincent a des défaillances mentales inopinées : un jour il mange ses couleurs, et on doit lui administrer un vomitif, une autre fois, il élit la boîte à charbon comme lavabo. Dans une phase de calme il est autorisé à se rendre à Arles. Là-bas une crise subite le terrasse. Le Dr Peyron va le chercher avec une voiture d'ambulance. Il demeure ensuite deux longs mois couché, plongé dans l'obscurité mentale la plus complète. « Durant bien des jours, j'ai été absolument égaré comme à Arles, tout autant, sinon pire, et il est à prévoir que ces crises reviendront encore dans la suite, c'est abominable », déclare-t-il à son frère. Le Dr Peyron ne l'encourage guère : « Car je dois aussi dire que M. Peyron ne me donne pas beaucoup d'espoir pour l'avenir, ce que je trouve juste. Il me fait bien sentir que tout est douteux, que rien n'est assuré d'avance ».



L'Homme à la Pipe (Portrait du Dr Gachet)
(Eau-forte unique de Van Gogh)

Vincent souffre de plus en plus du voisinage des déments. Il songe à quitter Saint-Rémy. Il voudrait se rapprocher de Paris et de Théodore. Il rêve de prendre pension chez un de ces nombreux peintres installés dans la région de Pontoise. Son frère se laisse gagner à ces idées. Il en parle à Pissarro qui connaît bien cette contrée ayant habité de longues années à Pontoise. Celui-ci conseille à Théodore d'envoyer Vincent à Auvers-sur-Oise. Il y rencontrera un médecin de ses amis, le Dr Gachet, grand admirateur des peintres nouveaux et très au courant des affections mentales. Il s'offre à lui recommander Vincent qu'il pourra surveiller. Pendant que ces projets se forment Vincent s'impatiente et il écrit : « Oui, il faudra en finir ici, je ne peux plus faire ces deux choses à la fois, travailler et me donner mille peines pour vivre avec ces drôles de malades d'ici, ça détraque ». Théodore lui propose donc ce séjour à Auvers ; il l'accepte d'enthousiasme. Il quitte seul Saint-Rémy le 16 mai (1890), car il n'a pas voulu que quelqu'un l'accompagne et le 17 il débarque à Paris. Entre temps, un enfant, un fils était né à Théo. Vincent ne resta que trois jours à Paris. Il était gai et paraissait en parfaite santé morale et physique. Le 21 il partit pour Auvers, muni d'une lettre de recommandation pour le Dr Gachet.

J'ai évoqué ailleurs longuement (1) la très curieuse et admirable figure du Dr Gachet qui fut l'ami et l'amateur de la toute première heure des maîtres de l'école impressionniste. Lui-même peignait, dessinait, et faisait de l'eau-forte. En médecine, tout autant qu'en art, c'était un « avancé », un novateur. Il exerçait à Paris au 164 du faubourg Saint-Denis, mais il passait deux ou trois jours environ chaque semaine à Auvers où il avait rue des Vessenots, une vieille et adorable maison, entourée d'un pittoresque jardin en terrasse.

Vincent arrivant à Auvers s'en alla tout droit chez lui.

(1) Æsculape ; nos d'août, septembre, novembre, décembre 1923 ; janvier 1924.

C'était par une étincelante et chaude journée. Le Dr Gachet installa Vincent dans une petite auberge proche de sa maison. Mais il n'y resta que trois jours et s'en alla chez Ravoux, place de la Mairie, où la pension était plus modique. Il cherchait à vivre aussi économiquement que possible pour alléger les charges financières de Théodore qui s'étaient accrues par son mariage et la naissance d'un enfant.

Vincent fut tout d'abord ravi d'Auvers et de la vie qu'il y menait. Il est tout ému de l'amitié que lui porte le Dr Gachet, de l'admiration et des encouragements qu'il ne lui ménage pas. Il a vite oublié Saint-Rémy et l'atroce et si longue année qu'il a vécue là-bas. Sa quiétude morale est complète, son travail fécond. Il peint dans le village et aussi dans la maison du Dr Gachet ; il fait des natures mortes dans la salle à manger. Il exécute le portrait du Docteur. Cependant à certains indices on peut reconnaître que ses troubles mentaux ne sont que très momentanément apaisés et que sa guérison n'est pas acquise. Ainsi, lorsque chez le Dr Gachet, il découvre ce qui peut être un sujet de tableau, telles des fleurs qui lui plaisent par leur arrangement, leur coloris, la lumière qui les anime, il ne peut attendre pour les peindre. Il prend sa palette aussitôt. Il ne faudrait pas tenter de contrecarrer sa décision : le ton de sa voix, ses gestes exagérés, l'exaltation qui le possède, disent que si par malheur on n'encourageait pas son désir, il serait la proie d'une épouvantable et dangereuse colère.



Les Vaches

Eau-forte du Dr Gachet gravée vers 1875, d'après une étude de Jacob Jordaens, du musée de Lille.

Un jour, le Dr Gachet ayant fait voir cette gravure à Van Gogh, celui-ci en fut littéralement « emballé » et quelques jours plus tard il lui apporta un tableau qu'il avait fait d'après elle et qui figure actuellement dans la collection de M. Paul Gachet.

Peu à peu, les signes de son mal revinrent. Il a des moments d'excitation cérébrale suivis d'une phase de mélancolie. La crainte d'une récidive de crises graves, pareilles à celles d'Arles et de Saint-Rémy, lui cause un aigu tourment. Le Dr Gachet faillit être la victime du retour offensif de sa démence : dans un éclair de folie, Vincent voulut le tuer. Les choses en vinrent là ainsi : le Dr Gachet avait parmi les admirables peintures qui couvraient ses murs, un tableau de Guillaumin représentant une femme déshabillée jusqu'à la ceinture, couchée sur un divan. Vincent admirait beaucoup cette toile qui n'était pas encadrée. Vincent en fit la constatation. Il entra dans une fureur insensée, éclata en injures et reproches et exigea qu'on fit la commande d'un cadre, sans plus tarder. Lorsque Vincent revint quelques jours plus tard, il retrouva la toile nue. Il manifesta une irritation violente et brusquement il engagea la main dans l'une de ses poches. Le Dr Gachet comprit que c'était pour y saisir un revolver. Il ne perdit pas son sang-froid ; il lança à Vincent un regard dominateur qui l'arrêta net. Vincent subjugué, retira sa main, vide, gagna la porte et sortit, la tête basse et penaud. Le lendemain il revint chez le docteur, il ne parla pas de son geste de la veille. Il semblait avoir tout oublié.

Son désordre mental augmenta alors rapidement. Il se montre silencieux, inquiet comme une bête traquée. Il cherche la solitude. Le village d'Auvers qui lui plaisait tant ne le captive plus. Il a un dégoût général immense. Sa confiance dans le savoir médical du Dr Gachet l'abandonne aussi. Le désir du travail ne meurt pas complètement en lui. Le 14 juillet il peint la petite mairie, toute parée de drapeaux et de lampions. Quelques jours plus tard, il exécute un tableau où éclate sa profonde, irrémédiable et définitive désorganisation mentale. C'est une œuvre confuse tragique. On l'appelle « *Corbeaux volant au-dessus d'un champ de blé* ». Ces noirs oiseaux de deuil volent lourdement au-dessus d'une mer jaune, sous un ciel bas, outremer foncé, d'où surgissent deux énormes soleils sombres. Vision anticipée d'un monde qui n'est pas le nôtre. Ce sera sa dernière œuvre. Le 27 juillet, vers la fin de l'après-midi, il monte près du château, à mi-flanc du coteau. Ce coin il l'a choisi pour modèle au temps heureux du début de son séjour à Auvers. Et comme sa vie lui semble vaine, insupportable, sans issue et qu'elle se prolonge malgré l'atteinte puissante de la maladie, que ses peines, ses effrois, ses angoisses le dévorent, il décide de mettre fin à son calvaire. Il prend son revolver et vise au cœur. Il a mal ajusté. La mort libératrice se dérobe. Sa constitution robuste lui permet l'effort suprême de descendre chez Ravoux et de gagner sa chambre et son lit sur lequel il s'affaisse.

Mme Ravoux, qui l'a vu traverser la salle du bas sanglant et chancelant, envoie quérir le médecin d'Auvers. Vincent réclame le Dr Gachet. Les deux praticiens arrivés en hâte, l'examinent. Il est très calme et ne paraît pas souffrir. Il demande sa pipe ; on la lui donne. Il se met à fumer tranquillement. Théo, prévenu par le Dr Gachet, arrive le lendemain. Parvenu auprès de Vincent il étreint dans une indicible douleur ce frère tant aimé pour lequel il s'est tant et depuis si longtemps sacrifié. Vincent murmure : Encore raté... allusion certaine au drame d'Arles, où il avait cherché la délivrance dans une hémorragie libératrice. Théo l'assure qu'on le sauvera. Vincent répond : « C'est inutile, la tristesse durera toute la vie ». Dans la nuit du 28 au 29, vers une heure du matin il expira calmement. On l'enterra le 30 dans le petit cimetière d'Auvers, là-haut au bord du plateau où conduit le chemin rocailleux qui passe au chevet de la croulante église. Quelques amis formaient le convoi. Seul le Dr Gachet avait la conviction, à ce moment, que c'était l'un des plus grands peintres de l'humanité qui s'en allait.

Théo ne put supporter son immense chagrin. Il éveilla en lui le mal familial qui sommeillait. Il mourut, sous l'emprise de la folie moins de six mois plus tard, le 21 janvier 1891, à Utrecht dans une maison de santé.

(*à suivre*).

Docteur VICTOR DOITEAU.

IMP. DE COMPIÈGNE 1926.

N° 2 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Quelques dessins de Daumier

Baudelaire, dans l'étude que nous reproduisons, raconte qu'une fois il voulut avec Daumier faire le catalogue complet de son œuvre. A eux deux ils ne purent y réussir. Ce que n'avaient pu faire le grand caricaturiste et son biographe, M. Loys Delteil l'a réalisé. Non content d'avoir déjà publié sur Daumier un premier ouvrage qui est un répertoire précis et fidèle, M. Delteil a voulu consacrer à Daumier les tomes XX *à* XXIX *du* Peintre graveur illustré. *Ces dix volumes contiendront le catalogue raisonné de l'œuvre lithographiée de Daumier, avec le fac-similé de toutes les pièces décrites (plus de quatre mille reproductions), la nomenclature et la description des états et des tirages, l'indication des collections publiques et privées possédant les pièces les plus belles et les plus rares, ainsi que les prix atteints en vente publique depuis 1871 jusqu'à nos jours.*

De cette splendide publication, qui sera l'ouvrage définitif sur Daumier, nous extrairons, avec l'aimable autorisation de M. Loys Delteil, toutes les planches qui, de près ou de loin, se rapportent à la médecine.



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré*

Docteur Prunelle

« LA CARICATURE », 27 juin 1833.

Le Dr Prunelle, médecin et homme politique, était né à la Tour du Pin le 22 juin 1777, et mourut à Vichy le 20 Août 1853

Daumier jugé par Baudelaire (1)

Les commencements d'Honoré Daumier ne furent pas très éclatants ; il dessina, parce qu'il avait besoin de dessiner, vocation inéluctable. Il mit d'abord quelques croquis dans un journal créé par William Duckett ; puis Achille Ricourt, qui faisait alors le commerce des estampes, lui en acheta quelques autres. La révolution de 1830 causa, comme toutes les révolutions, une fièvre caricaturale. Ce fut vraiment pour les caricaturistes une belle époque. Dans cette guerre acharnée contre le gouvernement et particulièrement contre le roi, on était tout cœur, tout feu. C'est véritablement une œuvre curieuse à contempler aujourd'hui que cette vaste série de bouffonneries historiques qu'on appelait la *Caricature*, grandes archives comiques, où tous les artistes de quelque valeur apportèrent leur contingent. C'est un tohu bohu, un capharnaüm, une prodigieuse comédie

(1) Ch. Baudelaire: Variétés critiques. 2 volumes de la Bibliothèque Dionysienne publiée sous la direction de M. Elie Faure. Crès, éditeur.



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*
Cortège du Commandant général des Apothicaires (Le Maréchal Lobau)
« La Caricature », 1er août 1833

satanique, tantôt bouffonne, tantôt sanglante, où défilent, affublés de costumes variés et grotesques, toutes les honorabilités politiques. Parmi tous ces grands hommes de la monarchie naissante, que de noms déjà oubliés ! Cette fantastique épopée est dominée, couronnée par la pyramidale et olympienne, *Poire* de processive mémoire. On se rappelle que Philippon qui avait à chaque instant maille à partir avec la justice royale, voulant une fois prouver au tribunal que rien n'était plus innocent que cette irritante et malencontreuse poire, dessina à l'audience même une série de croquis dont le premier représentait exactement la figure royale, et dont chacun, s'éloignant de plus en plus du type primitif, se rapprochait davantage du terme fatal : la poire. « Voyez, disait-il, quel rapport trouvez-vous entre ce dernier croquis et le premier ? » On a fait des expériences analogues sur la tête de Jésus



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*
L'Apoplexie allant remplacer à Londres la paralysie
« Le Charivari », 6 mai 1835
L'apoplexie c'est le maréchal Sébastiani et la paralysie Talleyrand.

et sur celle de l'Apollon, et je crois qu'on est parvenu à ramener l'une des deux à la ressemblance d'un crapaud. Cela ne prouvait absolument rien. Le symbole avait été trouvé par une analogie complaisante. Le symbole dès lors suffisait. Avec cette espèce d'argot plastique, on était le maître de dire et de faire comprendre au peuple tout ce qu'on voulait. Ce fut donc autour de cette poire tyrannique et maudite que se rassemblait la grande bande des hurleurs patriotes. Le fait qu'on y mettait un acharnement et un ensemble merveilleux, et avec quelque opiniâtreté que ripostât la justice, c'est aujourd'hui un sujet d'énorme étonnement, quand on feuillette ces bouffonnes archives, qu'une guerre si furieuse ait pu se continuer pendant des années.

Tout à l'heure, je crois, j'ai dit : bouffonnerie sanglante. En effet ces dessins sont souvent pleins de sang et de fureur. Massacres, emprisonnements, arrestations, perquisitions, procès, assommades de la police, tous ces épisodes des premiers temps du gouvernement de 1830 reparaissent à chaque instant ; qu'on en juge :

La liberté, jeune et belle, assoupie dans un dangereux sommeil, coiffée de son bonnet phrygien, ne pense guère au danger qui la menace. *Un homme* s'avance vers elle avec précaution, plein d'un mauvais dessein. Il a l'encolure épaisse des hommes de la halle ou des gros propriétaires. Sa tête piriforme est surmontée d'un toupet très prohéminent et flanquée de larges favoris. Le monstre est vu de dos, et le plaisir de deviner son nom n'ajoutait pas peu de prix à l'estampe. Il s'avance vers la jeune personne. Il s'apprête à la violer.

— *Avez-vous fait vos prières ce soir, Madame?* C'est Othello-Philippe qui étouffe l'innocente Liberté, malgré ses cris et sa résistance

Le long d'une maison plus que suspecte passe une toute jeune fille coiffée de son bonnet phrygien ; elle le porte avec l'innocente coquetterie d'une grisette démocrate. MM. un tel et un tel (visages connus, — des ministres, à coup sûr, des plus honorables) font ici un singulier métier. Ils circonviennent la pauvre enfant, lui disent à l'oreille des câlineries ou des saletés, et la poussent doucement vers l'étroit corridor. Derrière une porte, l'*Homme* se devine. Son profil est perdu, mais c'est bien lui ! Voilà le toupet et les favoris. Il attend, il est impatient !

Voilà la Liberté traînée devant une cour prévôtale ou tout autre tribunal gothique : grande galerie de portraits actuels avec costumes anciens.

Voici la Liberté amenée dans la chambre des tourmenteurs. On va lui broyer ses chevilles délicates, on va lui ballonner le ventre avec des torrents d'eau, ou accomplir sur elle toute autre abomination. Ces athlètes aux bras nus, aux formes robustes, affamés de tortures, sont faciles à reconnaître. C'est M. un tel, M. un tel et M. un tel, — les bêtes noires de l'opinion.

Dans tous ces dessins, dont la plupart sont faits avec un sérieux et une consistance remarquable, le roi joue toujours un rôle d'ogre, d'assassin, de Gargantua inassouvi, pis encore quelquefois. Depuis la révolution de février, je n'ai vu qu'une seule caricature dont la férocité me rappelât le temps des grandes fureurs politiques ; car les plaidoyers politiques étalés aux carreaux, lors de la grande élection présiden-

Le Crâniocope-Phrénologistocope.



Cliché Delteil · *Le peintre-graveur illustré*

Le Crânioscope-Phrénologistocope. ... c'est ça, j'ai la bosse de l'idéalité.

« Le Charivari », 4 mars 1836.



Cliché Delteil *Le peintre-graveur illustré.*

La Potion

« Le Charivari », 29 novembre 1836

tielle, n'offraient que des choses pâles au prix des produits de l'époque dont je viens de parler. C'était peu après les malheureux massacres de Rouen. Sur le premier plan, un cadavre, troué de balles, couché sur une civière ; derrière lui tous les gros bonnets de la ville, en uniforme, bien frisés, bien sanglés, bien attifés, les moustaches en croc et gonflés d'orgueil; il doit y avoir là dedans des dandys bourgeois qui vont monter leur garde ou réprimer l'émeute avec un bouquet de violettes à la boutonnière de leur tunique ; enfin, un idéal de *garde bourgeoise,* comme disait le plus célèbre de nos démagogues. A genoux devant la civière, enveloppé dans sa robe de juge, la bouche ouverte et montrant comme un requin la double rangée de ses dents taillées en scie, F. C. promène lentement sa griffe sur la chair du cadavre qu'il égratigne avec délices.



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*
Ça ne pousse pas
« LE CHARIVARI », 29 décembre 1837.

— Ah ! le Normand ! dit-il, il fait le mort pour ne pas répondre à la Justice !

C'était avec cette même fureur que la *Caricature* faisait la guerre au gouvernement. Daumier joua un rôle important dans cette escarmouche permanente. On avait inventé un moyen de subvenir aux amendes dont le *Charivari* était accablé ; c'était de publier dans la *Caricature* des dessins supplémentaires dont la vente était affectée au payement des amendes. A propos du lamentable massacre de la rue Transnonain, Daumier se montra vraiment grand artiste ; le dessin est devenu assez rare, car il fut saisi et détruit. Ce n'est pas précisément de la caricature, c'est de l'histoire, de la triviale et terrible réalité. Dans une chambre pauvre et triste, la chambre traditionnelle du prolétaire, aux meubles banals et indispensables, le corps d'un ouvrier nu, en chemise et en bonnet de coton, git sur le dos tout de son long, les jambes et les bras écartés. Il y a eu sans doute dans la chambre une grande lutte et un grand tapage, car les chaises sont renversées, ainsi que la table de nuit et le pot de chambre. Sous le poids de son cadavre, le père écrase entre son dos et le carreau le cadavre de son petit enfant. Dans cette mansarde froide il n'y a plus que le silence et la mort.

Ce fut aussi à cette époque que Daumier entreprit une galerie satirique de portraits de personnages politiques. Il y en eut deux, l'une en pied, l'autre en buste. Celle-ci, je crois, est postérieure et ne contenait que des pairs de France. L'artiste y révéla une intelligence merveilleuse du portrait ; tout en changeant et en exagérant les traits originaux, il est si sincèrement resté dans la nature, que ces morceaux peuvent servir de modèle à tous les portraitistes. Toutes les pauvretés de l'esprit, tous les ridicules, toutes les manies de l'intelligence, tous les vices du cœur se font voir clairement sur ces visages animalisés ; et en même temps, tout est dessiné et accentué largement. Daumier fut à la fois souple comme un artiste et exact comme Lavater. Du reste, celles de ses œuvres datées de ce temps-là diffèrent beaucoup de ce qu'il fait aujourd'hui. Ce n'est pas la même facilité d'improvisation, le lâché et la légéreté de crayon qu'il a acquis plus tard. C'est quelquefois un peu lourd, rarement cependant, mais toujours très fini, très consciencieux et très sévère.

Je me rappelle encore un fort beau dessin qui appartient à la même classe : *La liberté de la Presse.* Au milieu de ses instruments émancipateurs, de son matériel d'imprimerie, un ouvrier typographe, coiffé sur l'oreille du sacramentel bonnet de papier, les manches de chemise retroussées, carrément campé, établi solidement sur ses grands pieds, ferme les deux poings et fronce les sourcils. Tout cet homme est musclé et charpenté comme les figures des grands maîtres. Dans le fond, l'éternel *Philippe* et ses sergents de ville. Ils n'osent pas venir s'y frotter.

Mais notre grand artiste a fait des choses bien diverses. Je vais décrire quelques-unes des planches les plus frappantes, empruntées à des genres différents. J'analyserai ensuite la valeur philosophique et artistique de ce singulier homme, et à la fin, avant de me séparer de lui, je donnerai la liste des différentes séries et catégories de son œuvre ou du moins je ferai pour le mieux, car actuellement son œuvre est un labyrinthe, d'une abondance inextricable.

Le Dernier Bain, caricature sérieuse et lamentable. Sur le quai, debout et déjà penché, faisant un angle aigu avec la base d'où il se détache comme une statue qui perd son équilibre, un homme se laisse tomber roide dans la rivière. Il faut qu'il soit bien décidé ; ses bras sont tranquillement croisés ; un fort gros pavé est attaché à son cou avec une corde. Il a bien juré de n'en pas réchapper. Ce n'est pas un suicide de poète qui veut être repêché et faire parler de lui. C'est la redingote chétive et grimaçante qu'il faut voir, sous laquelle tous les os font saillie ! Et la cravate maladive et tortillée comme un serpent, et la pomme d'Adam, osseuse et pointue ! Décidément, on n'a pas le courage d'en vouloir à ce pauvre diable d'aller fuir sous l'eau le spectacle de la civilisation. Dans le fond, de l'autre côté de la rivière, un bourgeois contemplatif, au ventre rondelet, se livre aux délices innocentes de la pêche.



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*
Robert Macaire médecin

Figurez-vous un coin très retiré d'une barrière inconnue et peu passante, accablée d'un soleil de plomb. Un homme d'une tournure assez funèbre, un croque-mort ou un médecin, trinque et boit chopine sous un bosquet sans feuilles, un treillis de lattes poussiéreuses, en tête-à-tête avec un hideux squelette. A côté est posé le sablier et la faux. Je ne me rappelle pas le titre de cette planche. Ces deux vaniteux personnages font sans doute un pari homicide ou une savante dissertation sur la mortalité.

Daumier a éparpillé son talent en mille endroits différents. Chargé d'illustrer une assez mauvaise publication médico-poétique, la *Némésis médicale*, il fit des dessins merveilleux. L'un d'eux, qui a trait au choléra, représente une place publique inondée, criblée de lumière et de chaleur. Le ciel parisien, fidèle à son habitude ironique dans les grands fléaux et les grands remue-ménages politiques, le ciel est splendide ; il est blanc, incandescent d'ardeur. Les ombres sont noires et nettes. Un cadavre est posé en travers d'une porte. Une femme rentre précipitamment en se bouchant le nez et la bouche. La place est déserte et brûlante, plus désolée qu'une place populaire dont l'émeute a fait une solitude. Dans le fond, se profilent tristement deux ou trois petits corbillards attelés de haridelles comiques, et au milieu de ce forum de la désolation un pauvre chien désorienté, sans but et sans pensée, maigre jusqu'aux os, flaire le pavé desséché, la queue serrée entre les jambes.

Voici maintenant le bagne. Un monsieur très docte, habit noir et cravate blanche, un philanthrope, un redresseur de torts, est assis extatiquement entre deux forçats d'une figure épouvantable, stupides comme des crétins, féroces comme des bouledogues, usés comme des loques. L'un d'eux lui raconte qu'il a assassiné son père, violé sa sœur, ou fait toute autre action d'éclat.

— Ah ! mon ami, quelle riche organisation vous possédiez ! s'écrie le savant extasié.

Ces échantillons suffisent pour montrer combien sérieuse est souvent la pensée de Daumier, et comme il attaque vivement son sujet. Feuilletez son œuvre, et vous verrez défiler devant vos yeux, dans sa réalité fantastique et saisissante, tout ce qu'une grande ville contient de vivantes monstruosités. Tout ce qu'elle renferme de trésors effrayants, grotesques, sinistres et bouffons, Daumier le connaît. Le cadavre vivant et affamé, le cadavre gras et repu, les misères ridicules du ménage, toutes les



Cliché Delteil. *Le peintre-graveur illustré.*

Primo saignare, deinde purgare...

« La Caricature », 5 décembre 1833

Cette lithographie a été reproduite dans la « Revue des Spécialités », mars 1925, avec ce commentaire :

En 18[illegible], Louis-Philippe, au cours d'une promenade sauva la vie à un postillon qui était tombé de cheval, en pratiquant utilement la saignée (Louis-Philippe avait en effet appris, dans sa jeunesse, à saigner à l'Hôtel-Dieu, et avait conservé, depuis, l'habitude de porter continuellement une lancette dans sa poche).

Cet événement, qui eut un grand retentissement, Daumier le célébra à sa façon, c'est-à-dire d'une manière tout à fait désobligeante pour la personne royale.

sottises, tous les orgueils, tous les enthousiasmes, tous les désespoirs du bourgeois, rien n'y manque. Nul comme celui-là n'a connu et aimé (à la manière des artistes) le bourgeois, ce dernier vestige du moyen âge, cette ruine gothique qui a la vie si dure, ce type à la fois banal et si excentrique. Daumier a vécu intimement avec lui, il l'a épié le jour et la nuit, il a appris les mystères de son alcôve, il s'est lié avec sa femme et ses enfants, il sait la forme de son nez et la construction de sa tête, il sait quel esprit fait vivre la maison du haut en bas.

Faire une analyse complète de l'œuvre de Daumier serait chose impossible ; je vais donner les titres de ses principales séries, sans trop d'appréciations ni de commentaires. Il y a dans toutes des fragments merveilleux.

Robert Macaire, *Mœurs conjugales*, *Types parisiens*, *Profils* et *silhouettes*, les *Baigneurs*, les *Baigneuses*, les *Canotiers parisiens*, les *Bas-bleus*, *Pastorales*, *Histoire ancienne*, les *Bons Bourgeois*, les *Gens de Justice*, la *Journée de M. Coquelet*, les *Philanthropes du jour*, *Actualités*, *Tout ce qu'on voudra*, les *Représentants représentés*. Ajoutez à cela les deux galeries de portraits dont j'ai parlé.

J'ai deux remarques importantes à faire à propos de deux de ces séries, *Robert Macaire* et l'*Histoire ancienne*. *Robert Macaire* fut l'inauguration décisive de la caricature de mœurs. La grande guerre politique s'était un peu calmée. L'opiniâtreté des poursuites, l'attitude du gouvernement qui s'était affermi, et une certaine lassitude naturelle à l'esprit humain avait jeté beaucoup d'eau sur ce feu. Il fallait trouver du nouveau. Le pamphlet

fit place à la comédie. La *Satire Ménipée* céda le terrain à Molière, et la grande épopée de Robert Macaire, racontée par Daumier d'une manière *flambante*, succéda aux colères révolutionnaires et aux dessins allusionnels. La caricature, dès lors, prit une allure nouvelle, elle ne fut plus spécialement politique. Elle fut la satire générale des citoyens. Elle entra dans le domaine du roman.

L'*Histoire ancienne* me paraît une chose importante, parce que c'est pour ainsi dire la meilleure paraphrase du vers célèbre : *Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?* Daumier s'est abattu brutalement sur l'antiquité, sur la fausse antiquité, — car nul ne sent mieux que lui les grandeurs anciennes, — il a craché dessus ; et le bouillant Achille, et le prudent Ulysse, et la sage Pénélope, et Télémaque, ce grand dadais, et la belle Hélène qui perdit Troie, et tous enfin nous apparaissent dans une laideur bouffonne qui rappelle ces vieilles carcasses d'acteurs tragiques prenant une prise de tabac dans les coulisses. Ce fut un blasphème très amusant, et qui eut son utilité. Je me rappelle qu'un poète lyrique et païen de mes amis en était indigné. Il appelait cela impiété et parlait de la belle Hélène comme d'autres parlent de la vierge Marie. Mais ceux-là qui n'ont pas un grand respect pour l'Olympe et pour la tragédie furent naturellement portés à s'en réjouir.

Pour conclure, Daumier a poussé son art très loin, il en a fait un art sérieux ; c'est un *grand* caricaturiste.

Un Oculiste breveté

Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*

Un Oculiste breveté

« Le Charivari », 2 juillet 1837

Pour l'apprécier dignement, il faut l'analyser au point de vue de l'artiste et au point de vue moral. Comme artiste, ce qui distingue Daumier, c'est la certitude. Il desssine comme les grands maîtres. Son dessin est abondant, facile, c'est une improvisation suivie, et pourtant ce n'est jamais du *chic*. Il a une mémoire merveilleuse et quasi-divine qui lui tient lieu de modèle. Toutes ses figures sont d'aplomb, toujours dans un mouvement vrai. Il a un talent d'observation tellement sûr qu'on ne trouve pas chez lui une seule tête qui jure avec le corps qui la supporte. Tel nez, tel front, tel œil, tel pied, telle main. C'est la logique du savant transportée dans un art léger, fugace, qui a contre lui la mobilité même de la vie.

Quant au moral, Daumier a quelques rapports avec Molière. Comme lui il va droit au but. L'idée se dégage d'emblée. On regarde, on a compris. Les légendes qu'on écrit au bas de ses dessins ne servent pas à grand'chose, car ils pourraient généralement s'en passer. Son comique est, pour ainsi dire, involontaire. L'artiste ne cherche pas, on dirait plutôt que l'idée lui échappe. Sa caricature est formidable d'ampleur, mais sans rancune et sans fiel. Il y a dans toute son œuvre un fonds d'honnêteté et de bonhommie. Il a, remarquez bien ce trait, souvent refusé de traiter certains motifs satiriques très beaux et très violents, parce que cela, disait-il, dépassait les limites du comique et pouvait blesser la conscience du genre humain. Aussi quand

il est navrant ou terrible, c'est presque sans l'avoir voulu. Il a dépeint ce qu'il a vu, et le résultat s'est produit. Comme il aime très passionnément et très naturellement la nature, il s'élèverait difficilement au comique absolu. Il évite même avec soin tout ce qui ne serait pas pour un public français l'objet d'une perception claire et immédiate.

Encore un mot. Ce qui complète le caractère remarquable de Daumier et en fait un artiste spécial appartenant à l'illustre famille des maîtres, c'est que son dessin est naturellement coloré. Ses lithographies et ses dessins sur bois éveillent des idées de couleur. Son crayon contient autre chose que du noir bon à délimiter les contours. Il fait deviner la couleur comme la pensée ; or, c'est le signe d'un art supérieur et que tous les artistes intelligents ont clairement vu dans ses ouvrages.

Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*

Apothicaire et Pharmacien

« Le Charivari », 18 juin 1837

IMP. DE COMPIÈGNE 1926.

N° 3 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (*Mensuel*)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

La Folie de Vincent Van Gogh

II

Dans notre précédent et premier article (1) nous avons rapporté ce qu'étaient les origines de Vincent et nous avons narré sa dramatique existence en retenant surtout les faits susceptibles d'éclairer son évolution mentale. Aujourd'hui nous envisagerons un point important : l'étude du diagnostic de l'affection démentielle dont il était atteint. C'est là un problème que l'on n'a jamais nettement envisagé, discuté. Ses nombreux biographes ne l'ont jamais abordé sérieusement et même ils sont généralement muets à ce sujet. Seul M. Gustave Coquiot, auquel nous devons un vivant récit de la vie de ce pauvre Vincent, a essayé de nous donner à cet égard quelques éclaircissements. Sa compétence en une telle question étant nulle, il a soumis le cas à un ami, médecin, le Dr Dupinet. Ce dernier, après avoir lu le tome III de la correspondance de Vincent (période d'Arles, de St-Rémy et d'Auvers), a répondu ceci — je copie textuellement : « Quant à la maladie de Van Gogh, il est très difficile, d'après ses lettres seulement, de la définir d'une façon très précise. Il eut, m'avez-vous dit, la syphilis.



Lierre. Cliché de l'AMOUR DE L'ART

Les accidents dont il a été victime sont-ils la conséquence de cette syphilis ? Les excès de tabac, de café et d'alcool ayant surexcité à un degré incroyable un cerveau en perpétuelle ébullition, ont-ils contribué de concert avec les spirochètes, à l'effondrement d'un homme dont les facultés de l'esprit étaient si harmonieusement établies ? Cela est possible, très probable, sinon certain... Pouvons-nous dire maintenant que Vincent Van Gogh fut atteint de paralysie générale ? Certes, la paralysie générale, si injustement dénommée, se manifeste sous tellement de formes que les personnes non initiées comprennent avec difficulté l'opposition constante entre le nom et la chose. C'est pourquoi il faut plutôt parler ici de méningo-encéphalite diffuse et non de paralysie générale. Pour mon compte, je crois que Vincent Van Gogh fut atteint de méningo-encéphalite diffuse — à forme larvée et quelque peu particulière —, et que tous les accidents pour lesquels il fut traité ne furent que des symptômes ou un syndrome qu'on a, à tort, pris pour une affection autonome ».

Tout cela est imprécis et contradictoire. Quelle est donc cette « méningo-encéphalite diffuse à forme larvée et quelque peu particulière », qui ne relève pas de la syphilis et dans laquelle cette affection joue cependant un rôle, en compagnie des excès de tabac, de café et d'alcool ! Pour notre part, nous l'ignorons et je crois que tout médecin ne pourra le préciser, parce qu'il s'agit sans doute d'une nouveauté pathologique. Quant au diagnostic de méningo-encéphalite diffuse syphilitique, c'est-à-dire de paralysie générale, il est évident qu'on ne peut l'attribuer à Van Gogh. Il n'en présenta jamais les symptômes caractéristiques ; il n'en eût jamais le délire démentiel si nettement défini par les idées de grandeur. Il n'eut jamais de troubles moteurs, ni de la parole. Florent Fels écrit : « Le professeur Jaspers, dans son ouvrage sur *Strinberg et Van Gogh*, sans toutefois pouvoir l'affirmer, suppose chez le peintre un processus de paralysie d'origine syphilitique, ce qui semble assez prouvé par le fait que l'artiste lui-même a signifié qu'il avait parfois, à la fin de sa vie, trouvé sa main rebelle à tout travail ». Nous pouvons certifier que Vincent n'a jamais eu de paralysie, ni même de parésie de la main. Les membres de la famille Gachet, qui ont vécu auprès de lui durant les derniers mois de son existence, n'ont jamais rien observé de semblable. Vincent, quelques jours avant sa mort, peignait encore. Lorsqu'il affirme que sa main est rebelle à tout travail, il faut comprendre que l'inspi-

(1) Supplément illustré du PROGRÈS MÉDICAL, 9 janvier 1925.

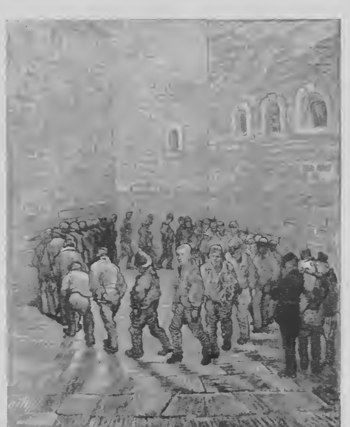
ration artistique lui fait défaut à ce moment et condamne sa main à l'inaction. D'autre part, la durée de sa maladie permet encore d'écarter le diagnostic de paralysie générale. Vincent présenta pendant dix-huit années environ des troubles psychasthéniques indiscutables. Il était probablement syphilitique, quoiqu'on ne puisse le certifier. Lui-même l'affirmait. Il était même syphiliphobe. Dans les derniers temps de sa vie, il avait l'esprit hanté par la syphilis ; il en faisait la cause des maux dont il souffrait. On ne peut se baser sur ses dires pour se convaincre de la réalité de sa vérole, mais il eût été miraculeux qu'il ne l'eût point, ayant toujours recherché et trouvé ses satisfactions génitales dans le clan social de ces femmes qui en sont les habituelles dispensatrices. « Je n'ai jamais connu que les femmes à deux francs », disait-il. C'était en effet un fidèle client des bordels. Il n'assouvit jamais sa chair hors d'un lupanar ; il n'a jamais été l'amant d'une femme ou d'une jeune fille de famille. Je ne veux pas prétendre que ces dernières ne peuvent avoir la syphilis, mais je crois tout simplement que l'on risque beaucoup moins dans leur intime compagnie que dans celle des prostituées à quarante sous. Quoiqu'il en soit, nous ne croyons pas du tout que la vérole fut à l'origine de ses défaillances intellectuelles. Le Docteur Dupinet invoque, à côté des tréponèmes, les excès de tabac, de café et d'alcool. Vincent n'a jamais beaucoup fumé, ni bu trop de café. Il n'était pas alcoolique. Il fréquentait les estaminets mais son impécuniosité ne lui permettait guère de multiplier les consommations. Il était très frugal de tempérament et aussi par économie. Le jour du drame d'Arles, quand il alla le soir au café en compagnie de Gauguin et qu'il lança à la tête de son ami son verre et son contenu, il s'était fait servir nous dit Gauguin, « une légère absinthe ». Paul Gachet, le fils du Dr Gachet, m'a souvent rapporté qu'à Auvers, Vincent n'absorbait que de l'eau et des tisanes. C'était un modèle de tempérance. Repoussons donc sans hésiter, dans les désordres mentaux de Van Gogh, le rôle de la syphilis, de l'alcool, du café et du tabac. D'ailleurs, je le répète sa maladie a débuté très tôt, à l'aube de sa jeunesse, et dans son enfance il se montrait déjà un être étrange et très spécial, prédisposé à d'inévitables écarts moraux.



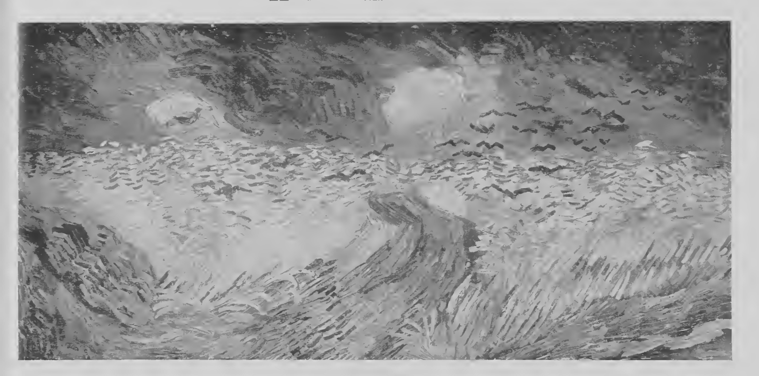
Cliché Librairie de France
Vincent à l'oreille coupée.

Le Dr Gachet avait certainement des idées très précises sur la folie de Van Gogh. Il portait un grand intérêt à la pathologie nerveuse, étant ancien élève du Professeur Falret et de la Salpêtrière. Il avait consacré sa thèse à l'étude de la Mélancolie. C'était en somme un psychiâtre. Du reste, Vincent ne le captivait pas uniquement en tant qu'artiste, mais aussi comme malade. Malheureusement nous ne connaissons pas l'opinion médicale du Dr Gachet sur la folie de Van Gogh ; il ne l'a jamais livrée, et son fils lui-même n'a pas été — nous a-t-il dit — renseigné à ce propos, par son père.

Maintenant, venons-en au diagnostic auquel « se raccrochait », dit Vincent lui-même, le Dr Peyron, directeur de l'asile de St-Rémy. Il est intéressant et c'est pourquoi je le rapporte en dernier lieu. M. Coquiot prétend que le Dr Peyron était un praticien, « à qui les maladies nerveuses, sous toutes leurs formes, se révélaient absolument mystérieuses ». Je ne crois pas que ce petit homme goutteux, qui portait des lunettes très noires, fut aussi peu averti de la pathologie mentale. M. Coquiot exagère, il établit son impression — car ce n'est pas autre chose qu'il exprime — sur ce fait que le Dr Peyron se bornait à fournir à son malade le manger, le boire et le gîte, sans essayer aucunement de le guérir ou tout au moins d'améliorer son état. Je pense qu'ayant vécu toute son existence parmi les psychopathes, quel que fut le développement de ses facultés intellectuelles, il avait une certaine expérience de ces malades là. Le Dr Peyron pensait que Vincent était un épileptique, il n'affirmait pas toutefois ce diagnostic, il s'y « raccrochait » seulement ; et cela tout simplement parce que Van Gogh n'était pas un épileptique franc. Son épilepsie de forme larvée n'affectait pas la forme courante, habituelle de l'épilepsie dite essentielle : c'était une forme fruste. Vincent n'a jamais eu de crises convulsives mais il en a présenté les équivalents nets. Ce sont ces crises de délire épileptique accompagnées d'hallucinations et de réactions violentes, qui le conduisaient au cabanon. Il avait une personnalité épileptique que traduisaient son caractère si irritable, si changeant et ses colères soudaines accompagnées de réactions impulsives. C'est l'impulsion comitiale qui a commandé la mutilation d'Arles. Vincent s'est coupé le lobule de l'oreille, pour déterminer une hémorragie mortelle. Il savait que les vieux chirurgiens-barbiers pratiquaient fréquemment la saignée de cette manière. Il faut voir dans ce geste une tentative de suicide. On a prétendu qu'après s'être laissé chuchoter à l'oreille, par une prostituée, des paroles impures, Vincent se serait tranché l'oreille souillée dans un élan de désespoir mystique. C'est là une erreur absolue. Lorsqu'il habitait Arles, Vincent était complètement détaché de ses croyances et ferveurs religieuses. Depuis son départ du Borinage elles n'entraient plus dans ses préoccupations. C'est aussi à l'impulsion épileptique qu'il faut rattacher sa dernière tentative de suicide, celle d'Auvers, qui réussit pleinement hélas ! Chacun connaît



Cliché de l'Amour de l'Art
La ronde des Prisonniers



Corbeaux volant au-dessus d'un champ de blé — Cliché de l'AMOUR DE L'ART

d'ailleurs la fréquence du suicide chez les épileptiques, auquel les disposent ces impulsions dont la vie de Vincent offre maints exemples.

Il faut rechercher dans une tare héréditaire l'origine de son épilepsie, tare qui a produit ses désordres, selon l'habitude, au début de sa jeunesse, dans son enfance même. C'est pourquoi on ne peut admettre le rôle d'une syphilis acquise dans la folie de Van Gogh. Mais il est plus logique d'y reconnaître les coups des spirochètes de l'un de ses ascendants. Son frère subit d'ailleurs cette néfaste hérédité. Il mourut dans la démence à l'âge de 34 ans. Nous concluons donc que Vincent était atteint d'épilepsie à forme fruste, conditionnée par une tare héréditaire. Il nous reste un dernier point à examiner, c'est celui qui est contenu dans cette question : « le génie pictural de Van Gogh fut-il l'apanage de sa folie, c'est-à-dire de son épilepsie ? »

L'intelligence des épileptiques est souvent remarquable. Celle de Vincent était merveilleuse. On pourrait citer quelques noms d'hommes de génie qui furent des épileptiques. L'excitation cérébrale qui se manifeste à l'approche des crises, peut être un stimulant à la production de chefs-d'œuvre. Mais il faut dire que chez le plus grand nombre d'entre eux, l'intelligence est médiocre, l'activité intellectuelle très faible. Vincent est l'une des exceptions connues à cette règle.

La folie, sous quelque forme qu'elle se manifeste, n'a jamais engendré le génie. Le Dr Jean Vinchon, dans son remarquable petit ouvrage intitulé « *l'Art et la Folie* », a démontré ce fait. Il a signalé la rareté de la production artistique chez les aliénés. C'est là un démenti flagrant à l'affirmation de Lombroso qui soutient que nombres de psychopathes peuvent être considérés comme géniaux. Le Dr Vinchon envisage notamment le cas de Van Gogh au point de vue justement des rapports de la démence et de la production esthétique. Il y voit la preuve que l'œuvre d'un peintre tombé dans la folie n'est pas nécessairement pathologique. « Certaines dispositions, dit-il, peuvent résister longtemps au milieu de la désagrégation de l'intelligence et ne sont que le prolongement de la vie normale de l'individu ». Il écrit encore : « La série chronologique des productions de Van Gogh, nous apprend que la folie n'a pas apporté de modification sensible de sa manière et de la qualité de sa peinture. Nous continuons d'assister à son évolution qui s'oppose à la monotonie dans le temps des œuvres d'aliénés... Les lettres de Van Gogh, les souvenirs des médecins, nous décrivent ces heures pendant lesquelles il lui est possible de peindre et qui sont les seules heures heureuses de sa pauvre vie. Il les dispute à la folie, dans une lutte héroïque, pendant laquelle il s'appuie sur un sentiment assez fort pour tenir en respect son redoutable adversaire : ce sentiment, c'est son amour ardent pour l'art ». Autre part Jean Vinchon déclare : « Une activité intellectuelle, intense et continue, au service d'une passion qui la pousse sans cesse à créer, use les âmes d'une trempe trop tendre, réveille les tendances morbides anciennes, jusque là, maintenues latentes, exagère la faculté de s'émouvoir comme chez les romantiques, provoque parfois une psychose d'épuisement comme dans le cas de Van Gogh ». Cela est en effet très décelable chez Vincent. Ses faiblesses mentales sont toujours apparues après une période de travail excessif, de production créatrice intensive. Ainsi le drame d'Arles survint après cette phase de labeur intensif accomplie avec Gauguin, les crises de St-Rémy éclatèrent après un travail pictural acharné, auquel il se livra pour oublier son mal. Son suicide eut lieu après cette période de grande production que furent les deux mois de son séjour à Auvers. Les violentes commotions morales de sa vie : telles ses déceptions d'amour auprès d'Ursule Loyer, de sa cousine d'Amsterdam et de sa voisine de Nuenen ou encore le remords qui l'assiégeait souvent, le remords de ne pouvoir rembourser l'argent que Théo lui avançait et qui fut surtout vif après le mariage de son frère, ont aussi leur part dans la production de cette psychose d'épuisement qui réveillait ses symptômes morbides d'épileptique héréditaire. J'ai fait remarquer plus haut, que la brutale déception d'amour qu'il subit à Londres déclancha ses premiers troubles mentaux sérieux. Elle fut le point de départ de cette impulsion religieuse et mystique qui le domina pendant si longtemps.

Le Dr Jean Vinchon dit ceci : « La folie peut cependant

dans une faible proportion, déclancher l'élan initial dont nous pouvons croire que naîtront l'Art et la Poésie ». Cette opinion se vérifie encore aisément dans le cas de Van Gogh. C'est vers la fin de la longue phase de déséquilibre intellectuel du Borinage que naissent et s'affirment rapidement ses dons d'artiste. La folie de Vincent n'est pas absente de son œuvre. C'est d'elle que relève cet aspect « *hagard* », comme il disait lui-même du plus grand nombre de ses peintures, et dans la période de St-Rémy et d'Auvers, elle a communiqué à ses toiles une puissance hallucinatoire magnifique. La Folie et l'Art, dans sa production picturale comme d'ailleurs dans sa vie, tiennent les rôles principaux, déchaînant « les scènes d'une tragédie cornélienne » et sublime. C'est une lutte épique, ardente où jamais l'un des deux acteurs n'a fatalement succombé sous les coups de l'autre. Quelques-unes des dernières toiles de Vincent sont particulièrement pleines de ce drame poignant ; il n'y a qu'à regarder la toile de la collection Gachet qui représente l'abside de l'église d'Auvers. L'église n'est plus une masse inerte de pierre, c'est une sorte d'être monstrueux qui vit, tressaille, ondule en tous les points de sa surface. Dans la dernière toile de Vincent : *Corbeaux volant au-dessus d'un champ de blé* », il semble toutefois que la folie l'emporte quelque peu sur son indomptable adversaire. Si la mort n'était pas apparue, imposant une brusque fin à cette lutte grandiose, la folie eût peut-être triomphé. La démence de Van Gogh, si elle n'a pas engendré son génie et aidé à son épanouissement l'a toutefois marqué d'une empreinte certaine. Elle a donné à l'œuvre et à la vie de ce fils douloureux d'un obscur pasteur hollandais, le caractère le plus tragique et le plus émouvant qui soit.

Dr V. DOITEAU.



Van Gogh sur son lit de mort (Fusain du Dr Gachet).

Quelques dessins de Daumier

Daumier, par Elie Faure (1)

.....Il est du Midi et du Nord. Né à Marseille, là où l'ombre et le soleil sculptent les montagnes et les rivages par larges plans expressifs et solides comme des ossements nus, il vit dans la rue de Paris, au centre le plus bouillonnant de la tragédie et de la comédie quotidienne qu'on aperçoit dès qu'on suspend sa marche automatique pour arrêter une minute son regard. Il vit dans la rue de Paris. Il connaît certainement Rembrandt et Rubens et Tintoret et Michel-Ange. Mais il ne pense pas à eux quand il éclaire avec le jour vivant, que Rembrandt maniait à sa guise, des êtres qui manifestent leur action par des volumes en saillie, que Michel-Ange eût reconnus, et des enlacements de membres, où Rubens et Tintoret eussent retrouvé leur pouvoir à faire retentir tous les mouvements de la vie dans la continuité des lignes et l'enfoncement des plans.

On dirait qu'il peint avec une argile enflammée. C'est une sculpture du drame, où les os et les muscles ramassent tout l'esprit du drame dont la pénombre reprend peu à peu où soudainement les péripéties antérieures ou actuelles qui ne sont pas son point d'attache même et son sens spirituel. Une expression sentimentale sublime nait des moyens plastiques seuls, et s'il est bon comme un saint, c'est qu'il est fort comme un héros. L'épaule et le bras tirés de cette femme qui porte un panier et qu'un petit pas trottinant poursuit au bout d'un petit poing noué expriment l'effort d'un levier trop faible pour soulever un poids trop lourd. Mais la pitié monte du fond des

(1) Elie Faure. Histoire de l'Art. L'Art moderne, pp. 330-336. Crès, éditeur.

siècles pour accompagner ces passants. L'énorme sein gonflé où boit un petit être, la tête et le cou musculeux penchés vers la soupe que la cuiller de fer porte aux lèvres tendues, tout cela exprime, sans doute un double repas. Mais la tragédie de la faim y gronde comme un orage. Cette femme puissante qui presse entre ses bras et ses mamelles de beaux enfants nus, exprime la santé physique et la force au repos. Mais l'esprit de révolte y plane avec majesté. Ce petit âne écrasé sous le poids de ce gros paysan, ce cheval squelettique qui ne pourrait porter plus lourd que ce maigre chevalier, expriment la misère et la vulgarité physiques traversant un désert de cendre. Mais l'homme intérieur y marche à la conquête de Dieu.

Voilà l'artiste. Et voilà l'œuvre. Il est inutile de raconter le paradoxe de sa carrière. Pris pour un caricaturiste, il est mort très pauvre, très célèbre, et totalement inconnu. Il était caricaturiste, et ceci n'est pas sérieux. Delacroix fut assez avisé pour se faire élire — difficilement — à l'Institut, pour aller dîner dans le monde et porter l'habit noir. Et Corot avait la chance d'être le fils de commerçants à leur aise. Mais celui-là vivait entre la barricade, sa mansarde et la salle de rédaction des petites feuilles avancées. Il se contentait de posséder la rue et de conquérir le futur. On dit qu'il l'ignorait. J'en doute. La marque d'un homme puissant, c'est de connaître sa puissance. Quand on a ce beau front, ces yeux perçants, cette bouche vaillante, cette face pleine et large comme celle de Rabelais, quand on pétrit la forme comme on veut avec ce bon pouce-là, on n'ignore pas qu'on est roi. Et si l'on se tait, et si même on parvient à ne pas souffrir de ce que nul ne s'en doute, c'est qu'on se trouve assez récompensé de savoir modeler la vie pour la rendre semblable à soi. Toute la coulée sombre des hommes obéissait à son premier appel. Il régnait sur la rue, il s'en sentait le seul maître dès qu'il y mettait le pied. Rien de ce qui remuait dans la rue ne lui était étranger et il introduisait dans ce formidable désordre, l'ordre despotique que tous les mouvements et les passions de la rue organisaient dans son émoi. La vision épique des choses n'est qu'une soumission superbe de la sensation et de l'esprit à la force vivante de tout ce que les infirmes de la sensation et les pontifes de l'esprit négligent comme inférieur à leur vie abstraite ou machinale. Il s'arrêtait toutes les fois qu'un geste éloquent perçait l'uniformité confuse de la foule en action. Il connaissait les carrefours où l'hercule forain soulève les poids de fonte et harangue un cercle attentif. A l'heure où les ateliers versent sur les trottoirs visqueux leur fleuve dramatique, il se mêlait aux groupes passionnés qui entonnent autour du chanteur des rues et de l'orgue de barbarie les dernières strophes où l'idéalisme populaire exprime sa révolte ou son espoir. On le voyait au premier rang, dans les foires de quartier, quand le tapin battait sa caisse et que le bonisseur sublime déclamait. Il aimait ces êtres puissants qui remuent l'âme du peuple, simple comme eux, et comme lui. L'athlète croise les bras sur ses pectoraux gigantesques, demi-dieu pacifique de la force et du droit. Celui qui chante a la face fatale de l'aède dans la

Robert Macaire Dentiste

Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*
Robert Macaire dentiste
« Le Charivari », 9 juillet 1837.



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré*

Robert Macaire magnétiseur
« Le Charivari », 8 octobre 1838.

bouche duquel les religions primitives s'affirment victorieuses dès leur premier cri. Et ce pitre à la face peinte avec son grand geste vivant a quelque chose d'un archange qui ouvre et ferme les portes du paradis et de l'enfer... C'est avec un esprit semblable que Michel-Ange a tracé les symboles bibliques sur les plafonds du Vatican. Daumier, s'il est moins tourmenté, est probablement aussi grave, et si sa verve gronde avec l'accent du faubourg, chaque fois qu'elle illumine ou frappe, c'est un éclair prophétique qui porte et signale le choc.

Car c'est un juste, un vrai. La loi lui importe très peu, et moins encore la justice. C'est un Juste. Il en a la gaieté puissante, la force irrésistible, l'indulgence, la mesure et la charité. L'amende, la prison renouvellent sa virulence. Les blancs et les noirs de l'estampe à qui quelques pauvres masures dans un coin, quelques troncs nus sur une rive, un ciel où circule le vent, une forte indication de campagne ou de cité donnent une grandeur de fresque, ont des sonorités veloutées et profondes où sa piété vengeresse prend l'amour du monde vivant comme prétexte à s'épancher. Partout où se trouve un vaincu qui ne méritait pas de l'être, où un pauvre est humilié, partout où un faible crie à l'aide, partout où la vulgarité et la bassesse triomphent, il est là pour couvrir tout seul qui veut être protégé et faire front tout seul contre qui ne veut pas comprendre. Il est présent dans le prétoire, où il cingle de coups de fouet, avec un rire magnifique, le juge injuste et l'avocat menteur. Il sculpte du haut des tribunes, à



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*

Clinique du Docteur Robert Macaire

« Le Charivari » 5 octobre 1837.

Robert-Macaire. — Eh bien, messieurs, vous l'avez vu, cette opération qu'on disait impossible a parfaitement réussi...

Un Élève. — Mais, monsieur, la malade est morte...

Robert-Macaire. — Qu'importe! Elle serait bien plus morte sans l'opération.

coups de poing, les trognes, les genoux et les ventres législatifs. Il apporte des cartouches dans les taudis ouvriers où le dernier visiteur avait mis du sang par terre et de la cervelle sur le mur. Il fait le coup de feu avec l'armée des misérables sur les pavés entassés. Ce bonhomme a dans le cœur toutes les forces innocentes qui, par les insurrections serves et communales, la cathédrale, la fronde, les journées révolutionnaires de 89 et de 1830, ouvrirent à la canaille les routes de l'avenir. Le pharisien et l'hypocrite se cachent sur son passage, le mauvais riche grince et le mauvais berger blêmit. Et puisque, de son temps, c'est le bourgeois qui règne, il tape sur le bourgeois.



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*

Vous allez voir ! Ça va arrêter le sang
« LE CHARIVARI », 26 août 1838.



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*



Cliché Delteil : *Le peintre-graveur illustré.*

IMP. DE COMPIÈGNE 1926.

N° 4 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Les Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Sous la présidence du professeur Ducamps, les journées médicales de Montpellier se dérouleront en novembre prochain dans les locaux de la Faculté de Médecine, et coïncideront avec la célébration du centenaire de la découverte du brome par cet illustre Montpellierain que fut Jérome Balard.



Fig. 1. — Façade Sud de la Faculté de Médecine.
(Vue de la rue Ancien Evêché.)



Fig. 2. — Cour intérieure de la Faculté [illegible]

Pour guider les médecins français et étrangers qui viendront nombreux à ces journées, le professeur Paul

Delmas a eu l'heureuse idée de publier une luxueuse brochure, où, après un historique succinct de l'antique Faculté, il donne une nomenclature très complète des richesses artistiques qu'elle renferme. Nous devons à son

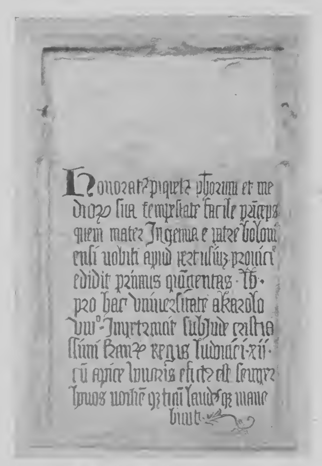


Fig. 3. — Le Chancelier Honoré Piquet
(Inscription lapidaire du Promenoir de la Faculté)

amabilité de pouvoir reproduire une partie de son texte et des illustrations.

L'Ecole de Montpellier a compté, parmi ses maîtres ou ses élèves, des hommes tels que :

Bernard Gordon (1313) ; Valescus de Tarente (1433) ; Nostradamus (1520) ; Rabelais (1553) ; Joubert (1580) ; Platter (1614) ; Renaudot (1640) ; Ranchin (1641) ; Rivière (1655) ; Chirac (1732) ; Astruc (1766) ; Boissier de Sauvages (1767) ; Haguenot (1775) ; Bordeu (1776) ; Grimaud (1799) ; Barthez (1806) ; Lordat (1870) ; Combal (1888) ; Grasset (1918) parmi les médecins.

Guy de Chauliac (1370) ; Wolff (1560) ; Lapeyronie (1747) ; Vigarous (1800) ; Delpech (1832) ; Alquié (1850) ; Bouisson (1880) ; Courty (1886) ; Dubrueilh (1901), parmi les chirurgiens.

Le pape Jean XX (1270) ; Dulaurens (1514) ; Sylvius (1555) ; Rondelet (1566) ; Cabrol (1595) ; Bauhin (1623) ; Olaüs Wormius (1654) ; Pecquet (1674) ; Vieussens (1715) ; Deidier (1746) ; Ferrein (1769), parmi les anatomistes.

Daleschamps (1585) ; Clusius (1591) ; Lobel (1616) ; Bauhin (1624) ; Richer de Belleval (1632) ; Tournefort (1708) ; Magnol (1715) ; P. de Jussieu (1758) ; Sauvages (1767) ; Broussonnet Auguste (1807) ; Gouan (1821) ; Pyrame de Candolle (1841), parmi les botanistes.

Arnaud de Villeneuve (1313) ; Raymond Lulle (1315) ; Matte la Faveur (1684) ; Lémery (1715) ; Venel (1775) ; Leroy (1779) ; Chaptal (1832) ; Bérard (1869) ; Bechamp (1883), parmi les chimistes.

Et bien d'autres savants ou praticiens, de notoriété plus locale, telles les dynasties des Chastelain, des Chicoyneau, des Dortoman, des Haguenot, des Rideux, des Sanche ou des Saporta.

Cette énumération donne une idée de l'histoire glorieuse de la Faculté de Montpellier et permet de comprendre comment ont put être réunis les trésors artistiques qu'elle contient.

Ces œuvres d'art sont aujourd'hui disposées de la façon suivante :

De chaque côté de la grand'porte, timbrée du sceau de 1260, deux statues monumentales en bronze, datées de 1864, Barthez, par Lamy, et Lapeyronie, par Gumery.

Dans le vestibule de Charancy, ou atrium, dix-huit



[illegible] Lapeyronie
[illegible] Rigaud, salle du Conclave)

bustes de célébrités médicales, commandés par une délibération du 5 février 1825, et des plaques de marbre qui commémorent l'une les membres de la Faculté morts aux armées de 1914 à 1918, deux autres les bienfaiteurs de la

Faculté, deux enfin la série des premiers maîtres de l'École avant 1220.

A gauche une enfilade de salons : d'abord le vestiaire des professeurs qui contient le début d'une galerie de portraits du XIIIe au XVIIe siècle (Rabelais, etc.), et le buste,



Fig. 5. — Le Chevalier R. de Vieussens.
(Toile anonyme, salle du Conclave)

en terre cuite, de N. Dortoman, modelé en 1849 par Prosper Benezech pour l'exposition de Montpellier ; — puis le conclave ou salle d'assemblée ; il renferme les portraits du XVIIIe siècle, entre autres Lapeyronie par Hyacinthe Rigaud, et une série de bustes : deux marbres, l'Hippocrate, de Bénézech, donné par les Polonais en 1832, un Lordat, par Benezech ; un bronze, d'Astruc, par Agostino Bocciardo ; trois terres cuites, Lapeyronie, par J.-B. Lemoyne, Barthez par Legendre Héral, Delpech par Falguière ; Dubrueilh, deux plâtres patinés, par Baussan et Grasset, par Injalbert — dans la salle de délibérations qui lui fait suite, ancienne chambre à coucher épiscopale d'une élégante ornementation Louis XVI, le buste de A.-P. de Candolle, par Custor, en 1878 ; et ceux de Bérard, Caizergues, Dugès, Raffeneau-Delille, Serre, exécutés de 1839 à 1864, par Bénézech ; — plus loin, enfin, le cabinet du doyen, reconstitution de celui de Bouisson, dont le buste en marbre, par Desportes en 1876 fait pendant à celui de son beau-père Bertrand, dû en 1877 à Baussan.

A droite du vestibule de Charancy, la vaste salle des actes, naguère dénommée « *Hippocratis sacrum* ». Dans le fond, au-dessus de la chaire, le buste antique d'Hippocrate provenant des fouilles de Velletri et envoyé à l'École en 1801 par le Premier Consul, encadré d'Hygie et d'Æsculape en marbre, par Dejoux en 1803, et de quatre terres cuites de Potevin en 1805 : à droite Boissier de Sauvages et Bordeu, à gauche Lazare de Rivière et Guy de Chauliac ; — dans un réduit voisin, la robe de Rabelais ; — sur les murs les portraits de maîtres du XIXe siècle dont celui de Chaptal au-dessus de la porte.

Orné de marbres antiques, apportés des anciens édifices de Nimes, par Ranchin, en 1629, et de toiles modernes, un acte de licence à la Salle l'Evêque au XIIIe siècle, par Privat, et la remise du drapeau à l'Union Générale des Etudiants par le Président Carnot, en 1890, par Marsal, l'escalier de Charancy conduit à la bibliothèque ; — dans la salle de lecture des étudiants, le buste en marbre du doyen Haguenot et deux toiles de Bézard, Aristote adolescent et Pline l'ancien ; — les trois pièces suivantes contiennent, les deux premières, le musée Atger et la dernière les archives anciennes ; — on y note dans la première salle de lecture des professeurs, ou *Cimêliarque*, autrefois salon de compagnie de Mgr de Malide, outre le Barthez de Legendre Héral et un Saint-Louis de Gonzague mourant, par Pierre Puget, une centaine de dessins originaux de peintres du Midi de la France et une riche collection de manuscrits ; — dans la salle suivante, cent autres dessins de peintres de diverses écoles, ainsi que les bustes de Louis XV et du conseiller Jean-François Deydé ; — enfin, plus au fond, les archives de l'ancienne Université de Médecine, avec d'intéressantes vitrines d'exposition.



Fig. 6. — Le Chancelier Pierre Chirac.
(Toile anonyme, salle du Conclave)

Au delà d'un palier orné de trois bustes, dont une terre cuite anonyme représentant Pecquet, sont les collections du conservatoire anatomique.

Un escalier où se trouve l'écorché de Houdon conduit aux salons du rez-de-chaussée, desservis par un promenoir

orné de curieuses inscriptions lapidaires des XVe, XVIe et XVIIe siècles, provenant de l'ancienne Université de Médecine dont elles célèbrent quelques-uns des maîtres les plus en vue. Sauf leurs armoiries, martelées en exécution d'un décret du 14 août 1792, elles ont été minutieusement restaurées par le professeur Delmas en 1921.



Fig. 7. — Le Vestibule de Clermont ou « Atrium »

Le promenoir aboutit à la cour intérieure, d'où le regard embrasse l'ensemble des locaux et la cathédrale. Le buste en marbre de Chaptal par Comoli y fait face au grand amphithéâtre dont la façade est ornée d'une belle fontaine en marbre du XVIIe siècle, et d'une clef de voûte aux armes d'Anglic de Grimoard, frère d'Urbain V.

A l'intérieur de l'hémicycle, oùplus de 500 auditeurs peuvent trouver place, se trouve un siège antique en marbre, provenant de l'amphithéâtre de 1620, et rapporté par le chancelier Ranchin des arènes de Nimes.

Les Collections sont conservées à la Bibliothèque et au Musée Atger.

A. — Bibliothèque.

La Bibliothèque de la Faculté de Médecine tire son origine de la donation testamentaire de ses 1.200 volumes à l'Hôpital Saint-Eloi par le doyen Haguenot, en 1767. Au fonds primitif se sont ajoutés les dons des docteurs Rast, Uffroi, Amoreux, qui en portent le chiffre à 2.700, puis le testament de Barthez qui l'accroît de 5.000 volumes environ ; enfin, et surtout, les envois de Chaptal, qui l'enrichit, en 1800, du fonds du cardinal Albani, provenant du butin de la campagne d'Italie ; puis, de 1802 à 1805, de 77 caisses de livres « empruntés » aux dépôts littéraires des départements. Auteur de l'inscription qui retrace, dans la salle de lecture des professeurs ou « ciméliarque », l'histoire de cette fondation, le professeur Prunelle en a été l'animateur et le bienfaiteur de 1804 à 1818.

Indépendamment des ouvrages scientifiques qui en constituent la plus grande part, cette bibliothèque comprend, outre une belle collection d'incunables et d'impressions aldines, une précieuse série de 614 manuscrits, représentant un total de 753 volumes, entreposés dans la salle de lecture des professeurs.



Fig 8. — La Salle d'Assemblée ou « Conclave »

Minutieusement décrits, en 1849, par le trop célèbre Libri, en collaboration avec M. Kühnholtz, bibliothécaire de la Faculté, ils constituent la section H du fonds actuel de la bibliothèque.

On y remarque plus spécialement les numéros : 409, psautier du VIIIe siècle ; — 125, Perse et Juvénal, du IXe ; — 158, collection de Frédégaire, du IXe ; — 360, Grégoire de Tours, des IXe et X^e^ ; — 425, Horace, du Xe ; — 159, célèbre antiphonaire des Xe et XIe siècles, dit de Montpellier, en notation musicale ancienne par lettres et par neumes ; — 196, recueil de chansons du XIVe, avec la musique notée ; — 71, missel à miniatures du XIVe, dit missel de Sens ; — 95, Abulcasis du XVIe en languedocien,



Fig. 9. — Le Professeur Grasset
(Plâtre par Injalbert, salle du Conseil.)



Fig. 10. — Le Doyen Bouisson
(Marbre par Desportes, cabinet du doyen.)

avec figures d'instruments ; — 184, Guy de Chauliac, du XIVe ; — 96 bis, chirurgie de Maître Roger (de Parme), du XIVe, avec de nombreuses miniatures ; — 451, lys de la Médecine, de Bernard Gordon, du XIVe ; 7, bible du XVe ayant appartenu au pape Jean XXII ; — 70, portulan du XVIe ; — 273, 274, 275, manuscrits autographes du Tasse ; — 258, correspondance de la reine Christine de Suède.

Sans compter de nombreux manuscrits orientaux, chinois, persans, arabes et turcs.



Fig. 11. — Façade du Grand Amphithéâtre.

La plupart de ces ouvrages sont ornés de riches miniatures d'une grande perfection.

B. — Musée Atger.

Ancien élève de la vieille Université de Médecine, le docteur Xavier Atger, né à Montpellier en 1758, avait recueilli, au cours de ses voyages en Europe et d'un long séjour à Rome et à Paris, une riche collection de dessins originaux.

De retour dans sa ville natale, en

août 1813, il faisait hommage à la Faculté de Médecine, dont plusieurs maîtres étaient ses amis d'enfance, d'une première série de dessins sous verre, œuvre des peintres de ce Midi de la France que limite une ligne allant de Bordeaux à Lyon.

Placés dans la salle de lecture des Professeurs, où se trouvent le portrait d'Atger et l'inscription qui perpétue ses libéralités, on y note plus spécialement les numéros.

9, Moïse, par Sébastien Bourdon, de Montpellier ; — 16, religieuse, par Jean de Troy, de Toulouse ; — 23, Tobie faisant ensevelir les morts, par Raymond de la Fage, de l'Isle-en-Albigeois ; — 30, le Maréchal d'Harcourt, par Nicolas Miguard, mort en Avignon ; — 32 à 40 bis, divers dessins de Charles Natoire, de Nimes ; — 46, un groupe de soldats, par Pierre Parrocel, d'Avignon ; — 49, Persée et Andromaque, par Pierre Puget, de Marseille ; — 55, le chancelier Voyer d'Argenson, par Hyacinthe Rigaud, de Perpignan ; — 72, Jason et Médée, par Carl Van Loo, de Nice ; — 80, marine, par Cl.-Jos. Vernet, d'Avignon ; — 83 et 84, les saisons, par Joseph Vien, de Montpellier.



Fig. 12. — Salle de délibérations.



Fig. 13. — La Salle des Actes ou « Hippocratis sacrum »

Quatre ans avant sa mort, survenue en 1833, Atger léguait à la Faculté une nouvelle série de dessins de maîtres de diverses écoles. Ils sont exposés dans une deuxième salle, qui fait suite à la précédente ; on y remarque, entre autres, les numéros :

90, Sainte Thérèse, par Laurent Bernin, de Naples ; — 97, une Académie, par Edme Bouchardon, de Chaumont ; — 102, une Kermesse, par Pierre Breughel-le-Vieux, de Bréda ; — 123, une religieuse, par Philippe de Champaigne, de Bruxelles ; — 124, un Saint Jean-Baptiste, par Le Corrège, de Modène ; — 128, une Vénus, par Antoine Coypel, de Paris ; — 137, une religieuse, par le Dominiquin, de Bologne ; — 142 à 148, divers dessins par Jean-Honoré Fragonard, de Grasse ; 154, les armes des Médicis, par Jean Goujon, de Paris ; — 179, les armes de France, par Claude Le Brun, de Paris ; — 195, un ange, par Eustache Le Sueur, de Paris ; — 202, divers croquis de Michel-Ange, le Toscan ; — 211 à 216, divers dessins par J.-B. Oudry, de Paris ; — 213, la mort d'Adonis, par Nicolas Poussin, des Andelys ; — 242, la délivrance des prisonniers, par Hubert Robert, de Paris ; — 248, deux têtes par Augustin de Saint-Aubin, de Paris ; — 267, diverses caricatures, par Giovanni Tiepolo, de Venise; — 285, l'atelier de Zeuxis, par Fr. Vincent, de Paris ; — 291, un Christ, par Simon Vouet, de Paris ; — et nombre d'autres, également encadrés.

De plus, trois grands portraits à l'huile ; — 298, le peintre Rose, par Faucher, de Marseille ; — celui, 297, de Mme Richer de Belleval, par S. Bourdon, de Montpellier, et, 304, du conseiller Rosset, par un inconnu. Deux belles toiles, par de Troy, 299 et 302, la Peinture et l'Histoire, la Géométrie, encadrent la baie du nord.

Dans une troisième et dernière salle se trouvent, outre d'autres dessins en cartons, 27 recueils, dont 8 de dessins originaux et 19 de gravures.

Cette pièce, aux murs



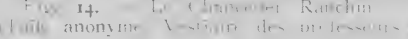

Fig. 14. — Le Chancelier Ranchin
(Huile anonyme, Vestiaire des professeurs.)


Fig. 15. — Le Chancelier Barthez
(Terre cuite par Legendre Héral, salle du Conclave.)

ornés de quelques peintures, contient, en outre, et surtout, les archives anciennes de l'Université de Médecine. Des vitrines d'exposition permettent de voir, dans celle du milieu : des bulles pontificales, des lettres patentes des Rois de France, des autographes de Rabelais, Rondelet, Lapeyronie, Lordat, etc. ; — celle du fond contient les adresses envoyées à l'Université à l'occasion du centenaire de 1900, et à la Faculté par divers corps savants lors de celui de 1921 ; — dans les deux médailliers latéraux se trouvent les matrices des anciens sceaux, des médailles, etc. — A signaler, encadrée, la série complète des anciens diplômes d'avant la Révolution (baccalauréat 1, cours 3, point rigoureux 1, licence 1, doctorat 1).

A noter encore dans la première salle, deux bustes en terre cuite : le Professeur Barthez, par Legendre Héral, et Saint-Louis de


Fig. 16. — Salle de lecture des Professeurs ou « Ciméliarque ».

Gonzague mourant par Pierre Puget. — La seconde renferme deux admirables bustes : le conseiller Jean François, de la Cour des Comptes, Aydes et Finances, en plâtre patiné, par Pierre Puget, et un Louis XV, en terre cuite dorée, exécuté sur une décision de la Faculté, en date du 18 avril 1814, pour remplacer celui, en marbre, de J.-B. Lemoine, qui avait disparu au cours de la Révolution et qui avait été envoyé le 8 décembre 1760 au « *Ludoviceum Medicum Monspelieuse* », par le comte de Saint-Florentin, ministre d'Etat.



Fig. 17. — Le Grand Amphithéâtre

Le Musée Anatomique qui renferme de précieuses collections est encore intéressant au point de vue artistique. Le haut des murs a été peint en grisaille par M. Montseret, de Montpellier, qui y a représenté les diverses sciences en rapport avec la Médecine. Au même artiste sont dus les médaillons polychromes, dont beaucoup sont copiés sur la galerie de portraits du vestiaire et du conclave, et qui reproduisent avec bonheur les hommes, montpelliérains surtout, qui ont le plus illustré la science médicale. Ils sont encadrés dans une riche décoration, due à l'habile pinceau de M. Baroffi.

Les collections d'anatomie normale et pathologique sont elles mêmes des souvenirs de divers concours célèbres.

Les moulages en cire de Fontana, envoyés par Chaptal, le 23 Germinal an XI ; — ceux de Laumonier de Rouen, reçus par J. Anglada le 3 Frimaire an XII ; — ceux en carton-pâte du docteur Thibert, achetées par Jaumes en 1842 ; — les reproductions en cire, par Draparnaud, de lésions vénériennes et cancéreuses, acquises en 1848 ; — deux beaux écorchés polychromes, de grandeur naturelle, tous deux donnés par leurs auteurs, l'un, en 1816, par le prosecteur Bernard Delmas, devenu en 1826 professeur d'accouchements, l'autre par le docteur Lami, en 1858, etc., etc.

Telles sont très brièvement énumérées les richesses artistiques que conserve la Faculté de Médecine de Montpellier. Elle peut, avec fierté, les montrer aux visiteurs.

P. M.



Fig. 18. — Musée Atger (2e Salle)

IMP. DE COMPIÈGNE. 1926.

N° 5 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY



Phot. Alinari. Cliché de « VERS LA SANTÉ ».

LA CHARITE, de Raphaël Sanzio (1483-1520). Musée du Vatican, à Rome.

LA PEAU

La peau, enveloppe du corps, organe tout à la fois de protection, de relation, et d'excrétion, n'a pas seulement été étudiée par les anatomistes et les médecins. Les artistes ont cherché à rendre ses caractères, les anthropologistes l'ont utilisée pour classer les différentes races, la médecine légale s'en est servie pour établir l'identité individuelle, les hommes de sport l'ont observée pour juger la qualité de l'entraînement des athlètes, les physiognomonistes ont cherché à tirer des modifications qu'elle subit sur les différents visages des indications tendant à établir le caractère des sujets en observation.

Sa couleur varie suivant les races. Sur les sujets de race blanche, elle est d'un blanc rosé : plus foncée chez les bruns, plus claire chez les blonds, souvent d'une éclatante blancheur chez les roux.

Sa teinte dépend moins de la quantité de sang qu'elle reçoit que de la qualité de ce sang.

Comme elle est transparente, elle prend plus ou moins, suivant son épaisseur, la couleur des parties sous-jacentes. Plus mince chez la femme, elle est, chez elle, généralement plus claire.

Les veines superficielles s'y dessinent avec une teinte bleuâtre, due à la fluorescence que présente la paroi blanche du vaisseau appliquée sur le fond obscur du sang.

Sa couleur varie avec le milieu, l'âge, les différentes régions du corps.

Elle se pigmente très vite par l'exposition au soleil. La lumière qui détermine cette pigmentation active la nutrition des cellules. Les exercices de culture physique doivent être, pour cette raison, exécutés de façon que la plus grande partie des éléments soient à nu.

Grâce à son élasticité, elle protège l'organisme contre les traumastismes et leur résiste mieux que les muscles ou les os. Elle constitue un obstacle des plus sérieux au passage du courant électrique, du moins quand elle est sèche. Pieds et mains offrent une résistance électrique de 50.000 ohms, tandis que cette résistance tombe à quelques centaines d'ohms, lorsque l'eau les a rendus conducteurs. C'est ainsi qu'il faut expliquer les cas mortels d'électrocution par les courants électriques qui servent à l'éclairage de nos appartements. Le fait d'avoir manié un appareil mal isolé avec les mains mouillées a pu déterminer la mort chez des sujets dont la résistance de la peau avait été abaissée par le contact avec l'eau.

Elle joue un rôle prépondérant dans la défense de l'organisme. J.-J. Rousseau disait déjà : « Il importe que la peau s'endureisse aux impressions de l'air et puisse braver ses altérations, car c'est elle qui défend tout le reste ».

Elle reflète l'état de notre santé, elle traduit le parfait équilibre de nos fonctions. C'est sa souplesse, sa blancheur, sa mobilité, sa minceur, son élasticité, son éclat qui attestent le parfait entraînement du boxeur.

Par ses glandes sudoripores, elle est un régulateur thermique et un organe d'excrétion.

C'est à la graisse qui la double que la femme doit, en partie, les différences morphologiques qui la distinguent de l'homme. C'est elle qui étoffe le dessin des muscles, adoucit les saillies osseuses, arrondit les surfaces, creuse les fossettes.

C'est l'accumulation de la graisse qui rend, chez la femme la région fessière plus saillante que chez l'homme ; elle contribue souvent à donner au sein son volume. C'est elle qui dessine le bourrelet graisseux des flancs, déprime les fossettes lombaires, augmente la profondeur du cratère au fond duquel se trouve placé l'ombilic. Elle souligne la saillie de la symphyre jubienne ; et, sur les membres, développe, par ses localisations, les accents sexuels de ces organes.

Lorsque la peau est parfaitement élastique et souple, qu'elle n'est doublée que d'une couche légère de graisse n'altérant ni sa mobilité, ni sa fermeté, ni sa minceur, elle laisse deviner les détails de structure de la région qu'elle drape, lui donnant ainsi son caractère, manifestant sa vie.

Ces qualités se rencontrent surtout chez la femme. Elles sont particulièrement remarquables sur le jeune modèle que j'ai choisi pour dessiner la première figure (Fig. 1).

Sur la région du dos, on voit deux états du trapèze. A gauche, il est relâché; à droite, il est légèrement distendu; son relief est soutenu par la masse sous-jacente du rhomboïde. Le point où les fibres musculaires s'arrêtent, continuées par l'aponévrose, en bas, est nettement marqué.

Au-dessous, la puissante masse sacro-lombaire se modèle largement.

Le grand fessier, contracté du côté du membre portant, est indiqué par un relief surbaissé, souligné par la direction horizontale du pli. Ce dernier accent ne correspond pas à la limite inférieure du muscle, mais bien aux caractéristiques de la peau dont la face profonde contracte, à ce niveau, des adhérences avec l'aponévrose, elle même attachée à l'ischion par de solides trousseaux fibreux. — A droite, le muscle est relâché, la forme est plus calme, plus régulièrement arrondie ; le pli, qui s'infléchit en bas et en dehors, est beaucoup moins marqué.

Du côté opposé à celui vers lequel le tronc se penche, on voit les régions de la fesse et du flanc se confondre. Le sillon iliaque qui, chez l'homme, forme la barrière entre les deux régions disparaît chez la femme. Le bourrelet graisseux qui, chez elle, double la peau du flanc comble ce sillon, et la fesse se continue sans démarcation jusqu'au pli de la taille.

C'est encore la graisse doublant la peau qui, chez ce sujet, comble la région du jarret. Elle mérite rarement, du reste, le nom de « *Creux du jarret* ». Elle est réduite ici à un sillon sobrement indiqué.

Mais en aucun point, on ne voit ici la graisse empâter les formes. La charpente osseuse se dessine sous le voile transparent de la peau. A droite, la cage thoracique accuse la limite de sa courbe inférieure. Les deux omoplates se devinent, sous les muscles qui les meuvent : à gauche, son bord externe, à droite, le bord spinal. Le bassin accuse le dessin de sa crête qui gagne le sacrum. Dans l'étroit et profond sillon creusé par les deux versants musculaires du trapèze, du rhomboïde et des muscles des gouttières vertébrales, dans le fond de la gouttière plus large qui sépare les masses sacro-lombaires, on sent l'ossature profonde du rachis. Dans l'inflexion qui dessine le mouvement du tronc, on le voit rester rectiligne à la région dorsale où les vertèbres sont immobilisées latéralement par le coin qu'y enfoncent les côtes. Dans l'élégante ondulation de l'attitude générale, il n'apporte son contingent de souplesse que par la courbure de ses seules régions cervicale et lombaire, les seules douées de mobilité latérale.

Sur la figure 2, la graisse qui double la peau étoffe un

peu plus les formes. Elle dessine, particulièrement, les fossettes lombaires inférieures qu'on n'observe que chez la femme.

La peau qui double le crâne est recouverte par les cheveux dont l'abondance, la longueur, la couleur, le mode d'implantation, les masses flexueuses, les boucles arrondies impriment à la région une grande variété.

Même lorsqu'on ne les coupe pas, ils n'atteignent jamais chez l'homme la longueur qu'ils ont chez la femme. Très courts chez les noirs, ils acquièrent leur plus grande longueur chez les Chinois et les Peaux-Rouges.

Eléments secondaires de la physionomie, ils contribuent cependant à lui donner sa valeur. Caractéristiques du sexe, ils varient avec les différents âges de la vie. Les races y puisent quelques caractères qui les distinguent.

C'est une matière vivante dont les formes paraissent amincies. Ils obéissent à tous les caprices de la fantaisie, et leurs ondes dociles varient à l'infini les combinaisons esthétiques du visage féminin. La vue y cherche des sensations, le toucher des contacts. Suivant qu'ils tombent naturellement, qu'ils sont tordus, tressés, coupés court à la nuque, ils modifient l'aspect de la tête, et deviennent quelquefois, pour la coquetterie, des sujets constants de préoccupation.



Fig. 2. — La minceur et la souplesse de la peau permettent de lire les formes sous-jacentes. (Dessin de Peugniez).

Des poils se localisent, chez l'homme, à certaines régions de la peau. Ils constituent la moustache et la barbe, caractères sexuels. L'une et l'autre donnent à la figure de la virilité.

D'autres localisations se font aux aisselles, au pubis. Partout ailleurs, les poils sont généralement plus largement disséminés. Chez les femmes, ils sont réduits à l'état de follets. Dans certaines régions, aux joues, par exemple, ils forment à la peau jeune, comme une sorte de duvet enveloppant les formes, les noyant dans une sorte d'atmosphère lumineuse.

Un spectacle d'horreur, la colère, la frayeur poussées à leur paroxysme, le froid aussi, font hérisser les poils et venir à la surface du corps une série de petites saillies passagères : *la chair de poule*. Ce phénomène est dû au soulèvement des follicules pileux sous la contraction de fibres musculaires en spirales disposées au-dessous de chacun d'eux.

L'épaisseur de la peau varie d'un point à un autre de l'organisme. Par les adhérences qu'elle présente en certaines régions avec les tissus qu'elle recouvre, par les dépressions qu'elle creuse, les plis, les sillons, les saillies, les crêtes qu'elle provoque, elle contribue à modeler les formes du corps, elle lui donne son caractère, le sceau de la personnalité.

Les plis articulaires de la face dorsale des doigts sont saillants, curvilignes, et ont d'autres caractères que les sillons superficiels, rectilignes à direction transversale qui leur correspondent à la face palmaire.

Les plis transversaux et verticaux de la main lui donnent sa physionomie. Ils ont assez de fixité pour qu'on ait pu les décrire et les dénommer. Cependant, les variations individuelles sont assez grandes pour que les chiromanciens, continuant les supercheries du moyen âge, persuadent encore aux naïfs qu'ils déchiffrent notre caractère et lisent notre destinée dans les lignes de notre main.

Ce qui est vrai, c'est que la main, par les qualités de la peau qui la recouvre, contribue à identifier l'individu. Etoffée de graisse, elle modèle la main potelée de l'enfant. Sa minceur aide à réaliser des mains fines et rêveuses de femme, et les callosités qui la doublent nous attendrissent devant des mains de vieillards au repos d'un long travail.

C'est la peau des mains qui porte les stigmates professionnels de certains ouvriers. La main droite diffère, à ce point de vue de la main gauche. La première a les

hautes fonctions : la seconde, les basses besognes. C'est l'inverse chez les gauchers.

Il fut un temps où la mode, chez les gandins, était de laisser croître les ongles, surtout celui du petit doigt. Alceste, au 2e acte du Misanthrope, parlant de Clitandre, dit à Célimène :

> Est-ce par l'ongle qu'il porte [au petit doigt
> Qu'il s'est acquis chez vous [l'estime où l'on le voit ?

Enfin, descendant à des détails plus minutieux encore, nous pouvons observer à la paume de la main et à la face palmaire des doigts de fines crêtes que séparent des sillons et qui se répartissent en groupes formés de lignes parallèles. Ce sont les crêtes papillaires, portant à leur sommet les orifices des glandes sudoripores.

Or le dessin formé par les crêtes reste, à partir du 6e mois de la vie intra-utérine, et persiste, immuable, de la naissance à la mort; constituant à chacun de nous un cachet rigoureusement personnel. Les empreintes qu'elles laissent permettent l'identification des criminels et c'est grâce à elles qu'a pû être découvert le voleur des tapisseries de Versailles.

Lorsque les empreintes relevées sont trop fragmentaires, l'identité peut être établie par l'étude des orifices des glandes sudoripores. En effet ceux-ci sont variables de forme, de dimension, de situation et de nombre suivant les sujets, et leurs empreintes persistent, identiques à elles-mêmes quel que soit le mode de contact de la surface cutanée avec l'objet.

Par leur triple caractère d'immuabilité, de pérennité, et de variété, les orifices sudoripores sont donc des agents d'identité de premier ordre.

A l'occasion des émotions, la peau du visage se sillonne de rides. Nous sommes ici au seuil d'une des plus curieuses études que puisse nous proposer le visage humain : le mécanisme de la physionomie : l'expression des émotions.



Fig. 1. — Fossettes lombaires inférieures. (Dessin de P. [illegible])

Il y a longtemps que les anatomistes ont reconnu que les muscles de la face président à l'expression des passions, mais il parut longtemps impossible de les étudier méthodiquement. Lichtemberg écrivait au XVIIIe siècle :

« Il y a une pathognomonie. Mais il est aussi inutile de l'écrire qu'il est inutile d'écrire un art d'aimer. Presque tout est dans les mouvements des muscles du visage et de ceux des yeux. Tout homme qui existe en ce monde apprend à les trouver. Vouloir l'enseigner, c'est vouloir enseigner à compter le sable ».

Cet enseignement, un homme devait le donner magistralement au siècle suivant. Joignant l'expérimentation à l'observation, Duchenne de Boulogne, démontra le rôle joué par chaque muscle de la peau dans l'expression des passions. Il prouva que chaque expression a sa notation exacte, précise, donnée par une contraction musculaire, toujours la même, quelquefois unique. En entraînant la peau qui les recouvre, les muscles y déterminent des plis, des sillons, des rides dont l'apparition inscrit sur le visage le langage passionnel.

Et ce n'est pas tout. Ces plis, ces sillons, ces rides s'affirment, se creusent à mesure que s'accuse la prédominance d'action de tel ou tel muscle : c'est-à-dire de telle passion, qui se résoud en un caractère purement physique. Et celui-ci, en s'inscrivant souvent, finit par laisser sa trace, ne disparaît plus complètement, même au repos.

Il devient bientôt un trait permanent de la physionomie, s'attachant à elle comme un linge s'attache à la forme du corps, s'inscrivant sur le visage comme les mouvements coutumiers de l'individu s'expriment dans les plis de son vêtement.





Fig. 1. — Etat normal | Fig. 2. — Grimace du dieu de la richesse. | Fig. 3. — Le dieu de la richesse renfrogné parce qu'il n'a rien trouvé. | Fig. 4. — Grimace du dieu de méditation, Daruma



Clichés du « Correspondant Médical ».

Exercices du parfait grimacier

Lavater, qui avait déjà fait cette remarque, chercha la méthode propre à déchiffrer dans les formes et les lignes du visage les qualités les plus cachées du caractère de ses semblables. En réalité, les quelques observations que renferme son livre sont noyées dans une foule de sentences physiognomoniques obscures et équivoques comme des oracles, sans qu'on trouve jamais un exposé systématique, une méthode, un commentaire appuyé sur une analyse scientifique.

C'est que les passions ne s'inscrivent pas seules sur le visage. Il est le miroir reflétant non seulement nos émotions, nos facultés, mais il subit l'empreinte du climat dans lequel nous vivons, de nos habitudes professionnelles, de notre hygiène, de notre alimentation, des maladies dont nous avons souffert. Il a été modelé, dès l'origine, par les formes obscures qui dirigent les tendances héréditaires. Il se construit plus tard sous les coups de fouet de la destinée. Il porte les traces des accidents, des misères auxquelles nous exposent nos résolutions, notre tempérament et jusqu'au hasard même, toutes influences nées en nous ou venues du dehors, qui passent sur lui, y impriment leurs impressions, y demeurent.

Et tout cela n'est qu'un ensemble d'accents légers, superficiels, mobiles et variables, inscrits par l'ordonnance des muscles, la répartition de la graisse, les qualités de la peau. C'est le pittoresque de l'anecdote. Au-dessous réside le tuf solide, l'élément fondamental, permanent, dû à l'ossature, au squelette. C'est lui qui donne à la physionomie son caractère. Le reste n'est qu'accidents, que grimaces, la grimace n'étant que l'exagération d'un jeu de physionomie.

Voilà pourquoi certains visages de vieillards suscitent notre admiration. L'âge y est venu mettre la flétrissure de ses rides. Qu'importe ! La couche profonde, solide, résistante, le massif osseux demeure et maintient ce style.

C'est ce caractère, à la fois mobile et permanent, qui fait qu'à toutes les époques les manifestations de l'intelligence se sont exercées sur lui. L'art l'a représenté dans l'infinie variété de ses expressions. La religion en a fait le sanctuaire de ses adorations et de sa foi. La science y a déchiffré l'histoire des races, le médecin y cherche la révélation des maladies, le chirurgien l'interroge avec anxiété y trouvant, pour ses opérés, tantôt des éléments d'espoir, tantôt des certitudes de désastres.

P. Peugniez.

VARIÉTÉS

Quelques tableaux de la Collection Reinhardt

L'Amour de l'Art a publié (janvier 1926) 53 reproductions de toiles choisies parmi les plus célèbres de la collection Oscar Reinhardt. L'aimable autorisation de cette revue nous permet de faire repasser sous les yeux de nos lecteurs trois tableaux ayant quelques rapports avec la médecine.

Le Fou, de Géricault, est d'autant plus intéressant à reproduire qu'il ne figurait pas à la dernière exposition Géricault (Paris, 1924). M. Rosenthal, à qui l'on ne saurait s'adresser en vain lorsqu'il s'agit de Géricault, nous a rappelé que ce tableau fait partie, avec le *Fou assassin* (Musée de Gand), la *Hyène de la Salpétrière* (Musée de Lyon), des dix peintures que Géricault fit, entre les années 1821 et 1824 après son retour d'Angleterre, sur la demande de son ami Georget, médecin de la Salpétrière, pour l'illustration d'un ouvrage sur la folie.

Il a été décrit dans le livre de Clément sous le numéro 155 *a : Monomanie du commandement militaire;* Homme coiffé d'un bonnet de police, avec une médaille de commissionnaire pendue sur la poitrine portant le n° 121. Il est en manches de chemise, avec une draperie grise sur l'épaule. Traits réguliers. expression d'énergie



Cliché de L'AMOUR DE L'ART.
Daumier. — Les Médecins.



Cliché de L'AMOUR DE L'ART.
Géricault. — Le Fou.

Les Médecins sont de Daumier moraliste et fustigateur. Des médecins se disputent pendant que la mort emporte son butin. Chacun de ces vieux guérisseurs fait reposer sa science sur le passage d'un livre et ils se bravent avec des airs de mirliflores. Ce sont des « gueules » extraordinaires. L'un, avec son nez chaussé de lunettes, fait l'effet d'un chien hargneux. L'autre, plus mince, modéré, a l'air plus méchant encore.

La Cour de l'Hôpital à Saint-Rémy complète l'iconographie médicale de Van Gogh que nous avions donnée avec l'article du Dr Doiteau.

LA CHARITÉ de Raphaël Sanzio

L'admirable composition de Raphaël Sanzio, que nous reproduisons en tête de ce numéro, fait partie d'un ensemble connu sous le nom de « Vertus théologales » et conservé au Musée du Vatican, à Rome. Pour Raphaël, le symbole même de la Charité, son essence la plus pure, est une maternité au geste d'accueil et de protection, une femme au visage anxieux, semblant redouter quelque danger pour les petits qui se pressent autour d'elle.



Cliché de L'AMOUR DE L'ART

Van Gogh — Cour de l'hôpital à Saint-Rémy.

Jean PECQUET

Jean Pecquet naquit à Dieppe en 1622. Il fit ses études à Montpellier et vint s'établir à Paris où il eut vite une clientèle de choix. Il fut en effet médecin de Fouquet et enfermé en même temps que lui à la Bastille où il resta deux ans. Il sut ainsi s'attirer les bonnes grâces de Mme de Sévigné qui lui confia les soins de sa santé, ainsi que celle de sa famille. La spirituelle épistolière en parle souvent dans ses *Lettres;* ce fut lui qui la traita d'une assez grave maladie dont elle fut atteinte en 1671; ce fut lui qui « délivra » Mme de Grignan, attendant la sage-femme, la Robinette qui se faisait trop longtemps attendre; ce fut lui encore qui prodigua ses soins à la petite fille de Mme de Grignan, atteinte d'une petite vérole volante.

Pecquet entra à l'Académie des Sciences en 1666 et mourut dans le mois de février 1674.

Dans le monde médical, personne n'ignore la citerne de Pecquet; c'est même tout ce qu'on sait de lui .« Or, dit M. Jean Lucq, qui vient de consacrer à cet anatomiste une thèse fort documentée (Thèse de Paris, 1925-in-8. 52 p. 1 portrait. Jouve, éditeur), lorsqu'on compare l'auréole qui entoure les noms de Servet et Harvey au modeste souvenir qu'a laissé Pecquet dans les sciences anatomiques, on ne peut qu'être frappé de l'injustice de la postérité à l'égard de certains hommes.

Peu de temps après sa mort, déjà de Vigneul Marville, animé d'une bienveillance douteuse pour Pecquet, écrivait : « Ce ne fut que par rencontre, lorsqu'il étudiait la médecine à Montpellier, qu'il trouva le réceptacle du chyle et le canal thoracique par lequel le chyle coule dans les veines. Mais il sut si bien user de ce que le hasard lui offrait et s'expliqua en si bons termes et avec tant de netteté qu'il en eut autant d'honneur que s'il l'avait trouvé par ses recherches et par ses soins. Cela le fit connaître à toute l'Europe en un âge où à

peine aurait-il osé lever les yeux sans ce coup de fortune ».

« Il suffit, ajoute M. Lucq, d'étudier avec impartialité le mémoire fondamental de Pecquet pour rejeter cette opinion injuste et inexacte, car ce n'est pas à Montpellier mais bien à Paris que Pecquet fit ses découvertes. Les recherches qu'il entreprit étaient fort difficiles : les chylifères ne sont visibles que pendant la digestion ; Aselli qui les avait découverts ne put les suivre jusqu'à leur point de convergence et Harvey ne les trouvant point d'une façon constante niait leur existence... Aussi, tous les admirateurs de Pecquet insistent sur l'habileté manuelle qui lui permit de faire mieux que ses devanciers « *Homo factus ad unguem, ad omnia solers* », écrit de Sorbière, son ami.

La technique de ces recherches est exposée dans un opuscule « *Abrégé des nouvelles expériences anatomiques des veines lactées* » publié par un collaborateur de Pecquet, Jean Martet, maître chirurgien juré, anatomiste royal de la Faculté de Montpellier (Toulouse, 1652).



Jean Pecquet. Cliché JOUVE.

L'anatomiste dieppois eut le mérite de se mettre à la poursuite de la vraie science en surprenant les mouvements de la vie. C'est bien le hasard qui l'a mis sur la trace de sa découverte en lui montrant le chyle suintant dans la veine cave ; mais, de ce fait heureux, il arrive par l'application d'une méthode scientifique rigoureuse à une démonstration irréfutable de la circulation du chyle. Rien n'est avancé sans preuves : il varie ses dissections et ses expériences pendant plus de trois années sur des centaines d'animaux divers. La postérité n'a fait que corroborer ses conclusions anatomiques.

Certes, Claude Bernard a ressuscité le foie un peu trop hâtivement enterré par Bartholin et il est aujourd'hui bien démontré que, si les chylifères sont chargés de charrier une partie des produits de la digestion, les veines mésaraiques n'en portent pas moins au foie la partie la plus importante de ces produits. Mais on lit dans la réfutation à Riolan : « Les poumons sont chargés de purifier le sang des éléments du chyle non élaboré qui parvient dans le ventricule droit ». On peut voir là comme une anticipation sur les modernes théories des combustions organiques au niveau du poumon. M. le professeur Roger, lors de ses récents travaux sur la combustion des graisses, a bien voulu rappeler que Pecquet. le premier, avait envisagé le passage du chyle dans la petite circulation.

Ce grand anatomiste, quoiqu'en ait dit Riolan, fut un modeste. Il écrit en tête de son mémoire : « Un ancien philosophe disait que le hasard était le meilleur artisan qui fust au monde et qu'il nous apprenait souvent des choses qui auraient esté dans un éternel oubly sy il ne nous les avait fait connaistre ». Peut-être cette franchise fut-elle excessive ; lorsqu'on diminue son propre mérite, il est toujours des gens, comme de Marville, pour vous prendre au mot.

Pecquet est passé à la postérité pour avoir découvert la citerne qui porte son nom. Il méritait plus et mieux, comme nous l'avons vu et ce mot de citerne, tout à fait impropre, ne se retrouve jamais sous sa plume, mais sous celle de Bartholin (chapitre VI, *Des vaisseaux lactés thoraciques*).

Enfin son dévouement envers le surintendant Fouquet et l'estime de son illustre cliente Mme de Sévigné ne peuvent que le grandir dans notre mémoire ».

IMP. DE COMPIÈGNE.

N° 6 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Charles Richet encyclopédiste

« Il faut faire entrer le plus possible de littérature dans la science, et de science dans la littérature ». R. de GOURMONT.

On a dit, à la mort de Berthelot, que l'illustre savant fut le dernier des esprits encyclopédiques, comme furent autrefois Buffon, Laplace ou Humboldt, etc. Cependant Charles Richet, continuant cette grande lignée, a marqué profondément sa trace dans toutes les branches du savoir et de la littérature. Savant génial, professeur éloquent, philosophe et poète, apôtre de la paix et philanthrope, auteur dramatique et romancier, historien, inventeur mécanique, il a remporté presque en même temps deux distinctions suprêmes et qui semblent incompatibles : le prix Nobel de médecine et le grand prix biennal de poésie de l'Académie française.

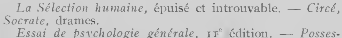
Les mémoires ou notes scientifiques publiés par Ch. Richet dépassent plusieurs centaines, et les volumes de tout genre et de tout format rempliraient plusieurs rayons d'une grande bibliothèque. Nous n'avons pas la prétention de donner une bibliographie complète, mais seulement d'énumérer les ouvrages les plus saillants et les plus disparates.

Dictionnaire de physiologie, 10 grands volumes parus jusqu'à Mel.

Traité de physiologie médico-chirurgicale, 2 forts volumes.

Traité de métapsychique, 2e éd.

L'Homme et l'Intelligence, recueil de mémoires anciens et toujours neufs, depuis longtemps épuisé.



La Sélection humaine, épuisé et introuvable. — *Circé*, *Socrate*, drames.

Essai de psychologie générale, 11e édition. — *Possession*, roman. *A la recherche du bonheur, romans.*

Le problème des causes finales, avec Sully-Prudhomme, 3e édition.



Charles Richet. (d'après le crayon rehaussé de Mme Renée Davids)

Abrégé d'histoire générale, 2e édition, un fort volume qui est une synthèse merveilleuse et d'une lecture attachante comme un beau récit.

L'œuvre de Pasteur, leçons professées à la Faculté de Médecine de Paris.

Le Savant, qui fait partie de l'originale collection des «Caractères de ce temps ».

L'Homme stupide, étude pessimiste et découragée.

L'anaphylaxie, 4e édition.

Les Ténèbres de l'heure, recueil de poésies de la guerre et d'après-guerre dont nous citerons quelques vers de la préface :

Il faut en accuser mon vieil âge si j'ai
Gardé pour le vieux style un amour enragé.
J'admire encore Hugo, Chénier, Musset, Racine,
Et je n'appelle pas ces dieux des polissons.
Le cliquetis des mots, des couleurs et des sons
M'assomme quand aucune âme ne l'illumine...
Poète, il doit donner un sens à chaque verbe,
Car son premier devoir est d'être bien compris,
Et toute obscurité mérite le mépris.

Cette poétique n'est pas celle du nouvel aca-

démicien Paul Valéry, mais elle était déjà formulée par Victor Hugo dans la préface des *Rayons et les Ombres* : « S'il admet quelquefois, en de certains cas, le vague et le demi-jour dans la pensée, l'auteur les admet plus rarement dans l'expression... Il a toujours eu un goût très vif pour la forme méridionale et précise. Il aime le soleil... Il n'y a d'ailleurs aucune incompatibilité entre l'exact et le poétique ».

Nous ne saurions trop recommander la lecture du *Savant*, ce délicieux petit volume gonflé de suc, tout plein d'anecdoctes, de fantaisie et de souvenirs personnels. Voici, par exemple, un portrait à la façon de La Bruyère:

« *Ephariste* a une idée tenace, et à laquelle il subordonne tout : c'est que les Allemands ne sont presque pas des hommes. Lorsque leurs noms paraissent dans un ouvrage scientifique, c'est indûment et parce qu'ils ont volé leurs prétendues découvertes aux savants français. Là-bas, il n'y a pas de savants, il n'y a que des pirates de la science. Quand ils écrivent, c'est tantôt un fatras incompréhensible, tantôt un larcin éhonté. On a le choix. Gauss, Kronecker, Helmholtz, Hertz, Röntgen, n'ont inventé quoi que ce soit. Car l'invention est contraire au génie allemand. D'ailleurs, la moralité des élèves et des professeurs d'outre-Rhin est encore au-dessous de leur capacité intellectuelle. C'est donc être un imbécile d'abord, et un mauvais français ensuite, que de croire ces gens-là capables de quelque chose qui n'est pas misérable. Jamais dans ses cours ou dans ses conférences Ephariste ne prononce le nom d'un savant germanique. Même il a appris quelque peu la langue barbare de ces barbares pour recueillir les inepties qui se débitent de l'autre côté du Rhin ; il en a facilement composé un dossier formidable, et authentique, qui s'enrichit chaque jour de monstruosités invraisemblables ».



Cliché de LA VIE MÉDICALE

L'Ambulance de la Comedie-Française. Siege de Paris, 1870-1871

« La scène représente le Professeur Alfred Richet soignant les soldats français blessés pendant le siège de Paris; nos troupiers ont été transportés dans le vestibule du Théâtre, où les bustes d'acteurs et d'auteurs dramatiques encadrent une rangée de lits de fer. Le célèbre chirurgien de l'Hôtel- Dieu vient d'opérer un malade frappé au bras que retient, d'une main aussi douce qu'élégante, une jeune femme à genoux. Au premier plan une sœur de charité, au profil très pur, apporte la gouttière. Plus loin, deux jeunes femmes, ayant au bras la croix de Genève, soutiennent un officier chancelant qu'elles conduisent vers l'infirmière, Mlle Suzanne Reichemberg. Au fond s'empressant autour des blessés des aides, qui ne sont autres que Mme Favart et Mlle Madeleine Brohant. Les lambris élevés du théâtre richement décorés, les glaces, les festons dorés contrastent avec le sentiment de douleur qui anime tout ce tableau. A droite, sur son socle, Voltaire contemple la scène d'un regard ironique. Au bas, à droite, signé: ANDRÉ BROUILLET, 1891.

...Le tableau, qui a figuré au Salon de 1891, a été offert à la Faculté, le 5 novembre de la même année par le professeur Charles Richet. Autrefois placé dans une salle de thèses de la Faculté qui ne permettait aucun recul, il a été fixé par les soins du doyen Debove, devant la niche du grand escalier de la Bibliothèque ».

(Legrand et Landouzy : Les collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris).

Ch. Richet fait un parallèle saisissant des deux grands chimistes qu'il a connus et aimés : « Würtz arrivait dans son laboratoire, bruyant, jovial, apostrophant les uns et les autres, comme un camarade, tandis que Berthelot, froid, sévère, réfléchi, n'était abordé qu'avec appréhension. Würtz était un admirable professeur ; Berthelot détestait l'enseignement, mais c'était un charme de l'entendre à ses soirées du dimanche. Toutes les sciences lui étaient familières, et c'était alors, causant avec lui, des aperçus généraux, des vues profondes, rehaussées par une érudition merveilleuse et une mémoire impeccable. Mme Berthe-

lui l'écoutait avec admiration et adoration. On sait à quel point ces deux belles destinées furent unies dans la vie comme dans la mort. Mme Berthelot mourut après une courte maladie. Lorsque M. Berthelot, malade, connut cette mort, il ne dit rien, mais demanda à rester seul. Il s'étendit sur un canapé, et quand on revint deux heures après, il était mort ».

La note comique se présente à Ch. Richet dans une visite à Chevreul, alors âgé de cent deux ans, et qu'il invitait à présider un dîner de savant : « Je n'accepte, dit le centenaire, qu'à deux conditions, pas de poisson d'abord, et pas de politique ! » Alors, raconte Ch. Richet, M. Chevreul me posa à brûle-pourpoint cette question embarrassante : « Savez-vous ce que c'est qu'un fait ? » Je fus interdit. — « Un mouton est-il un fait ? » Et je ne me souviens pas de ma réponse ».

C'est ainsi que Ch. Richet prodigue les plus savoureux détails sur Marey, Vulpian, Cl. Bernard, Brouardel, Baillon, Lacaze-Duthiers, Sappey, Farabœuf, Henri Poincaré, Munier-Chalmas, Lombroso, etc.

Mais la grande admiration de Ch. Richet se concentre sur Pasteur. L'antique médecine n'est rien, tout commence à Pasteur ; impossible d'être plus catégorique. C'est le plus grand savant de tous les temps. Avant lui tout était obscur.

On n'avait rien compris avant qu'il eût parlé. Ni en physique, ni en chimie (malgré Lavoisier), il n'y eut de révolution égale à celle qu'a provoquée Pasteur en médecine. Tous ceux qui ont travaillé sur les sérothérapies, les vaccinations, les atténuations de microbes, ne sont que ses disciples.

La découverte de la vie sans oxygène (anaerobie) et celle de l'atténuation des virus sont parmi les plus belles conquêtes de la physiologie générale.

Tout microbe affaibli devient un défenseur, comme a dit Ch. Richet dans un beau vers exact et précis.

Même après *La Vie de Pasteur*, de son gendre Vallery-Radot, après *l'Histoire d'un esprit* de Duclaux, il est intéressant de lire l'excellent petit livre de Ch. Richet sur *L'œuvre de Pasteur*, qui mériterait d'être plus répandu et accompagné du poème didactique *A la gloire de Pasteur.*

Il y a quelques semaines seulement, Ch. Richet publiait dans la *Revue des deux Mondes* un article sur l'aviation triomphante. C'est qu'il a été le premier, en collaboration avec Victor Tatin, à construire des aéroplanes. Un essai fut tenté au Hâvre en 1890, sans succès. Une seconde épreuve fut plus heureuse en 1894, à Carqueiranne ; mais le moteur à essence n'était pas inventé, et c'était un délicat moteur à vapeur qui actionnait l'aéroplane. De plus, l'appareil ne portait pas encore de pilote, bien entendu ; et pourtant Ch. Richet se préparait à monter dans les airs et apprenait à nager, car les essais prochains devaient être faits au-dessus de la mer. Bref, il réussit à faire survoler un aéroplane pesant 38 kilogrammes sur une distance de 373 mètres. *Sic itur ad astra.*

Et maintenant notre grand Charles Richet a une autre ambition : c'est d'entrer à l'Académie française comme ses illustres maîtres Claude Bernard, Berthelot et Pasteur, dont il renouera dignement la tradition glorieuse.

Docteur E. CALLAMAND
(de Saint-Mandé).


Alfred Richet (1816-1892)

A TRAVERS L'ŒUVRE DE CHARLES RICHET

A MES FILS (1)

Mon fils, si par hasard quelque vieillard très vieux,
Etait un soir, par toi, rencontré sur ta route,
Penchant sa tête lasse, et portant en ses yeux
Les voiles précurseurs de l'ombre qu'il redoute,
Ne sois pas trop cruel pour sa faiblesse, enfant.
Il n'est pas généreux d'être aussi triomphant,
Et de passer, superbe et hautain, sans rien dire,
Sans faire au pauvre aïeul l'aumône d'un sourire.
Oui ! Ton aurore est belle et ton printemps en fleurs ;
Tout est nouveau, vivant, plein de joie et de charmes ;
Un papillon suffit pour dissiper tes pleurs,
Et tu ne connais pas l'amertume des larmes...
Mais lui, vois donc ces mains tremblantes, et ce front
Ridé par le souci de la misère humaine !
Il connaît la douleur, et le doute, et l'affront ;
Et le remords peut-être, à l'angoissante peine ;
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans espoir ;
Et les écœurements des lâches servitudes ;
Et les êtres chéris qu'on ne peut plus revoir ;
Et les regrets, toujours plus poignants et plus rudes ;
Mon fils ! sois bon pour lui ! La pitié, c'est beaucoup
Beauté, vaillance, amour, jeunesse, ardente flamme,

(1) Charles Richet. Pour les Grands et les Petits. Fables. Préface de M. Sully-Prudhomme, in-18. Quantin, Paris 1891.

Tous ces rayons divins du ciel ne sont pas tout ;
Il faut y mettre encore un peu de grandeur d'âme...
Et puis, être clément, c'est être sage aussi.
Ce vieillard qui chancelle et tremble, c'est ton frère,
Et ce spectacle affreux qui t'épouvante ici,
C'est le sort qui t'attend. Rien ne peut t'y soustraire.
Un jour, ainsi que lui, tu courberas le front,
Et quand, aux soirs d'été, menant joyeuse fête,
Les jeunes fous rieurs près de toi passeront,
Alors tu hocheras, morne, ta vieille tête.
A des déclins pareils tout être est condamné,
Marchant d'un pas fatal vers la froide vieillesse ;
Le temps, qui ronge tout, le ronge pièce à pièce,
Déjà presque un cadavre au moment qu'il est né.
La jeunesse et l'amour, c'est un rêve qui passe.
C'est un point dans le temps, comme un point dans [l'espace.
Va ! Crois-moi ! c'est tenter la colère des cieux
Que d'être, ô mon cher fils, sans pitié pour les vieux.

LE PAPILLON (1)

Au soleil du printemps, parmi les fleurs nouvelles,
Un papillon, aux éclatantes ailes,
Faisait cent tours capricieux.
Leste, pimpant, gaillard, joyeux,
Il avait pour toujours délaissé l'étui sombre
Où l'hiver l'avait enfermé.
Très satisfait de lui, riche d'espoirs sans nombre,
Il aimait, il était aimé.
Or comme il butinait dans les buissons de roses
Aux corolles fraîches écloses,
Il aperçut avec effroi
Un animal rampant traînant un corps informe.
« O Jupiter, dit-il, le monstre affreux ! pourquoi
Avoir souffert cette laideur énorme
Qui s'aventure près de moi? »
Or l'animal rampant était une chenille ;
Et l'ingrat avait oublié
Q'au temps jadis, dans sa coquille,
Il n'était pas mieux habillé.
Mais Jupiter punit l'orgueil de l'infidèle ;
Car un moineau vengeur, passant à tire d'aile,
D'un coup de bec happa le papillon léger.
Ce fut un excellent manger.

Si la morale était à faire,
Je dirais que les parvenus...
Mais je crois qu'il vaut mieux se taire :
Ils se sont déjà reconnus.

(1) Charles RICHET : IBID.

COMMENT IL FAUT COMPRENDRE L'HISTOIRE (2)

...Le monde se précipite vers l'avenir avec une telle rapidité, et l'enseignement des sciences devient à tel point complexe qu'on n'a pas le droit de s'appesantir sur les multiples détails du passé quand ils ne comportent pas quelques conclusions fécondes pour les choses du présent. Il ne faut plus que nos faibles mémoires s'épuisent à retenir, dans toutes leurs détaillées péripéties, les longues et tragiques histoires conservées dans les annales du monde.

Tout de même il faut pouvoir suivre la marche de l'espèce humaine vers les vérités sociales, politiques, scientifiques, c'est-à-dire vers le progrès.

Ce progrès, nous y croyons, encore qu'il soit souvent bien obscur, bien incertain.

Après tout l'humanité est encore très jeune. Il n'y a guère que depuis dix mille ans des sociétés, depuis trois mille ans des penseurs, depuis trois cents ans des savants. Or l'humanité a peut-être encore dix mille siècles à vivre, et davantage. Ce n'est donc pas seulement la jeunesse de l'homme, c'est une toute première enfance. Au lieu de nous indigner par sa lenteur, l'évolution des sociétés humaines devrait nous éblouir par sa rapidité.

L'auteur a cherché à être véridique; il n'a pas la prétention d'être impartial. L'impartialité est criminelle quand elle n'ose pas décider entre la justice et l'iniquité, la liberté et la servitude, la paix et la guerre, la science et l'ignorance.

Nous nous adressons surtout aux enfants. C'est notre prétention, notre intention et notre espoir. Alors nous serions sans excuse si, parlant à des enfants, nous ne leur enseignions pas qu'il y a des coupables. Nous n'avons aucune tendresse pour les juges qui ont donné à Socrate la ciguë, à Jésus-Christ la croix, à Jeanne d'Arc le bûcher. Nous n'avons aucun respect pour les conquérants qui, afin d'acquérir quelque vaine gloire, ont versé des flots de douleur et de sang. Nous n'avons aucune admiration pour les coups d'Etat et les tyrannies, les déportations et les pillages, les Terreurs et les Saint-Barthélemy.

Au milieu des faits innombrables de l'histoire, deux

(2) Abrégé d'Histoire Générale. Essai sur le passé de l'homme et des Sociétés humaines. 2e éd. in-18 600 p. Hachette Paris 1922.

idées nous ont guidé; le respect de l'individu humain et la foi en la science.

L'histoire n'est qu'un long martyrologe. La pauvre humanité a souffert des maux innombrables. Notre parti est pris. Nous sommes pour les martyrs contre les bourreaux, pour les opprimés contre les oppresseurs. Voilà pour le passé.

Quant à l'avenir, nous croyons, et même nous prouvons, que la science seule, en domptant la matière, en exprimant, tant bien que mal, quelques-uns des mystères inclus dans les choses, pourra affranchir le corps et l'esprit de l'homme, et faire pénétrer dans les âmes ces deux notions fondamentales, qu'on ne peut pas séparer l'une de l'autre, la solidarité et la justice.



Comment juger Napoléon (1)

La postérité et presque l'histoire ont été pour lui clémentes et presque injustes par excès de clémence. Grâce aux chansons de Béranger il est entré dans la légende. Cet empereur qui sous son talon de fer broya toutes les libertés, ce soldat dur, ce despote implacable, a été transformé en un patriarcal et débonnaire souverain portant redingote grise et petit chapeau, soucieux des humbles et délivrant les chaumières du joug clérical. D'autres ont vu en lui le héros portant au loin les couleurs de la Révolution et enrichissant par des victoires retentissantes le vieux renom militaire français.

D'autres encore, épris d'ordre administratif et de hiérarchie sociale, admirent le monarque tout-puissant qui codifie, unifie, centralise. Les uns et les autres ne savent pas se défendre contre l'instinct de servilité inhérent à l'homme qui lui fait adorer la force, toute malfaisante qu'elle soit, parce qu'elle est la force. Mais, si l'on a assez de grandeur d'âme pour s'élever au-dessus de ces sentiments vulgaires, on pensera en toute impartialité que Napoléon fut néfaste, et peut-être, de tous les mortels, le plus néfaste. Par lui le régime de liberté que la Révolution avait voulu donner au monde a été retardé de soixante ans; par lui l'Europe, forcée à ne songer qu'à la guerre, a dû adopter un régime militaire si lourd qu'aujourd'hui elle est écrasée par des impôts monstrueux et des armées plus monstrueuses encore. Par lui, l'évolution des nations, au lieu de se faire vers la paix, la fraternité et l'indépendance, s'est faite vers la guerre, la haine et la servitude. Par lui 10 millions de jeunes hommes, les plus vigoureux, les plus hardis, les plus généreux, ont péri à la fleur de l'âge, et la race humaine en a été abâtardie.

Il n'était ni pervers ni méchant. Mais il a fait dix fois plus de mal que le plus pervers et le plus méchant des despotes, plus que Tibère, plus que Louis XI, plus que Henri VIII. L'égoïsme de tout homme est bien lourd; mais jamais aucun égoïsme ne fut comparable à celui de Napoléon. Napoléon s'est figuré que tout était pour lui et à lui, et que la France n'avait d'autre fonction que de lui servir des soldats et de l'argent. Les hommes épars dans le monde n'ont d'autre raison de vivre que de lui décerner des éloges et d'obéir à ses caprices. Le but suprême de la création c'est lui.

Or, grâce à lui, et à lui seul, la France a été ruinée, mutilée, humiliée, violée deux fois par des armées insolemment victorieuses. Elle a perdu ses frontières naturelles, que la République lui avait données. Elle, qui fut l'amour des peuples, devint leur exécration. Et cependant elle n'a pas le droit de se plaindre : elle a mérité Napoléon. Dès qu'il apparut, elle s'est jetée à ses pieds. L'esclave peut-il s'indigner contre son maître, quand il s'est volontairement donné ce maître ?

(1) Charles Richet: Initiation à l'Histoire de France et de la Civilisation française. In-12, 190 p. Collection des Initiations. Hachette. Paris. 1924.

Ses fautes politiques ont été énormes, comme son intelligence même, et chacune de ses fautes a eu des conséquences irréparables. Il a rompu la paix d'Amiens et n'a pas compris que sans marine il ne viendrait jamais à bout de l'Angleterre. Il a fait la guerre d'Espagne où se sont engouffrés ses soldats, et, l'ayant entamée, ne l'a pas achevée. Il n'a pas persévéré dans l'alliance russe et a irrité son alliée par de frivoles vexations, de manière à amener la guerre de Russie où sombrèrent son armée et son prestige; enfin il a refusé à Dresde les conditions que les alliés lui offraient avant que la bataille de Leipzig eût achevé de l'anéantir.

Quoiqu'il ait probablement commis de graves fautes à Wagram, en Russie, à Waterloo, quand ses forces physiques commençaient à fléchir, il n'en reste pas moins le plus grand capitaine de tous les temps, le général presque impeccable, qui voyait et prévoyait tout détail et ensemble, qui a rénové les méthodes stratégiques et tactiques, et les a imposées à toute armée qui veut être victorieuse. C'est là sa grande et souveraine gloire. La France et l'humanité se sont sacrifiées pour la lui acquérir.

Dans les tranchées. 1917

Les Arts en 1992 (1)

Que deviendront alors les arts ? Eh bien, malgré des craintes souvent exprimées, nous ne croyons pas que le culte de l'industrie et le développement de la démocratie étouffent l'art.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir la prépondérance qu'ont prise de nos jours les arts dits industriels et les beaux arts proprement dits.

C'est dans les arts industriels que consiste maintenant une grande partie du luxe. Le luxe de l'ameublement et du vêtement est encore de l'art, et il est certain qu'une démocratie riche et cultivée ne pourra pas s'en passer. Les chevaliers du moyen âge, ou les Romains du temps de Caton, avaient moins de luxe, ou, si l'on veut, moins d'objets d'art que le petit bourgeois du boulevard Voltaire, à Paris, ou de la Cité, à Londres, et peut-être dans cent ans l'ouvrier aisé (s'il y en a) voudra-t-il dans son appartement des lampes, des gravures, des meubles aussi artistiques que l'ameublement du petit bourgeois d'aujourd'hui. (2)

Quant aux beaux-arts, ils sont en grand honneur. Je ne sache pas que le nombre des tableaux exposés aux Salons de peinture aille en diminuant. Si l'on mettait, bout à bout tous les tableaux qui sont chaque année exposés à Paris, Londres, Munich, Berlin et Vienne, on aurait en peu d'années de quoi tapisser la ligne du chemin de fer qui va de Paris au Hâvre. Il faut donc bien admettre que, s'il y a tant de peintres, ce n'est pas seulement par l'amour désintéressé de l'art, c'est encore parce qu'ils y trouvent une rémunération pécuniaire suffisante.

La progression de la richesse publique entraînera évidemment une progression dans la production artistique; car, après tout, comment employer sa richesse, sinon en augmentant le bien-être et le luxe ? Or les arts font partie du bien-être et du luxe. Il n'y a pas à craindre que la photographie détrône la peinture. Même si la photographie des couleurs arrive à la perfection, elle ne pourra pas produire les mêmes effets qu'un beau tableau. Si la photographie a nui à un art, c'est à la gravure, et malheureusement cet art charmant est sur son déclin; car une bonne photographie (en photogravure) sera toujours infiniment moins coûteuse qu'une bonne gravure, en même temps qu'elle lui sera supérieure par l'exactitude et le fini des détails.

Mais, d'un autre côté, cette peinture, cette sculpture, qui serviront de gagne-pain à tant d'artistes, auront-elles une tendance quelconque ? Peut-on voir dans les brumes de l'avenir le destin réservé à l'art ?

(1) Charles RICHET : Dans Cent Ans. 2me éd. in-12 Ollendorf. Paris. 1892.

(2) Déjà l'ouvrier anglais a trouvé le moyen d'avoir des vêtements comme ceux d'un bourgeois ; un certain luxe, ou, pour mieux dire, une certaine aisance chez lui. Il est peut-être mieux logé et mieux nourri que les seigneurs allemands du moyen âge ; et il a plus de **confortable** dans son **home** que dans certains palais italiens ou certains châteaux de la campagne russe.

Assurément non. Les phases de la peinture ont été si diverses qu'on ne peut exactement deviner ce que sera un bon tableau du XX[e] siècle. Il est probable qu'il ne sera pas bien profondément différent des bons tableaux d'aujourd'hui. Nous admirons encore les œuvres de Pérugin et de Raphaël. Les sculptures de Phidias et de Praxitèle excitent encore notre admiration. Pourquoi veut-on que nos petits-enfants voient autrement que nous ?

Il est vrai que nos contemporains font des tableaux qui ne ressemblent pas du tout à ceux de Pérugin et de Raphaël. Mais c'est qu'il y a, sous un fond de beauté commune à toutes époques, un élément variable, qui est la mode et le goût du jour. L'art du XVI[e] siècle, et l'art du XVIII[e] siècle, l'art japonais et l'art grec, même l'art de 1830 et l'art de 1890 sont très dissemblables. Les tableaux que nous admirons aujourd'hui et que nous regardons comme très modernes sont précisément ceux qu'en 1992 on trouvera très archaïques et très démodés.

Et ceux de 1992, comment seront-ils ? Cela est impossible à dire. Pourtant nous pouvons supposer qu'ils seront encore plus réalistes que les tableaux d'aujourd'hui; car la tendance de l'art est de se rapprocher davantage de la nature, à condition qu'il existe une sorte d'émotion intime, esthétique, mettant en pleine lumière la réalité, qui, dans la nature, est latente sous les voiles qui l'obscurcissent.

La musique ne peut guère être réaliste, et on ne comprend pas le sens de cette épithète appliquée à la musique. Il semble que depuis quelque trente ans elle subisse un temps d'arrêt. Après Beethoven, Mozart, Rossini, Wagner et tant d'autres, les ressources des sons musicaux actuels sont à peu près épuisées, et il faudra peut-être, pour qu'elle prenne un développement nouveau, qu'un musicien de génie, connaissant à la fois les hautes mathématiques et la mécanique instrumentale, enrichisse notre pauvre gamme actuelle, et crée de nouvelles harmonies. Notre oreille pourra s'adapter, par l'éducation, à ces harmonies nouvelles, et de grandes beautés, faisant vibrer profondément nos âmes, seront dues sans doute à ces nouveaux accords imprévus

On peut fonder de grandes espérances sur cette musique nouvelle qui sera réellement la musique de l'avenir. Il n'y a rien d'absurde à supposer que notre gamme, telle qu'elle est constituée, paraisse un jour aussi enfantine que nous paraît aujourd'hui la gamme des Grecs et des Arabes.



Dans une ambulance du front, entre Reims et Soissons
Hiver 1918
(Communiqué par le Dr Saint-Girons)

La Paix et la Guerre [1]

...Une des premières leçons qu'on doive donner aux enfants, c'est de leur dire : « L'étranger n'est pas un ennemi » ; proposition évidente par elle-même, et qui cependant a le privilège d'exciter les indignations. Est-il absurdité plus grande que d'enseigner aux paysans français la haine des paysans allemands, comme si ces braves gens, des deux côtés du fleuve, avaient pour premier devoir de se détester ? Vraiment non. Leur intérêt est le même, c'est de pouvoir librement et pacifiquement cultiver leur champ, sans le service militaire qui enlève les jeunes hommes à leur famille, sans la menace permanente d'une guerre effroyable qui dévastera vie et fortunes.

Voilà l'idéal des paysans allemands, aussi bien que des paysans français; des mineurs anglais et des matelots italiens. Tous les travailleurs ont intérêt à

(1) Charles Richet : La paix et la guerre. « CAHIERS DE LA QUINZAINE ». 2e cahier de la 7e série 62 p. Paris, 8 octobre 1905



En avion, Villacoublay, 1923
A gauche, le Professeur Ch. Richet ; à droite, Louis Breguet

la paix, et, de vrai, tous aspirent à la paix. C'est le premier besoin des uns et des autres; car toute guerre est désastreuse, même pour le vainqueur, toute préparation à la guerre est un instrument de ruine.

...La guerre et l'organisation militaire de nos sociétés représentent une ancienne et peu respectable tradition. Elles font partie de ces résidus de barbarie que nous portons tous en nous; car une courte distance de temps nous sépare des âges où l'homme était un animal féroce. Notre civilisation qui a la guerre pour base, est donc très franchement barbare; et les efforts de tous les hommes qui pensent doivent tendre à la modifier.

Certes le résultat final sera toujours le même, car il n'est pas douteux un seul instant que la guerre ne va pas continuer pendant des siècles et des siècles, à entraver le progrès et le bonheur des hommes. Il est certain, et absolument certain, qu'un jour viendra où cette colossale absurdité deviendra impossible. Mais, si le résultat final doit être le même, le moment où le résultat sera atteint va être, suivant nos efforts, retardé ou accéléré. Nous pouvons, en luttant pour la paix, préserver de la guerre une ou deux générations d'hommes.

C'est là une très noble tâche, et il semble que le moraliste et le philosophe ne puissent guère s'en proposer de plus belle.

Fragment de SOCRATE (1)

PHÉDON

Je suis las de souffrir.
Or, avant que la mort voile cette lumière,
Je veux savoir ! — Réponds, Socrate, à ma prière !
Quand le cœur ne bat plus et que les yeux clos,
Quand le cadavre dort sous la pierre livide,
Est-il encor, dis-moi, des pleurs et des sanglots ?
Et le froid du cercueil est-il un gouffre vide ?
Que va-t-on rencontrer là-bas sur l'autre bord ?
L'ombre est-elle pour nous peuplée ou solitaire !
Et doit-on retrouver, dans les bras de la mort,
Tous les déchirements dont on pleura sur terre ?
Car je me frapperai ce cœur en souriant,
Si tu peux me jurer, toi qui sais toute chose,
Que le trépas vainqueur nous ouvre le néant
Pour nous verser l'oubli qui console et repose.

SOCRATE

La mort, c'est l'avenir. Je le sais, car parfois,
La nuit, quand je suis seul, j'entends comme une voix,
Qui dans l'ombre, où l'écho se perd en harmonie,
M'appelle, et dit tout haut : « Socrate je suis là ! »
Je frissonnai, le premier soir qu'elle parla.
«Et Toi ! Qui donc es-tu ? — Moi je suis ton Génie ! »
Et depuis lors, Phédon, souvent il m'a parlé.
Il vient quand il le veut et sans être appelé,
Libre, et me visitant comme un roi son royaume.
Mais je n'ai jamais vu de forme à ce fantôme.
Pourtant quand il s'en va, comme un rêve léger,
Paraît un voile blanc, que j'entends voltiger.
C'est tout ! Mais quand il parle, o Sagesse profonde
Qui vient des bords lointains d'un autre plus grand monde,
Il étonne, il apaise, il console, il guérit.
Ce n'est pas la matière impure, c'est l'Esprit !
Les choses à venir et les choses passées,
Il sait tout ! Il devine où s'en vont nos pensées,
Il a sur l'Univers un pouvoir effrayant.
Tu vois bien qu'on ne peut alors croire au néant.

(1) Acte I. Scène IV. La pièce, d'abord représentée à l'Association des étudiants de Lille, fut ensuite reprise à l'Odéon.

IMP. DE COMPIÈGNE 1926.

N° 7 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Charles MERYON

Charles Meryon, l'évocateur prestigieux des pierres du vieux Paris, naquit le 23 novembre 1821, rue Feydeau, dans la maison de santé du docteur Piet. Il était le fils naturel d'un médecin anglais, ancien secrétaire de lady Stanhope, et d'une danseuse espagnole, Mlle Chaspoux, du Corps de ballet de l'Opéra.

On le mit d'abord en pension à Passy. Après un séjour dans la famille de son père à Marseille, un voyage en Italie, son goût pour la marine se décide. Rentré à Paris, il prépare l'Ecole Navale où il est admis en 1837, l'année où sa mère meurt d'aliénation mentale. Sorti en 1839 avec le N° 12, ses premiers voyages le conduisent à Alger, en Grèce. C'est là qu'il commence à faire des croquis qui marquent sa première attirance vers l'art. Rentré à Toulon, il reçoit de Cordouan, peintre de la Marine, des leçons de lavis à la sépia et à l'aquarelle.

Cliché FLOURY.

Portraits de Meryon (Croquis par le Docteur Gachet.)

En 1842, un nouveau voyage en Océanie et en Nouvelle-Zélande lui fait contracter des amitiés qui ne l'abandonneront jamais, avec deux enseignes comme lui, Salicis et Foley, qui fut plus tard médecin, disciple et ami d'A. Comte. Il en rapporte des dessins qui lui serviront un jour pour ses eaux-fortes et ce pastel « *le Vaisseau Fantôme* », aujourd'hui au Louvre, œuvre d'une couleur profonde et tragique.

En 1847, Meryon est à Paris, terminant un congé dont il oublie de demander la prolongation. Ne se sentant point assez solidement construit, au physique comme au moral, pour le commandement, attiré par « les arts », il donne sa démission d'enseigne de vaisseau.

Et il s'installe, 12, rue Saint-André-des-Arts. Il prend des leçons auprès de Phelippès, attaché au ministère de la Guerre et élève de David ; c'est sa seule occupation : il se sent « tellement mollasse » qu'il est incapable de lire un journal et d'apprendre même à danser ; nonchalance, apathie, esprit malade, imbécillité de caractère, ainsi se définit Meryon dans ses lettres à son ami Foley.

Il essaie de la peinture et fait le carton de « *l'Assassinat de Marion Dufrène* ». Mais privé qu'il est de certaines qualités visuelles (il est daltonien), il l'abandonne vite pour aborder le sujet par lequel il conquerra la postérité : l'eau-forte. Il se met à l'école d'un maître excellent, Bléry, graveur de fleurs et de paysages. Bientôt il peut copier, d'une pointe incisive et volontaire, deux guerriers de Salvator Rosa, quelques animaux de Loutherbourg, Du Jardin et Van de Velde, dix marines ou paysages de Zeeman. Entre temps, Meryon retrouve son ami Foley, qui a quitté la marine pour faire ses études de médecine ; ils louent ensemble trois pièces, unissent leurs resources pécuniaires, travaillant, mangeant à la même pension.

Dès lors, on suit jour par jour la vie de Meryon, grâce aux souvenirs de Mme Foley dont Gustave Geffroy a pu avoir connaissance et qu'il a mis à contribution pour écrire l'histoire poignante et tragique de Meryon (1). On constate que le dérangement d'esprit de l'artiste apparaît déjà à cette époque, dans une aventure qui sera plus tard un des thèmes de son délire.

« Le restaurateur chez lequel Foley et Meryon prenaient leurs repas, raconte Gustave Geffroy, avait une fillette de 12 à 14 ans, triste créature, laide, rousse, pâle, scrofuleuse, qui inspira une passion à Meryon, bien qu'il ne lui ait jamais adrssé la parole. Il écrivit pour demander la main de cette enfant malingre. Réponse négative. Meryon écrivit alors une autre lettre, insensée, disant qu'il avait été l'amant de la mère

(1) Charles Meryon, par Gustave Geffroy, 1 vol. 20 × 26, illustré d'un fac-similé en couleurs d'après le « Vaisseau Fantôme », de 32 phototypies hors-texte et de 75 reproductions à pleine page ou dans le texte, d'après les gravures, dessins et tableaux de l'artiste. L'étude est suivie du catalogue résumé mais complet de l'œuvre de Meryon. Prix : 100 fr. H. Floury, éditeur, 2, rue Saint-Sulpice, Paris.

et qu'il devait épouser la fille. Foley dut rassurer cette famille agitée par une telle irruption. »

Mais ces préoccupations sexuelles n'empêchent pas la persistance des efforts de Meryon. En même temps qu'il copie une gravure de Zeeman, *le Pavillon de Mademoiselle avec une partie du Louvre*, il songe à entreprendre une suite de vues sur Paris. Et en 1850, après une seule année d'apprentissage, il débute par une vue magistrale du *Petit-Pont*. Dès lors, la série se poursuit par des chefs-d'œuvre sans équivalent. C'est, en 1852, *La Tour de l'horloge*, puis *Saint-Etienne du Mont, La Pompe Notre-Dame* En 1853, le *Stryge*, la plus populaire des gravures de Meryon, à laquelle, sur le 4e état, il donne son sens en y ajoutant les deux vers :

> Insatiable vampire, l'éternelle luxure
> Sur la grande cité convoite sa pâture.

Puis vient la *Galerie Notre-Dame*, refusée au salon de 1853. En 1854, paraît *L'abside de Notre-Dame*, dont le travail enchante les amateurs timides. Puis la *Rue des Mauvais Garçons*. Enfin *La Morgue*, qui est peut-être la plus remarquable de tout l'œuvre, si l'on osait choisir parmi ces eaux-fortes admirables dont on trouvera la description et la reproduction dans le beau livre de Gustave Geffroy.

Imprimées de main de maître sur de vieux papiers charmants, ces épreuves, exposées aux salons, de 1850 à 1855, n'obtinrent aucune récompense. La série était affichée 25 et 30 fr. chez les marchands. Chaque planche, prise séparément, se vendait 1 fr., 1 fr. 50, 2 fr., — ou plutôt ne se vendait pas. Quelques amis, quelques amateurs de la vieille école en furent les seuls acquéreurs.



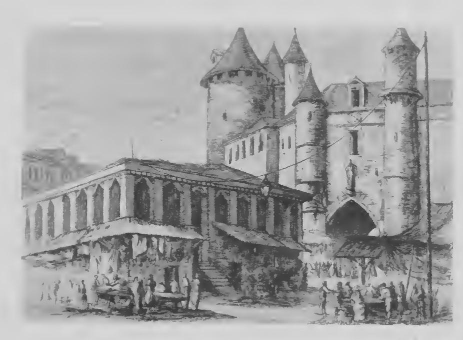
Cliché Ficury

Meryon (1850). L'entrée du Faubourg Saint-Marceau à Paris



Cliché Ficury

Meryon (1854). Le Pont au Change, 9e état



Cliché Ficury

Meryon (1861). Le Grand Châtelet vers 1780.

En même temps qu'il travaille à ses eaux-fortes sur Paris, Meryon prépare un album sur Bourges : puis il publie quelquels planches gravées, d'après des dessins du XVIIe siècle. Mais son esprit est ailleurs : il est préoccupé de la santé et du bonheur de l'humanité ; il veut que, dans les grandes cités, une loi donne à chaque créature une quantité d'air et de soleil suffisante pour vivre. Son désir est exprimé sur une planche qu'il grave en 1855 et qu'il appelle *La Loi Solaire*.

« 1855, dit Gustave Geffroy, est l'année où l'esprit de Meryon, qui a toujours été tourné vers l'étrange, vers la sauvagerie, vers la mélancolie, commence à marquer davantage le dérangement, la persécution. »

La famille, une famille de laquelle il ne faut guère attendre, est mise au courant de ses bizarreries. Le père, qui est vieux, presque aveugle, a vu sa petite fortune fondre entre les mains d'un fils aîné déséquilibré. La sœur, ou plutôt la demi-sœur, Fanny Broadswood, cherche à se soustraire le plus possible aux charges que va nécessiter l'état de celui qu'elle appelle déjà « notre pauvre insensé ».

Tout en restant maître de son cuivre et de son burin, Meryon « donne les preuves de son déséquilibre sur les œuvres même où il continue à tracer son sillon avec sa fermeté coutumière ». Après l'exécution de divers travaux de commande, comme cette *Vue de San-Fran-*

cisco, qui reste une merveille de difficulté vaincue, il entreprend, en 1856, de donner un pendant à sa *Loi Solaire*. Il formule et grave sa *Loi Lunaire* : le lit devra être interdit ; hommes et femmes devront dormir debout dans des niches verticales et il sera fait défense de prolonger le jour par une lumière artificielle, « tant par économie que dans un but conservateur des organes du souffle et de la vue ». En même temps apparaissent le délire de persécution, Meryon se croit victime de Napoléon III, et l'excitation érotique qui lui fait écrire à la jeune Louise, fille de M. Neveu : « Je coucherais bien avec vous », et accuser l'Empereur de s'y opposer.

Les extravagances continuent, la vie misérable commence ; le 3 janvier 1857, Meryon raconte que si Mgr Sibour a été assassiné, c'est parce qu'il a fait des reproches à Napoléon III sur sa conduite envers lui, Meryon. Dans la gêne, il se défait de tout ce qu'il possède ; Foley, qui habite Mantes, lui fait tenir des subsides. Le prince d'Arenberg, qui a été séduit par les vues de Paris, mais ne connaît pas l'état mental de l'artiste, lui offre asile et travail dans une de ses propriétés.

Meryon arive à Bruxelles en août 1857. Les lettres qu'il adresse à Foley ne trahissent plus que la démence ; il s'accuse de crimes monstrueux envers Louise et sa mère. Désœuvré, inquiet, passant ses jours à errer à travers le parc, il ne fait rien chez le prince d'Arenberg. Il veut rentrer à Paris pour s'y faire enterrer et témoigner en faveur de l'Empereur (à propos de l'attentat Orsini), dont il apprécie maintenant la souveraine justice. Et il revient dans la capitale. Il s'installe 81, rue du Faubourg Saint-Jacques. Dans le jardin attenant au petit pavillon qu'il occupe, il bêche et rebêche sans cesse pour y découvrir des cadavres. Il est farouche, inabordable. Ses amis, voyant l'impossibilité de le laisser libre, s'entremettent pour le faire entrer à Charenton et pour décider le père et la sœur à payer les mille francs de pension. Un jeune interne, le Dr Semerie, précise les conditions d'admission et conseille de placer Meryon en 2e classe où le régime est meilleur ; mais il ne donne guère d'espoir sur le traitement médical, car il pense, comme le Dr Foley, que les aliénistes sont encore « des ânes qui traitent des chevaux. »



Cliché Floury

Le Singe de Notre-Dame de Paris (Dessin de Meryon.)

Des amis, M. Broadswood, réunissent un petit pécule auquel l'Etat contribue pour 100 fr. Cela permet de payer les dettes criardes et de songer à l'internement, qui est devenu urgent : le 12 mai 1858, après avoir tenté la veille de tuer Flameng qui faisait son portrait, Meryon se laisse conduire à Charenton ; le certificat de 24 heures que Calmeil rédige à son entrée, porte : Délire mélancolique.

Pendant les jours qui suivent, le malade ressasse ses conceptions délirantes, puis se calme peu à peu. Il écrit alors à Foley qu'on lui a rendu la santé du corps et pour demander ce que sont devenus ses notes et dessins. Et comme son état s'améliore, on lui apporte ses burins, C'est alors qu'il grave le petit paysage des *Ruines du Château de Pierrefonds*, d'après un dessin de Viollet-Le-Duc. Cette gravure fait croire aux visiteurs que Meryon est guéri, et le 25 août 1859, M. Foucou, officier de marine démissionnaire, et son amie, Mme Max Valrey, enthousiasmés par la personnalité de Meryon, officier de marine, graveur de talent, emmènent l'artiste chez eux.

Il se remet au travail. Mais, à nouveau en contact avec la vie ses bumeurs étranges le reprennent et, quand au bout d'un an il est obligé de quitter l'appartement que ses bienfaiteurs ont abandonné eux-mêmes, il est plus fou que jamais. A Baudelaire, qui lui a consacré quelques pages dans ses salons de 1859, il s'accuse d'avoir assassiné moralement deux femmes et croit que Poë, dans la nouvelle *La Rue Morgue*, s'est souvenu de sa planche *La Morgue* et a raconté ses malheurs.

Il reprend cependant ses cuivres ; il ajoute des ballons, des corbeaux, des rayons à certaines eaux-fortes sur Paris ;

puis, après avoir tiré des épreuves, il les biffe. D'autres planches l'occupent encore : le *Chevet de Saint-Martin-sur-Revelle ;* la *Rue Pirouette aux Halles,* la *Présentation de Valère Maxime au roi Louis XI,* la *Tour de l'Ecole de médecine,* où sur le 6e état, il ajoute un oiseau griffon. Puis il se met à graver des portraits, des frontispices.

En 1862, il revient au Vieux-Paris qui lui est éternellement cher; la *Rue aux Chantres,* qui est de cette date, est encore une de ces planches qui « vivent, rayonnent et pensent » (V. Hugo.)

Les productions de l'année 1863 sont inspirées par des souvenirs de voyages et encore très expressives ; mais les rébus qu'il grave sur Morny, Béranger, ne sont guère que des compositions délirantes. La tare mentale reparaît encore dans la gravure de 1864, le *Collège de Henri IV.* Mélange de réalité et d'invention divaguante dans les premiers états, la planche devient, sur l'épreuve définitive, pleine de vérité et reste un chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre de Meryon. *Le bain froid Chevrier* est gravé dans un moment de lucidité. Mais le *Petit Prince Dito,* de 1864, est une figure incompréhensible et l'eau-forte du *Ministère de la Marine,* de 1865, est un frappant exemple de déséquilibre mental. Au milieu d'un paysage de Paris plein de cette science irréprochable, de ces beaux noirs dont Meryon garde le sens jusqu'au bout, apparaissent une foule grouillante et cavalcadante, des chevaux montés par des diablotins, des poissons volants, des diables armés de piques qui témoignent de l'imagination délirante de l'auteur.

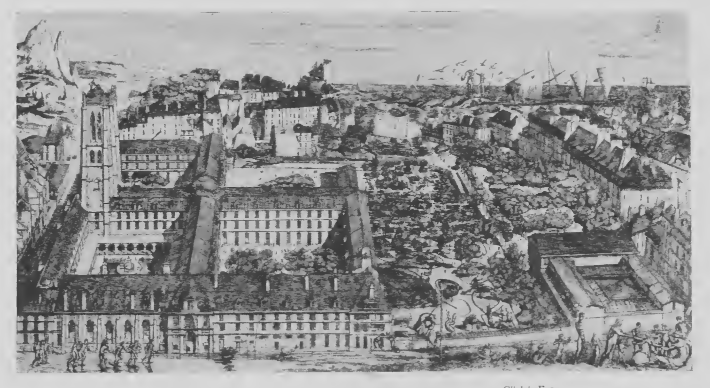
LE STRYGE.

Le Stryge (Cuivre rayé) — Cliché FLOURY.

En 1866, Meryon est repris par l'idée fixe de ses lois, il grave une *Seconde Loi Lunaire,* qui n'est que la répétition amplifiée de la première et où il représente la boîte-cercueil dans laquelle il se couche debout, les bras étendus, soutenus, emboîtés comme le torse et les jambes, sous prétexte qu'il est honteux de céder à la nécessité du sommeil. Les extravagances deviennent, d'ailleurs, plus nombreuses ; il ne se nourrit plus que de poissons cuits dans du lait. Les amis qui vont le voir, le trouvent occupé à laver sa chambre à grande eau, s'inondant aussi le corps de grands seaux d'eau. Il vend 50 centimes et un franc ses épreuves au premier venu. Sa gravure de l'ancien Louvre, exposée au Salon de 1866, est cédée à un amateur pour cinq francs. C'est avec le *Pro volant* son dernier travail. Ses amis se résignent, le 12 octobre 1866, à le conduire à Charenton ; le certificat de vingt-quatre heures constate une lypémanie chronique avec hallucinations.

A l'asile, d'où il ne doit plus sortir, Meryon, le regard fixe, perdu dans ses songeries, ne grave ni ne dessine plus : mais il écrit, il écrit des lettres à ses amis du dehors, aux employés de l'administration de Charenton ; il réclame sa sortie. A certaines heures, il croit être le Christ, et, avec l'idée de se sacrifier pour les malheureux, il refuse petit à petit toute nourriture. Il meurt le 13 février 1868.

Telle fut la vie de ce singulier génie, de cet homme en proie

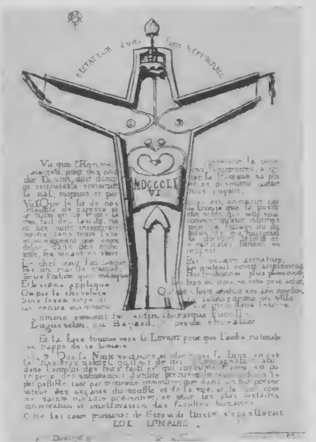


Cliché FLOURY
Meryon (1864). Collège Henri IV, 5e état.

aux délires : « Né d'une mère démente et d'un père anglais colonial, il a été mal construit cérébralement. Son état mental est instable. Son cerveau présente un vice de forme et de fond, il est disjoint, victime d'une malfaçon congénitale analogue à celle d'un enfant corporellement taré d'un pied-bot, d'une claudication, d'un bec-de-lièvre.

De ses manies, de ses hallucinations, ajoute Gustave Geffroy, de ses troubles nerveux, de ses divagations de pensée et de parole, de ses terreurs, de sa fièvre, de sa folie, s'élève la Ville ancienne et sculptée, les logis hantés, les campaniles projetés dans l'éther, les flèches aiguës qui transpercent les nuages que Meryon a vus de ses yeux clairs, sans l'obscurcissement de sa rêverie mentale... Meryon ne sort pas diminué de la confrontation de son esprit malade et de son œuvre douée de vie immortelle ». Telle est la conclusion à retenir avec ce jugement de Victor Hugo : « Le souffle de l'immensité traverse l'œuvre de Meryon et fait de ses eaux-fortes plus que des tableaux, des visions. »

Dr M. G.

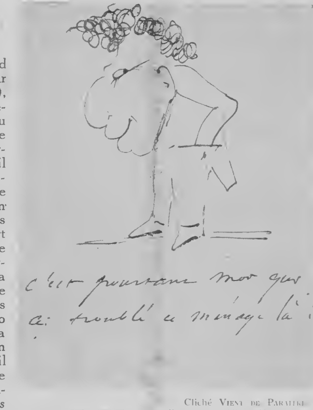


Cliché FLOURY
Meryon (1866). La Seconde Loi Lunaire.

VARIÉTÉS

Victor Hugo artiste

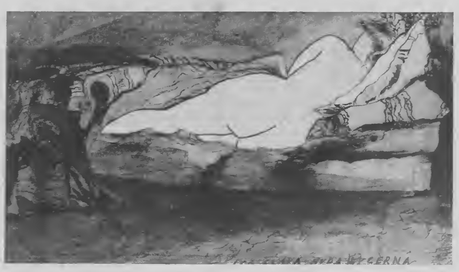
Le volume que M. Raymond Escholier vient de publier sur *Victor Hugo, artiste* (Crès, éd.), est un livre de critique pénétrante et un pieux hommage au génie d'un artiste que la gloire de l'écrivain a fait trop longtemps méconnaître. N'eût-il pas écrit une ligne, ce prodigieux assembleur d'images que fut Victor Hugo demeurerait en effet comme « l'un des maîtres les plus exceptionnels de l'art français ». Mais on a parlé de miracle, nous assure M. Raymond Escholier, « et il n'y a pas de miracle. On a parlé de violon d'Ingres et il n'y a pas de violon d'Ingres ». Hugo n'est pas un amateur, car il a appris à dessiner; à la pension Cordier, entre 1816 et 1818, il a reçu ses premières leçons de perspective, et M. Edouard Huguet, dans son étude sur le *Sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo,* a pu consacrer tout un chapitre à l'influence des formes géométriques dans l'œuvre du grand lyrique. A la vérité, la précocité de l'artiste fut presque aussi surprenante que celle de l'écrivain, et ni l'hérédité ni le milieu où il vécut son enfance et sa jeunesse ne furent étrangers à sa formation. De son grand-père, menuisier à Nancy, Hugo hérita le goût des belles matières, de la technique et de la plastique, le sens de l'architecture ; son père, le général, dessinait; de même Adèle Foucher, la petite fiancée de 1819, l'épousée de 1822; sa belle-sœur, Julie Duvival de Montferrier, fut un peintre de talent,



Cliché VIENT DE PARAITRE
Caricature de Sainte-Beuve, par Victor-Hugo.

et c'est d'elle, peut-être, qu'il apprit à connaître et à goûter le génie de Goya. Hugo fut aussi l'ami intime de Delacroix qui devait, en 1828, dessiner pour *Amy Robsart* d'admirables costumes. D'autres artistes ont exercé sur lui leur influence : les Deveria, David d'Angers, Paul Huet, Louis Boulanger et Célestin Nanteuil surtout qui, le premier, lui inspira cette passion de l'eau-forte qui perce dans toute son œuvre. Ses grands maîtres, enfin, furent Rembrandt, le magicien d'Amsterdam, auquel il demandera l'art de traduire le drame éternel du *jour et de la nuit;* Piranèse, qui lui enseignera le langage éloquent des ruines chargées d'histoire ; Goya, qui lui fera aimer l'étrange beauté de ces figures humaines pour lesquelles il ne cessera de professer une admiration passionnée. Il n'est pas, enfin, jusqu'à l'art d'Extrême-Orient dont Hugo n'ait subi l'impression profonde.

Originaire des Marches de l'Est, Victor Hugo était tout naturellement incliné à se tourner vers le Rhin, à l'étudier, à l'observer. C'est à le contempler que son génie de visionnaire devait se révéler, qu'il allait devenir, comme l'a nommé Emile Bertaux : *le Turner de la nuit*. Dès lors, et sans jamais cesser de dessiner d'après nature, Hugo tente de découvrir, et il y réussit, des recettes inédites qui lui permettront de rivaliser, pour la profondeur des noirs et la chaleur des clairs, avec l'aquafortiste. A l'encre de Chine de la plume d'oie, il mêle le lavis de sépia, le café, la suie, il a recours au feu, dont les brûlures achèvent



Cliché VIENT DE PARAITRE
Femme nue, par Victor Hugo (Collection de M. Louis Barthou.)

de donner au ciel un aspect si curieusement japonais. Il achève ainsi toute une série de chefs-d'œuvre: *le Burg à la Croix, le Burg sans nom, le Burg dans l'orage, le Vieux Pont,* tant d'autres symphonies obscures, farouches, lourdes de mystère, où s'attestent son amour de la matière et une science consommée de la « perspective cavalière ».

Il peindra aussi *Paris,* véritable frontispice des *Misérables,* la ville géante surgissant dans un déchirement de nuées. Exilé à Guernesey, Hugo vieillissant ne dessine plus, il peint. Son génie s'oriente vers l'aspect crépusculaire, obstrué, noir, hideux des choses. Il observe le drame de l'océan sinistre et sublime, et *la Vague, Marine-Terrace, le Brise-Lames, le Phare des Casquets* en fixent les aspects tumultueux. Enfin, il laissera encore ce pathétique pendu: John Brown, dont le corps accroché au gibet se balance à la lueur livide d'un rayon de lune; des caricatures, comme celle de Sainte-Beuve, précieuse pour l'histoire des relations Victor Hugo-Sainte-Beuve-Mme Hugo, et des dessins de nus, comme cette *Femme nue couchée,* en qui M. Louis Barthou, propriétaire de cet admirable dessin, croit retrouver la venusté rebondie de Louise Colet, vrai dessin de maître, inspiré de Goya et annonçant Manet ». Date-t-il de la visite à Guernesey en 1856, ou d'avant l'exil ? M. Raymond Escholier ne le dit pas. Or, Louise Colet était née en 1810, en 1806 selon les uns. Si cette femme nue, dit M. Paul Souday, est vraiment ressemblante au modèle, le dessin reste le plus bel éloge qu'on puisse faire de Louise Colet. Et on pourrait, en la contemplant, trouver étrange le *fiasco* dont parle Flaubert dans sa lettre du 6 août 1846 (1), si Stendhal ne nous avait appris depuis longtemps que les plus beaux fiascos ne sont souvent qu'un hommage vibrant rendu à celles qui les ont provoqués.



Cliché de LA RENAISSANCE [illegible]

P. Longhi. Le Charlatan
(Académie des Beaux-Arts, Venise.)

Deux tableaux de Pietro Longhi

Pietro Longhi, né en 1702 et mort en 1785 à Venise, a été le patient et fidèle chroniqueur de l'existence journalière de la vieille cité des Doges. Il s'est plu, comme le montre l'article très documenté de M. Marcel Nicolle (*La Renaissance de l'Art français,* avril 1926), à noter la vie si amusante des salons et des cafés et, comme le faisait en Angleterre Hogarth, l'existence de la femme à la mode, son éducation, ses goûts, ses promenades, ses travestissements, sa galanterie. Il excelle aussi dans la représentation des scènes populaires, à noter les masques se promenant par les ruelles, les pauses des oisifs devant les marchands ambulants, les diseuses de bonne aventure, les charlatans, les phénomènes et les bêtes curieuses, les mascarades, les soupers et les salles de jeu.

(1) Voici le passage de cette lettre (v. T. I. de la nouvelle édition Conard de la CORRESPONDANCE DE FLAUBERT):

« Quel pauvre amant je fais, n'est-ce pas? Sais-tu que ce qui m'est arrivé avec toi ne m'est jamais arrivé (j'étais si brisé depuis trois jours et tendu comme la corde d'un violoncelle). Si j'avais été un homme à estimer beaucoup ma personne, j'aurais été amèrement vexé. Je l'étais pour toi. Je craignais de ta part des suppositions odieuses pour toi; d'autres peut-être auraient cru que je les outrageais. Elles m'auraient jugé froid, dégoûté ou usé. Je t'ai su gré de cette intelligence spontanée qui ne s'étonnait de rien, quand moi je m'étonnais de cela comme d'une monstruosité inouie. Il fallait donc que je t'aimasse, et fort, puisque j'ai éprouvé le contraire de ce que j'avais été à l'abord de toutes les autres, n'importe lesquelles. »

Son *Charlatan* est bien dans la note de l'époque. On peut se demander si son *Apothicaire* est un dentiste de profession ou un pharmacien qui soigne, à l'occasion, les maux de bouche et les dents. La scène se passe dans l'officine. Le docte personnage introduit dans la bouche de sa cliente un petit instrument. Il travaille consciencieusement et cependant avec douceur, si l'on en juge par la figure de la patiente. Un personnage à allure de Purgon écrit ou compulse des ordonnances. L'apprenti souffle le feu; un moine et un seigneur attendent au milieu des faïences banderollées de latin, de flacons, de cornues et de poteries. Au premier plan, un aloès symbolique étale ses feuilles acérées et menaçantes. Dans le fond, une « Nativité » embellit la boutique, dont une impressionnante armoire emplit la plus grande part.

Tout cela est simple et gai, plein de bonhomie et vaut mieux par l'observation et le dessin que par le coloris, qui est plutôt sans raffinement.

Pareil à son grand ami Goldoni, Pietro Longhi est le parfait interprète de la comédie des mœurs de son temps.





Cliché de La Renaissance de l'Art Français.

P. Longhi. L'Apothicaire
(Académie des Beaux-Arts, Venise.)

IMP. DE COMPIÈGNE 1926.

N° 8 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon[t] : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Le Vin et les Poètes

Nos poètes ont professé de tous temps, une légitime admiration pour les vins de France. Il est facile d'en relever la trace dans les ouvrages qu'ils nous ont laissés ; mais, faute de savoir se borner, ce travail deviendrait vite fastidieux. Il faut bien avouer, en effet, que ces chantres admirables de l'amour et de la douleur n'ont su trouver, la plupart du temps, que de pâles accents ou de prosaïques descriptions pour célébrer la vigne et le vin. Pour qui veut se donner la peine de réfléchir, il est facile de comprendre qu'il devait en être ainsi ; car, si :

Les chants déséespérés sont les chants les plus beaux,

la satisfaction du gourmet trouve en elle-même son idéal. Certes, quelques beaux vers, bien frappés, peuvent enfermer, dans leur douze ou huit pieds, plus de poésie que de longues strophes ; mais, comme on s'en rend compte rapidement, ces rares exceptions ne peuvent que confirmer la règle. Nous avons essayé, bien entendu, de ne retenir que ces exceptions !

Fort heureusement, par contre, si le vin ne prédispose pas au lyrisme, il éveille l'esprit ; un grand nom-



IIII *Bibensque vinum inebriatus est et nudatus in tabernaculo suo. Quod cum vidisset Cham pater Chanaan verēda scilicet patris sui esse nudata, nuntiavit duobus fratribus suis foras. Evigilans autē Noe ex vino, cum didicisset quę fecerat ei filius suus minor, ait, Maledictus Chanaā servus servorū erit fratrib⁹ suis*

Cliché de la « VIE TECHNIQUE ET INDUSTRIELLE »

Noé (Collection Dujardin).



Cliche de la « Vie Technique et Industrielle »
Saint-Vincent, patron des viticulteurs.

bre d'épigrammes, de bouts rimés, ou de fragments satyriques écrits sur ce sujet méritent d'être rapportés; nous ne manquerons pas de citer ceux qui nous ont paru les mieux venus.

Les quelques vers que nous reproduisons n'ont pas la prétention d'être cueillis parmi les plus belles productions de leurs auteurs; ils ont cependant l'avantage de nous montrer ce que les uns et les autres pensaient d'une boisson, presque aussi vieille que le monde et cependant toujours très appréciée.

***

D'abondantes et redondantes tirades latines pourraient être puisées dans les vieux auteurs français. Comme nous risquerions d'abuser rapidement et de fatiguer le lecteur, nous nous contenterons de reproduire trois petits extraits. Un exemple de style amphigourique nous est fourni par ce passage qu'Audebert « notre gentil nourrisson des muses » consacrait à sa petite patrie et à ses vins:

Dulce mihi solum quod nectare et ipsâ
Cœlesti Ambrosia magno contendet Olympo;
Ut cui larga Ceres planis det munera palmis
Gargara postponens, et opes profundat Bacchus
Primas, et nulli, aut uni tibi Creta secundas

Le sol natal m'est agréable; son nectar peut être com- [paré
A la céleste Ambroisie même de l'Olympe;
Cérès généreuse lui donne ses présents à pleines mains;
Pendant que, délaissant le mont Ida, Bacchus comble [notre pays
De dons éminents, à nuls autres inférieurs, sinon aux [tiens, ô Crète...

Ce distique du Moyen âge (cité par Leclerc):

Petre quid est pesca? Cum vino nobilis esca.
Petre quid est vinum? Cum pesca dulce venenum.

Pierre, qu'est-ce que la pêche? Avec du vin, un mets [de roi.
Pierre, qu'est-ce que le vin? Avec la pêche, un doux [poison.

nous permet d'évoquer l'ostracisme dont fut longtemps victime la pêche au vin. Il ne fallut pas moins, en effet, de l'autorité de l'Ecole de Salerne pour réhabiliter cette délicieuse préparation (*Commentaire en vers français sur l'Ecole de Salerne*, par M. D. F. C., 1671):

Persica cum musto vobis datur ordine gusto

La pesche avec le moust est bonne
A l'estomach d'une personne
Qui chez tavernier et bourgeois
Gayment trinque à diverses fois
Car la chaleur du vin empesche
La grande froideur de la pesche
Et la pesche par sa froideur
Du vin empesche la chaleur.

Enfin, Louis Vasse nous rappelle que nul vin plus que le champagne n'était digne d'être chanté en vers latins:

...Vina colit spumea marcidus
Bacchus; datque merum nobile gaudium.

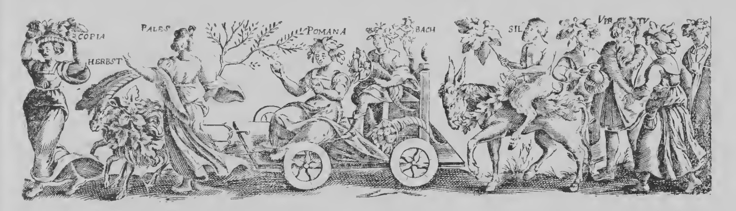
...Le vieux Bacchus en soigne les vins écumants
Dont l'usage donne une noble joie.

Et nous passerons, sans plus tarder, aux poésies purement françaises.

***

En tout premier lieu, il convient d'inscrire sans nul doute, Maître Villon, le poète des « franches lippées ». La ballade qu'il a consacrée aux buveurs de vin, ne manque pas d'évoquer les plus illustres patronnages:

Père Noé, qui plantâtes la vigne...
Vous aussi Loth, qui bûtes au rocher...
Architriclin, qui sûtes bien cet art,
Tous trois vous prie...



Cliché de la « VIE TECHNIQUE ET INDUSTRIELLE ».

sans oublier son bon maître « feu Jean Cotard ».

Lui qui buvait du meilleur et plus cher...

Comme un vieillard qui chancelle et trépigne,
L'ai vu souvent quand il s'allait coucher;
Et une fois il se fit une bigne
Bien m'en souviens à l'étal d'un boucher.
Bref, on n'eut sû en ce monde chercher
Meilleur pion pour boire tôt ou tard.

Estache Deschamps, écuyer des Rois Charles V et Charles VII, n'a pas manqué de formuler d'excellents avis que nous aurions tort de ne pas suivre :

Qui veut son corps en santé maintenir
Et résister à mort d'épidémie,
Il doit courroux et tristesse fuir,
Boire bon vin...

Mais, Nicole de la Chesnaye, médecin de Louis XII, célèbre à plus juste titre par sa moralité *La Condamnacion de Bancquet* (dont Mme Wirza-Tigy nous a donné une bonne adaptation) nous prévient charitablement qu'on ne saurait abuser sans danger des bons vins de France « qui vous enluminent les yeux » :

A gais flacons, moroses suites !

Cependant, François Rabelais, qui fut docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, a vanté lui aussi les charmes de la « dive bouteille » (*Faicts et Dicts héroïques du bon Pantagruel,* Livre V, Chap. 45):

Vin tant divin, loing de toi est forclose
Toute mensonge et toute tromperie.

Ronsard, poète des Amours, a plus d'une fois montré qu'il savait aussi fort bien parler du vin :

...Fay remplir mes flacons et verse à l'abandon
Du vin pour réjouir toute la compagnie.

Et ne retrouve-t-on pas la touche délicate des meilleurs morceaux du Gentilhomme vendômois dans les *Louanges à la rose ?*

Versons ces roses en ce vin,
En ce bon vin, versons ces roses,
Et buvons l'un et l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Prennent en buvant quelque fin.

Les *Sonnets à Pailleur* de Dalibray, dont le lyrisme bon enfant se voile d'une discrète malice, méritent aussi d'être mentionnés parmi les meilleurs.

...Il est passé le temps de ta verte jeunesse,
Te voilà déjà vieux, ami, je le conçois...
Non parce qu'un poil gris, fourrier de la vieillesse,
A celui qui te reste est meslé quelquefois...

Non parce que ton corps est devenu pesant...
Mais, ce qui fait, Pailleur, que je t'estime vieux,
C'est que des vieux le vin est le laict délectable,
Et que, de jour en jour, je voy que tu bois mieux.

Les grands auteurs du XVIIe siècle qui fréquentèrent le célèbre cabaret de la *Pomme de Pin* ne dédaignaient pas le vin non plus; il n'est donc pas étonnant d'en retrouver l'indication (même voilée) dans les œuvres qu'ils ont laissées.

Tout le talent narratif de La Fontaine apparaît doucement tempéré d'indulgente complaisance dans la description de *L'ivrogne et sa femme.*

Un suppot de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit et sa bourse;
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond de la bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir.

Boileau-Despreaux ne nous a pas caché dans son *Repas ridicule :*

Qu'il espérait qu'au moins le vin dût réparer le reste



Cliché de la « Vie Technique et Industrielle »
La Dégustation de Vin, par Schrodter
(Collection Dujardin.)

On sait qu'hélas, il n'en fut rien, aussi quel triste repas ! La verve drue de Sganarelle, échappé du *Médecin malgré lui*, n'eut pas suffi à l'égayer. Et pourtant, on peut dire que ce joyeux drille n'engendre pas la mélancolie, car Molière n'a pas craint de le laisser boire, plus que de raison sans doute, en coupant son bois (un bois salé comme tous les diables). Quels accents touchants il lui prête pour vanter les charmes de sa bouteille : — Ah ! ma petite friponne, que je t'aime...

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glouglous
Mais mon sort ferait bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie.
Ah, bouteille ma mie,
Pourquoi vous videz-vous ?

Pierre Perrin, auteur de *La Pastorale*, premier opéra français peut-on dire, savait trousser également d'agréables chansons à boire. Qu'on en juge par ce fragment :

Sus, sus, pinte et fagot,
Sans souci de l'écot
Buvons à tasses pleines.
Achevons, achevons de remplir nos bedaines,
Dussions-nous crever, trinquons jusqu'à demain,
Il est beau de mourir les armes à la main.

Ces vers sans prétention apparaissent (par comparaison) très supérieurs au distique que Voltaire consacre au vin de champagne dans *Le Mondain :*

De ce vin frais, l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.

Il semble difficile de consacrer des vers plus plats au plus léger des vins. Mais le philosophe de Ferney — dont l'esprit le plus fin ne peut être mis en doute — fut plus heureux quand il écrivit, en prose cette fois : « Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'âme et pour le corps ».

Cette opinion fut partagée par le poète élégiaque Gilbert :

De tous les dons du ciel, le vin est le plus cher.

par Béranger, le chansonnier populaire :

Le vin charme tous les esprits ;
Il suffit d'un doigt de vin
Pour réconforter l'espérance.

et par Baudelaire lui-même, l'auteur des *Fleurs du Mal*, qui n'a pas craint de donner la parole à celui qui sait « noyer la rancœur et bercer l'indolence » :

...J'allumerai les yeux de ta femme ravie,
A ton fils, je rendrai sa force et ses couleurs.

Bien des poètes pourraient être cités encore :

Monselet, parlant des crus célèbres :

Il en est du temps des comètes,
Qui, dépouillés, usés, fanés,
Sont dans des fauteuils à roulettes
Respectueusement traînés.

Gabriel Vicaire :

Que faut-il pour être heureux en ce monde ?
Avoir à sa droite un pot de vin vieux,
En poche un écu, du soleil aux yeux,
Et sur les genoux sa petite blonde.

Jean Richepin :

Oh ! France,
Aime la vigne. Aime ta mère. Tu lui dois
La flamme de tes yeux, l'adresse de tes doigts,
L'essor de ton esprit, qui fuse en étincelles,
Ton parler lumineux !..

François Coppée :

Le plus grand plaisir
Avant de boire un vin est d'aller le choisir.

André Rivoire, dont il convient de reproduire les conseils sur la façon de boire les bons vins :

Ce vin-là, mes enfants, mérite plus d'égards.
De sa couleur, d'abord, caressez vos regards !
Chauffez-le dans vos mains, contre votre poitrine !
Inclinez-vous, parfumez-en votre narine !...
De nouveau, relevez la tête à son aspect...
Et puis buvez-le, goutte à goutte, avec respect.

Raoul Ponchon enfin :

Ah ! Sapristi ! le bon vin

Est-il de belle couleur !
Quelle fleur
Lui peut être comparable !
Un rubis auprès de lui
N'est que nuit,
Tout parfum, que misérable.

Il est frais entre les dents
Et dedans
La gorge il met de la joie,
De même qu'il rend au cœur
Sa vigueur
Sans inquiéter le foie.

Le souvenir de ses lectures personnelles permettra à chacun de compléter ces extraits forcément restreints et de leur adjoindre, par la mémoire, des morceaux peut-être plus dignes d'y figurer et que nous n'avons pas eu le bonheur de rencontrer au cours de nos recherches.

⁂

Pour tenir nos promesses, nous reproduirons avant de terminer cet article, quelques couplets, odelettes ou épigrammes, poésies légères, le plus souvent relevées d'une pointe d'esprit, ce qui ne gâte rien.

Commençons donc par la *Litanie des Bons Compagnons*, œuvre anonyme, contemporaine des *Mystères :*

De petit dîner et mal cuit,
De mal soupper et male nuit,
Et de boire du vin tourné,
Libera nos Domine !...

Donnez-nous perdrix et pigeons,
Grasses gélines et cochons,
Et nous remplis de vin nos pots.
Te rogamus, audi nos.

Donnez-nous bon pain, bonne chair,
Et la belle fille au coucher
Pour faire la bête à deux dos.
Te rogamus, audi nos.

Donnez-nous grand foyson de vin,
Pour mieux boire soir et matin,
Et puis argent à tout propos.
Te rogamus, audi nos.

Les strophes adressées par Olivier Basselin à son nez, ne manquent pas d'humour :

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine,
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint plus rouge qu'une guigne
En buvant du meilleur.

Et ces réflexions de Clément Marot ne sont pas complètement dépourvues de sage philosophie :

Le vin qui trop cher m'est vendu
M'a la force des yeux ravie ;
Pour autant il m'est défendu...
Mais puisque lui seul est ma vie,
Les yeux ne seront point les maîtres
...car par raison,
J'aime mieux perdre les fenêtres
Que perdre toute la maison.



LE VIN ET LES POÈTES, par Louis D. Deléage
Fils de notre excellent confrère de Vichy.

Ronsard, imitant Anacréon, nous confond par sa logique :

La terre, les eaux vont boivant,
L'arbre la boit par la racine,
La mer éparse boit le vent,
Et le soleil est bu de la lune ;
Tout boit, soit en haut, soit en bas ;
Suivant cette reigle commune
Pouquoy donc ne boirons-nous pas ?

Les imprécations de Saint-Amand nous semblent aussi très justifiées :

Si jamais j'entre dans Evreux
Puissé-je devenir fiévreux !...
O bon ivrogne ! ô cher Faret !
Qu'avec raison tu la méprises !
On y voit plus de trente églises,
Et pas un pauvre cabaret.

...mais il est certain qu'aujourd'hui il n'en est plus ainsi — bienfaits du progrès !

L'épigramme du baron de Blot contre Voiture, dont le père était marchand de vin, mérite d'être rapportée, au moins en partie :

Pour bien goûter tous les délices,
...Il faut
Passer la nuit entre deux cuisses
Et tout le jour entre deux vins.
...Voiture, tu dégénère !
Tu ne vaudras jamais ton père
Tu ne vends du vin ni n'en boy !

Nous devons encore à Boileau-Despréaux d'assez bons vers sur ce sujet; mais ce sont péchés de jeunesse, car l'auteur n'avait que dix-sept ans quand il les composa :

Philosophes rêveurs qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir,
Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire,
On est savant quand on boit bien :
Qui ne sait boire ne sait rien.

Sénecé n'apparaît pas moins juste dans sa manière de trancher le dilemme qu'il se pose :

Le vin et la tendresse,
La bouteille et les yeux
D'une jeune maîtresse
Sont des présents des cieux;
Mais si l'on me force
A faire divorce
Avec l'un des deux,
Amour, je renonce à tes feux..
On n'aime plus à cinquante,
On peut boire jusqu'à cent !

Enfin Panard nous montre en un piquant raccourci comment l'ivrognerie en elle-même comporte son châtiment :

Par la vapeur du vin nouveau,
Lucas s'étant un jour embrouillé le cerveau;
En rentrant au logis, sa vue étant si trouble,
Que sa femme lui parut double.
Grands Dieux ! s'écria-t-il, par quel forfait affreux
Ai-je pu mériter un sort si déplorable ?
Je n'avais qu'une femme et j'étais malheureux.
Lancez sur moi la foudre redoutable,
Plutôt que de m'en donner deux.

C'est ce même Panard, dont la patience s'est exercée à nous donner en vers l'image du flacon qu'il chérissait (*La Bouteille*) :

Que mon
flacon
Me semble bon;
Sans lui
L'ennui
Me nuit
Me suit;
Je sens
Mes sens
Mourants
Pesants
Quand je le tiens
Dieu que je suis bien !
Que son aspect m'est agréable !
Que je fais de cas de ses divers présents !
C'est de son sein fécond et de ses heureux flancs
Que coule ce nectar si doux, si délectable,
Qui rend dans les esprits tous les cœurs satisfaits,
Cher objet de mes vœux, tu fais toute ma gloire,
Tant que mon cœur vivra de tes charmants bienfaits
Il saura conserver la fidèle mémoire.
Ma muse à te louer se consacre à jamais,
Tantôt dans un caveau, tantôt sous ma treille,
Répètera cent fois cette aimable chanson.
Règne sans fin ma charmante bouteille,
Règne sans cesse, mon cher flacon.

Ce genre un peu suranné sans doute, ne manquait pas de charme, et nous ne pouvons que regretter qu'il soit passé de mode.

⁂

La banalité des chansons modernes est telle qu'il est inutile que nous nous y attardions :

En rev'nant d'Suresnes
J'avais mon pompon !...

Et cependant, il est permis de faire une exception en l'honneur de *La Madelon*, car c'est au rythme entraînant de ses accents que le « pinard » des poilus a gagné rapidement, dans les tranchées, ses lettres de noblesse :

Quand Madelon vient nous verser à boire,
Sous la tonnelle, on frôle son jupon,
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon

Pour finir quel plus beau tableau de paix évoquer que celui des Vendanges ? Vendanges d'autrefois, vues par José-Maria de Heredia (*Les Trophées*) :

Les vendangeurs lassés ayant rompu leurs lignes,
Des voix claires sonnaient à l'air vibrant du soir.
Et les femmes, en chœur, marchant vers le pressoir,
Mêlaient à leurs chansons des appels et des signes...

Vendanges d'aujourd'hui, vues par Albarel (*Felhun assecat*) :

Lou vi, filh dal soulel, canto dins lou vaissèl;
Bacus a prouvesit lou darié rasimaire,
L'autouno fregeluc se passejo dins l'aire
E brandits sul campestre un roubilhous pincèl..

Le vin, fils du soleil, chante dans le tonneau;
Bacchus a approvisionné le dernier grapilleur,
L'automne frileux se promène dans les airs
Et secoue sur la campagne son pinceau plein de rouil-
[le...

Raoul Lecoq.

VARIÉTÉS

Au Thibet

Une très vive curiosité s'attache aux récits des rares voyageurs qui ont pu, au prix des dangers les plus grands, parvenir jusqu'au centre de ce pays mystérieux du Thibet que gardent, contre les étrangers, la nature même de la contrée et le peuple, si loin de nous par sa religion et par ses mœurs, qui l'habite.

Tout récemment, on a fait le succès qu'elle mérite à la réédition fort opportune des souvenirs du R. P. Huc (Plon, édit.), religieux lazariste français qui, en 1844, atteignit Lhassa par le Nord et y fit un long séjour. Le livre extrêmement attachant de M. W. Montgomery Mac Govern (*Mon Voyage secret à Lhassa,* Plon, édit.), est en passe de nous intéresser bien davantage parce qu'il nous donne le récit d'une expédition toute récente. Parti du Sikkim, Mac Govern, après avoir traversé les cols himalayens, a pu atteindre Lhassa et y séjourner. Il a recueilli ainsi une abondante et précieuse documentation.

C'est ainsi qu'il a constaté qu'au Thibet il n'y a pas de cimetières, parce que les Thibétains n'enterrent pas leurs morts :

« Quelques-uns des plus célèbres lamas sont embaumés, puis recouverts d'or et placés dans un temple où les fidèles viennent les adorer. Quelques lamas d'un rang un peu moins élevé sont incinérés d'après une vieille croyance bouddhiste hindoue, mais le bois est trop rare au Thibet pour que cette méthode se pratique fréquemment et les Thibétains ont trouvé une manière à eux de se débarrasser de leurs morts.

« Le corps est simplement donné en pâture aux cochons et aux chiens, aidés par les milans et les vautours. Les cimetières sont uniquement des lieux de cérémonies funéraires. On y apporte les corps; on les dépose sur une large pierre unie, la figure contre la pierre, on coupe le corps en morceaux et on le distribue aux animaux et aux oiseaux de proie. Pour assurer au défunt une réincarnation favorable, la tradition veut que le corps soit mangé par les oiseaux plutôt que par les quadrupèdes, et il y a une tribu de mendiants, que l'on appelle les *ragyabas,* qui fréquentent les cimetières afin de chasser les chiens, jusqu'au moment où les vautours apparaissent, ce qui ne tarde jamais très longtemps, car l'odeur des cadavres les attire de loin. Le premier morceau que l'on découpe est donné au plus vieux vautour de la bande, qui s'avance pour recevoir sa récompense quand on l'appelle. Ces oiseaux sont apprivoisés et répondent individuellement à l'appel du lama qui officie; les *ragyabas* dissèquent ensuite le corps en petits morceaux. Quelquefois les restes sont enterrés, mais c'est une cérémonie coûteuse, et le plus souvent les os et les débris que les cochons ont laissés sont enfouis n'importe où. »

(Cliché Plon-Nourrit.)
Le Lama dépeceur de cadavres et les vautours fossoyeurs

La médecine au pays du Dalai-Lama, est encore toute primitive :

« Les docteurs lamaistes du Thibet, raconte Mac Govern, ne connaissent rien de nos méthodes occidentales ; toutes leurs connaissances médicales sont basées sur l'ancien système médical indien qui fut incorporé dans le bouddhisme au Moyen Age, mais il a été quelque peu modifié par la pharmacologie chinoise.

« Si l'on considère la coutume des Thibetains de disséquer les corps de leurs morts, il est assez surprenant de constater l'ignorance de leurs docteurs au point de vue anatomique. Ils ne paraissent pas avoir mis à profit la dissection des corps pour augmenter leurs connaissances des organes et de leurs fonctions. Ils possèdent des planches anatomiques, même très détaillées, mais il est curieux de remarquer que, sur ces cartes, le cœur d'une femme se trouve placé au milieu de la poitrine, et celui d'un homme sur la gauche. Du sang rouge circule sur le côté droit du corps et du sang jaune sur le côté gauche.

« La chirurgie est connue, mais d'une façon très primitive et, naturellement, sans l'usage d'antiseptiques, ce qui provoque de fréquents cas mortels de gangrène.

« Cependant, bien que cette science soit si primitive, les Thibetains qui désirent obtenir leur degré de docteur ou de chirurgien doivent faire dix ans d'apprentissage, et même, au bout de ces dix ans, un grand nombre ne peuvent passer avec succès les examens. En tout, il y a moins de cent docteurs licenciés au Thibet et presque tous vivent à Lhassa, car, dans les campagnes, un simple moine est considéré comme suffisant pour bannir les démons et les

mauvais esprits du corps d'un malade. Les maladies vénériennes et la petite vérole sont les maux les plus répandus au Thibet. »

Quand il y a un malade dans une maison, on fait venir les prêtres qui célèbrent trois rites. Le premier consiste à réciter le fameux livre bouddhiste « Prajna Paramita Sutra »; le second consiste à offrir de la nourriture et de la boisson aux démons. Si cela ne réussit pas, les moines font une petite statue à l'image du malade et l'offrent aux dieux de la mort.

« Il existe encore, dit Mac Govern, deux autres modes de guérison : une qui consiste à avaler du « rilbu » ou pilules saintes. Ces pilules consistent en petites boules noires, à peu près de la grosseur d'une bille, comprenant de la farine d'orge et des reliques de saints et, quelquefois même, des fragments du corps d'un dieu vivant. Naturellement, les pilules du Dalaï-Lama sont considérées comme particulièrement efficaces.

« L'autre méthode consiste à acheter un animal destiné à l'abattoir et à lui rendre la liberté, car la croyance veut que la maladie soit une punition et qu'en sauvant une vie quelconque, on puisse racheter tous ses pêchés. »

L'Exécution de Louis XVI, racontée par Pinel.

Pinel dans une de ses lettres publiée par son neveu, en 1859, fait le récit à son frère Louis, de l'exécution de Louis XVI; le passage est assez peu connu pour qu'on le réimprime au moment où l'on va célébrer le centenaire de la mort de Pinel.

Je ne doute pas que la mort du roi ne soit racontée diversement, suivant l'esprit de parti, et qu'on ne défigure ce grand événement soit dans les journaux, soit dans les bruits publics, de manière à défigurer la vérité; comme je suis ici à la source, et que, éloigné par principe de tout esprit de parti, j'ai trop appris le peu de cas qu'il fallait faire de ce que l'on appelle *aura popularis,* je vais te rapporter fidèlement ce qui est arrivé. C'est à mon grand regret que j'ai été obligé d'assister à l'exécution, en armes, avec les autres citoyens de ma section, et je t'écris le cœur pénétré de douleur, et dans la stupeur d'une profonde consternation.

Louis, qui a paru entièrement résigné à la mort par des principes de religion, est sorti de sa prison du Temple vers les neuf heures du matin, et il a été conduit au lieu du supplice dans la voiture du maire avec son confesseur et deux gendarmes, les portières fermées. Arrivé près de l'échafaud, il a regardé avec fermeté ce même échafaud, et dans l'instant le bourreau a procédé à la cérémonie d'usage, c'est-à-dire qu'il lui a coupé les cheveux, qu'il a mis dans sa poche, et aussitôt Louis est monté à l'échafaud; le roulement d'un grand nombre de tambours qui se faisaient entendre, et qui semblaient apostés pour empêcher le peuple de demander grâce, a été interrompu d'abord par un geste qu'il a fait lui-même, comme voulant parler au peuple assemblé; mais à un autre signal, qu'a donné l'adjudant de la garde nationale, les tambours ont repris leur roulement, en sorte que la voix de Louis a été étouffée, et qu'on n'a pu entendre que quelques mots confus, comme : *Je pardonne à mes ennemis,* etc.; mais, en même temps, il a fait quelques pas autour de la fatale planche où il a été attaché, comme par un mouvement involontaire, ou plutôt par une horreur si naturelle à tout homme qui voit approcher sa fin dernière, ou bien par l'espoir que le peuple demanderait sa grâce, car quel est l'homme qui n'espère pas jusqu'aux derniers moments? L'adjudant du général a donné ordre au bourreau de faire son devoir, et dans l'instant, Louis a été attaché à la fatale planche de ce qu'on appelle la guillotine, et la tête lui a été tranchée, sans qu'il ait eu presque le temps de souffrir, avantage qu'on doit du moins à cette machine meurtrière, qui porte le nom d'un médecin qui l'a inventée. Le bourreau a aussitôt retiré la tête du sac, où elle s'engage naturellement, et l'a montrée au peuple.



Philippe PINEL (1745-1826).

Ausistôt qu'il a été exécuté, il s'est fait un changement subit dans un grand nombre de visages, c'est-à-dire que, d'une sombre consternation, on a passé rapidement et des cris de *Vive la Nation!* du moins la cavalerie, qui était présente à l'exécution, et qui a mis ses casques au bout de ses sabres. Quelques citoyens ont fait de même, mais un grand nombre s'est retiré le cœur navré de douleur, en venant répandre des larmes au sein de sa famille. Comme cette exécution ne pouvait se faire sans répandre du sang sur l'échafaud, plusieurs hommes se sont empressés d'y tremper, les uns l'extrémité de leur mouchoir, d'autres un morceau de papier, ou toute autre chose, pour conserver le souvenir de cet événement mémorable, car il ne faut pas se livrer à des interprétations odieuses. Le corps a été transporté dans l'église Sainte-Marguerite, après que des commissaires de la municipalité, du département et du tribunal criminel ont eu dressé le procès-verbal de l'exécution.

IMP. DE COMPIÈGNE 1926

N° 9 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon[t] : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

La Dynastie des Helvetius

Dynastie est bien le nom que méritent ces Helvetius dont trois furent médecins, apothicaires et le quatrième l'auteur du livre fameux *De l'Esprit*. En les groupant sous ce nom (1), M. Louis Lafond, a étudié leur vie, leur œuvre et, grâce à lui, ces trois Helvetius, mal connus, considérés jusqu'ici comme des charlatans sans scrupules, nous apparaissent plutôt comme des innovateurs et des philantropes.

Le premier des Helvetius, (latinisation de Schweitzer), Jean-Frédéric, fut un médecin Hollandais. Il serait né en 1631, dans la principauté d'Anhalt. Il vint en Hollande à l'âge de 18 ans. Pendant quinze ans il exerça à la Haye et ensuite à Amsterdam. Nommé médecin des Etats Généraux, Archiâtre du prince d'Orange, il mourut le 29 août 1709. Il se laissa de bonne heure séduire par l'alchimie. Cependant dans les ouvrages qu'il a laissés, on trouve à côté d'un mélange de foi et de superstition dans les sciences occultes une certaine tendance vers une médecine rationnelle. Ses quatre fils furent médecins. Trois exercèrent en Hollande et le quatrième vint en France, envoyé par son père pour y débiter ses remèdes secrets « capables de l'enrichir dans un pays où de nouveaux remèdes font aisément naître de nouvelles maladies et des maladies sans nombre ».



Cliché L. LAFOND.
Claude-Adrien Helvétius. (1715-1774).
Philosophe.

Ces remèdes étaient des pierres, précieuses naturellement, se vendant fort cher, jusqu'à 800 écus. Si bien que le jeune Adrien Helvetius ne fit point la fortune rapide qu'il escomptait et, pour éviter les tracasseries, dut se faire recevoir docteur à Reims le 30 avril 1680.

Revenu à Paris, le médecin Hollandais, ainsi qu'on l'appelait, se mit à appliquer ses remèdes. Quelques-uns de ses clients moururent ; d'autres, comme le supérieur des missions étrangères leur attribuèrent l'heureux rétablissement de leur santé. Et le jeune Adrien Helvetius devint célèbre. La duchesse de Chaulnes lui accorda sa confiance et Colbert le prit sous sa protection.

Un droguiste dont il

(1) La Dynastie des Helvetius. Les Remèdes du Roi, par Louis Lafond, docteur en pharmacie, 1 vol. in-8. 234 p. 9 hors-texte. Prix : 20 fr. Editions Occitania, 6 passage Verdeau. Paris.

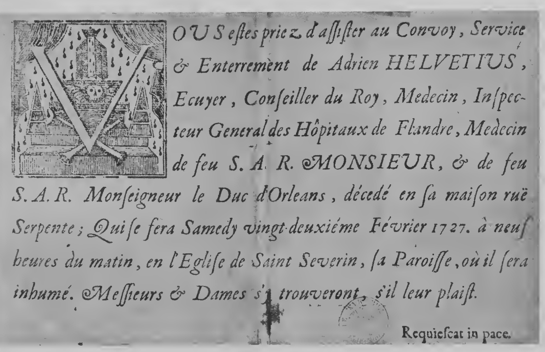
fit la connaissance, lui donna alors quelques livres de racines d'ipéca. Le produit, d'une extrême rareté, avait été jusqu'alors peu employé et même abandonné à la suite d'accidents dus aux trop fortes doses administrées.

Adrien Helvetius, avec un secret pressentiment des effets et de la fortune qu'il pourrait tirer de ce remède, commença par acheter tout l'ipéca disponible dans les ports de l'Europe; puis il essaya sa précieuse drogue sur le menu peuple, notant les effets, modifiant les doses. Et quand il fut certain de son action sur le flux du sang, il fit apposer dans tout Paris, des affiches annonçant que la dysenterie était vaincue « grâce aux poudres brésiliennes de Monsieur Helvétius ». La Cour eut connaissance de la chose et un des premiers à absorber le remède, avec succès d'ailleurs, fut le grand Dauphin que Daquin avait soigné jusqu'alors sans résultat.

Des essais furent faits dans les hôpitaux, et, le 23 août 1688, Helvétius obtint du roi, par lettres patentes, le pouvoir de débiter seul son spécifique; la condescendance du monarque alla jusqu'à en fixer le prix : trois louis d'or la dose nécessaire pour le traitement d'un malade.

A dater de ce jour, celui que ses descendants appelaient « Grand-Père Ipéca » fut un médecin à qui la fortune ne cessa de sourire; les hautes références ne manquèrent point à son spécifique; le Maréchal de Villars avoua qu'il lui devait sa guérison et le duc de Vendôme en prescrivit l'usage dans toutes les armées.

Nommé médecin du duc d'Orléans, puis inspecteur général des hôpitaux de Flandres, Adrien Helvétius fut, à l'occasion des préliminaires du traité d'Utrecht et sur les instances de Chamillart dont il était le médecin, envoyé en mission secrète en Hollande. Ces voyages politiques se renouvelèrent à plusieurs reprises. L'habileté qu'il y montra, ses découvertes lui valurent d'être nommé Ecuyer en 1724, par Louis XV. Il mourut le 20 février 1727, laissant dit Saint-Simon, qui n'est guère prodigue d'éloges, le souvenir d'un « bon et honnête homme, patient, droit et qui ne manquait ni d'esprit, ni de sens ».


VOUS estes priez d'assister au Convoy, Service & Enterrement de Adrien HELVETIUS, Ecuyer, Conseiller du Roy, Medecin, Inspecteur General des Hôpitaux de Flandre, Medecin de feu S. A. R. MONSIEUR, & de feu S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, décedé en sa maison ruë Serpente; Qui se fera Samedy vingt-deuxiéme Février 1727. à neuf heures du matin, en l'Eglise de Saint Severin, sa Paroisse, où il sera inhumé. Messieurs & Dames s'y trouveront, s'il leur plaist.

Requiescat in pace.

Cliché L. LAFOND.

Lettre de Faire-Part du décès d'Adrien Helvétius.

Parmi les publications d'Adrien Helvétius beaucoup ne constituent que des prospectus destinés à indiquer l'emploi des remèdes vendus. Le *Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes propres à les guérir* ouvrage de vulgarisation, eut six éditions et fut traduit en allemand, flamand, anglais et italien; *Le Recueil des méthodes de M. Helvétius*, ressemble plutôt à un dictionnaire de spécialités, mais spécialités toutes vendues par l'auteur lui-même.

Rien a retenir des autres publications, sauf de la

Lettre à M. Regis sur la nature et la guérison du cancer (1691). Helvétius, dans le traitement, blâme l'application des topiques qui ne sont pas des palliatifs ; l'extirpation est à ses yeux le seul moyen de salut : « Le cancer n'est au début qu'une bagatelle très aisée à guérir, mais l'amputation ne donne pas toujours un résultat heureux, car le mal récidive ».

On ne dit guère autrement aujourd'hui et si l'on ne connaît plus les *tenettes* qu'Helvétius avait imaginées pour fixer la tumeur, on utilise d'autres instruments dont le principe n'est guère différent.

Des quatre enfants d'Adrien Helvetius, un seul, Jean Claude-Adrien, continua la lignée médicale. Il naquit à Paris le 12 juillet 1685. Sur les instances de son père, il suivit les cours de l'Ecole de médecine et se fit recevoir docteur à 22 ans. Ses relations de famille lui valurent une charge de médecin du roi par quartier et d'être appelé auprès de Louis XIV mourant. Elu membre de l'Académie des Sciences en 1716, il fit partie de la consultation qui réunit, en 1719, les sommités médicales au chevet de Louis XV. L'état du jeune malade s'étant amélioré à la suite d'une saignée pratiquée au pied, suivant les conseils d'Helvetius, le Régent attacha ce dernier à la Cour et lui fit décerner le brevet de médecin ordinaire du Roi. A ce titre s'ajoutèrent bientôt ceux d'inspecteur des hôpitaux militaires, de premier médecin consultant du Roi, de « Médecin à la suite du Roi », et de premier médecin de la Reine.

Désigné pour faire partie de la commission chargée d'examiner les brevets, permissions et privilèges accordés aux inventeurs de remèdes spécifiques, Jean-Claude avait aussi à surveiller la préparation et l'envoi de ses remèdes pour la province. Des œuvres charitables s'étaient fondées au XVIIIe siècle pour venir en aide aux malades pauvres des campagnes. Des remèdes étaient envoyés aux curés, qui devaient les distribuer gratuitement aux indigents et, pour quatre ou cinq sols, aux paysans les plus fortunés. Achetés d'abord sur place par les intendants, ces remèdes furent, plus tard, expédiés à Paris et Adrien Helvetius fut chargé par Louis XIV de les fournir. L'habile médecin, qui avait si bien su accaparer l'ipéca, fut bientôt en fait, sinon en titre, le distributeur général des remèdes du Roi. Jean-Claude Helvetius continua les fournitures de son père et Louis XV lui en conserva le privilège. Chaque année, 100.000 prises devaient être remises à un commis de la douane à Paris, moyennant une somme de 30.000 livres. Ces drogues étaient envoyées aux intendants, pour qui Helvetius, bon commerçant, ajoutait « gracieusement une livre de rhubarbe. »

Cliché L. Lafond.
Jean-Frédéric Helvétius.

Cette fourniture de boîtes de remèdes fut assurée, après Jean-Claude Helvetius, par Jean de Diest et les Lassonne et fut continuée, avec quelques modifications, jusque sous l'Empire. M. Lafond raconte en détail comment se faisaient ces distributions, comment elles furent adoptées en Bretagne ; ce chapitre inédit de l'histoire de l'assistance publique n'est pas le moins intéressant de son livre.

Jean-Claude Helvetius mourut le 17 juillet 1755. Il a moins publié que son père. Sa *Méthode pour les personnes charitables...* et sa *Lettre sur les formules employées...* ne sont guère qu'une continuation de l'œuvre familiale et un plaidoyer en sa faveur.

Les mémoires sur l'inégalité des vaisseaux sanguins, sur le poumon, sur la digestion, sur la structure de l'intestin grêle bien que le sujet nous en

paraisse plus moderne que l'étude de la poudre de corail anodine, n'offrent guère d'intérêt aujourd'hui. On pourrait en dire autant des *Principes Médico-physiques,* si Jean-Claude Helvetius n'y soutenait la nécessité de fortes connaissances anatomiques pour la pratique de la médecine.

Claude-Adrien Helvetius, le quatrième et dernier Helvetius, ne fut pas médecin et a peut-être contribué, plus que les trois autres, à établir la notoriété du nom.

Il naquit en 1715, alors que son père habitait rue Geoffroy-Lasnier. Il fit ses études au collège Louis-le-Grand, où, comme Voltaire, il eut pour régent le P. Porée.

En 1738, ses parents lui obtinrent une place de fermier général. Il conserva cette charge jusqu'en 1751.

En 1758, il publia son livre « *De l'Esprit* », que le président de Brosses appelait une « étrange cipollata » ? Voltaire aimait beaucoup Claude-Adrien Helvetius et avait une grande considération pour la capacité médicale de son père ; mais il prisait un peu moins le poète et le philosophe : « Il y a dix ans, écrivait-il à Madame d'Epinai, que je n'ai lu les vers d'Helvetius ; s'ils sont mauvais, sa prose ne valait guère mieux. C'est un fagot vert qui donne un peu de feu et beaucoup de fumée. »



Cliché L. Lafond.
Jean-Claude-Adrien Helvétius. (1685-1755).

Si Helvetius ne peut guère être comparé aux Diderot, d'Alembert, etc., il n'en reste pas moins un des esprits les plus ouverts de son siècle.

Avide de nouveautés et de progrès, Helvetius (1) le philosophe marque le dernier degré de l'ascension intellectuelle et morale des trois générations de médecins.

C'est la conclusion de M. Paul Lafond:

« Quel chemin parcouru, dit-il, depuis le médecin Hollandais, esprit avisé, mais mal affranchi des erreurs et des superstitions de son siècle jusqu'au philosophe au génie raffiné et essentiellement altruiste.

Entre eux se dresse, prédominante, la personnalité d'Adrien Helvetius, homme d'initiative et d'action, providence des pauvres paysans que l'épidémie décîmait, puis la belle et noble figure de Jean-Claude-Adrien Helvetius, le médecin de la reine Marie Leczinska, l'homme intègre, aimé et honoré de ses malades, le savant membre de l'Académie des sciences.

De leur souvenir un peu effacé, une chose subsiste, immuable : l'« ipéca. »

P. M.

(1) Helvetius mourut en 1771. Il avait épousé, en 1751, Mlle de Ligniville et en eut deux filles, dont l'une devint Mme de Mun, d'où est descendu le comte Albert de Mun (Chiray : La Famille des Helvetius, « Paris Médical », 2 juillet 1921).

Honoré BROUTELLE, poète et graveur

Nous voudrions, dans cet article donner un rapide aperçu des travaux xylographiques de notre confrère Honoré Broutelle, bien connu des bibliophiles et des amateurs d'art.

Cette année, il expose au Salon de la Nationale, trois planches d'un bel effet décoratif et d'une heureuse composition: de robustes « *Laveuses* » essorant le linge sous l'épaisse frondaison ; un grand navire voguant sur la Basse-Loire et dominant de sa haute voilure les berges du fleuve, et une méditation artistique « *Devant le Discobole* ». A ces trois grandes gravures il a joint quelques-unes des vignettes qu'il a composées pour le roman d'une si haute portée morale « La Lumière retrouvée », de Georges Lecomte.

HBroutelle

L'ENTRÉE DANS LE MONDE

Dernièrement, au Salon des Médecins, nous vîmes quelques-uns des en-tête et culs-de-lampe dont il a orné l'important ouvrage en deux volumes de Ch. M. des Granges: « *Pages de Littérature Française* », édité par Hatier. A côté, nous avons apprécié « *Le Médecin au coin du feu* », frontispice de la luxueuse revue « *Septimanie* » dirigée, avec tant de maîtrise, par Duplessis de Pouzilhac.



L'AUSCULTATION - " FRAPPE, MAIS ÉCOUTE...."

En dehors de ces récentes productions, son œuvre de graveur est des plus importantes, tant par le nombre des ouvrages qu'il a illustrés que par celui de ses estampes originales. De même que « *L'Architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète et les fait toucher aux sens* » (Châteaubriand), Honoré Broutelle a réalisé, par ses compositions graphiques, les rêves, les phantasmes, de plusieurs de nos grands écrivains modernes. Il a mis sous nos yeux, en des contours harmonieux, les créations de Henri de Régnier; la pensée du poète de la *Sandale Ailée* et de la *Cité des Eaux* n'a pas été trahie par lui comme cela arrive trop souvent quand le texte de l'écrivain passe, en image, sur le bois du xylographe ou sur le cuivre de l'aquafortiste. *La Prône, Les Pêcheurs de Sirènes, L'envol de Pégase, le Forgeron,* et combien d'autres scènes, non moins émouvantes interprètent, d'une façon fidèle, les vers pathétiques de l'éminent académicien. Dans un album consacré aux poèmes d'Edmond Haraucourt, notre confrère a également exécuté des planches vigoureuses: *La Fontaine aux Neiges, le Vieux Christ, le Pendu du Beaupré,* etc... Citons encore des bandeaux frontispices, hors-texte qu'il fit, soit pour « *Les Enigmes de la Sciences* », de l'Abbé Moreux (chez Doin), soit pour *l'Ami du Lettré* (chez Crès), soit pour « *Le Fils Maublanc* », de Jean Gaument et Camille Cé (chez Grasset).

Outre ces gravures exécutées pour le livre, Honoré Broutelle a composé des estampes dans lesquelles se manifeste l'attirance qu'exercent sur lui les grands sujets qui haussent notre âme et font passer en elle — fugacement chez certains,

RAMASSEURS DE GOÉMONS AU BOURG DE BATZ

plus durablement chez d'autres — le souffle du lyrisme ou les élans des heures tragiques. Il prend plaisir à évoquer les scènes mythiques dans « *le Vase* », ou religieuses, dans « *L'un de vous me trahira* », « *Le Cavalier Saint-Georges* ». C'est qu'il est lui-même un vrai poète. Il a publié un volume de vers « *Poèmes sarthois* » couronné, en 1925, par l'Académie Française.

On chercherait vainement dans cet ouvrage les habituels marivaudages sur l'amour, les gloses panthéistiques sur la nature, tout le bric-à-brac analytique et factice d'états d'âme interchangeables. Simple et spontané dans son inspiration (car dans la forme, il a trop, à notre avis, le souci du mot rare et du terme pittoresque) il se penche vers les choses et les gens avec une sensibilité que les plus humbles objets, les scènes les plus banales ne laissent pas indifférente. Il se complaît à nous parler avec émotion de nos frères inférieurs ; et s'il se montre, à l'occasion, réaliste et même truculent, il est enthousiaste dans *Les Pierres qui prient,* dans *L'Envol des pierres,* mélancolique dans *les deux Amours,* et il sait aussi avoir, par moments, le sourire (*Les Premiers pas*).



Pêche à l'alose à Nantes.

Le sourire il l'a de même, dans son « *Diafoirus* », album

de six planches ayant trait à des sujets médicaux; il y goguenarde un peu, sans en avoir trop l'air et sans y être caustique; une saine euphorie ne peut que naître dans l'esprit le plus morose devant « *Le Vieux Bunassier* », qui plut particulièrement à Lucien Descaves; « *L'entrée dans le Monde* », où se dessine, à profil perdu, la silhouette d'un professeur Pinard en ses eutociques fonctions; devant « *le Charlatan* », « *le Clystère du Roi-Soleil* ».

« *Le Figaro artistique* », « *Les Lectures pour Tous* », « *La France Illustrée* », la grande revue d'art « *Byblis* », « *La Revue Française* », ont publié des bois gravés de notre confrère ; et l'on comprend, devant son succès grandissant, que dans le récent ouvrage que Loys Delteil vient de faire paraître sur la gravure et qui fait autorité, l'éminent critique ait manifesté la haute estime en laquelle il tient l'œuvre xylographique de Honoré Broutelle.

P.-L. SILIER.

VARIÉTÉS

 Le Macabre dans l'Art 

Les trois documents que nous reproduisons peuvent s'ajouter à ceux que le Prof. J. Guiart a publiés jadis (*Æsculape*. 1913) dans son étude iconographique sur *Le Macabre dans l'Art*.

Ils sont la reproduction de trois toiles du peintre James Ensor, auquel Edmond Jaloux vient de consacrer un article dans *l'Amour de l'Art* (mai 1926).

James Ensor, réaliste et demi-impressionniste, est surtout un créateur fantastique. « Il est, écrit Edmond Jaloux, bien flamand; il appartient à ce peuple à la fois mystique et positif, idéaliste et sensuel, poétique et terre à terre. Mais il faut aussi se souvenir qu'il avait



Cliché de l'« AMOUR DE L'ART ».

James Ensor. Masques devant la mort.
(Photos P. Becker, Bruxelles).



Cliché de l'« Amour de l'Art »

James Ensor. Pierrot et squelettes. (Coll. Bréckpot, Bruxelles).
(Photos P. Becker. Bruxelles).



Cliché de l'« Amour de l'Art ».

James Ensor. Squelettes jouant au billard.
(Dessin rehaussé). (Photos P. Becker. Bruxelles).

un père anglais: d'où, je pense, cet âpre sarcasme qui filtre à travers ces visions, la rudesse de ce macabre, cinglant comme du gui, ce côté Swift et Rowlandson de son inspiration...

... Ces toiles singulières n'ont en rien le caractère des danses macabres, qu'elles soient de Holbein ou de ce Rowlandson que je citais plus haut. Chez ces artistes, la mort n'apparaît que pour arracher les vivants à leurs occupations et à leurs vanités; elle a le caractère de la Destinée. Il n'y a rien de tel chez James Ensor; ses squelettes ont quelque chose de farceur, ils ne viennent pas enlever les vivants, mais se mêler à eux, leur faire des niches, rire d'eux ; ils n'en sont d'ailleurs que plus terribles...

... Ce monde d'hallucinations, que James Ensor a créé, est bien à lui; on peut évoquer à son sujet Breughel le vieux ou Hieronymus Bosch, Martin Schongauer ou Holbein. Rowlandson ou Goya, Rops ou Odilon Redon. il n'est pas moins le maître d'un certain fantastique et d'une certaine terreur, qui ne rappellent en rien ceux de ces princes nocturnes. »

Imp. de Compiègne.

N° 10 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Au Pays de Bichat

Thoirette, lorsque Bichat y naquit en 1771, faisait partie de la Bresse dont une portion forme aujourd'hui le département de l'Ain et ne devint un village du Jura que lors de la subdivision de 1790. C'est ce qui explique que les deux départements de l'Ain et du Jura se soient disputés l'honneur d'avoir vu naître Bichat .

En réalité tous deux peuvent le revendiquer. Le Dr Coquerelle, (1) au cours de ses recherches sur les ascendants de Bichat, avait retrouvé cette famille, dans les archives de Poncin, à partir de 1687 ; pareille enquête menée à Thoirette ne lui ayant donné aucun résultat, il en concluait que les Bichat étaient bien originaires de Poncin et par conséquent bressans. Les recherches effectuées à Thoirette par le Dr Coquerelle avaient été quelque peu superficielles, car en 1905, compulsant (2) avec M. Rayrole les vieux registres de cette commune (les plus anciens remontent à 1682), nous avons trouvé, dès 1682, des Bichat installés à Thoirette, y habitant pendant tout le XVIIIe siècle et allant prendre femme dans la région ; l'arrière-grand'mère de Bichat était une Anne-Françoise Jourdain, d'Arinthod, en Comté; c'est assez pour admettre que Bichat était de souche aussi franc-comtoise que bourguignonne. Si d'ailleurs on évoque la figure de Bichat à Thoirette, ou sur la route de Poncin à Nantua, comme le faisait son élève Lagneau (3) en se rendant à l'armée d'Italie, nulle part on ne retrouve, dans ces lieux pittoresques qui virent naître, grandir Bichat, la « morne tristesse » dont parle Quinet à propos de la plaine de Brou (4). Et l'on est bien tenté de voir dans Bichat une plante de la montagne jurassienne (5) plutôt qu'une « fleur des marais » (4).



Maison natale de Bichat, à Thoirette (Jura)

Revendiqué comme gloire locale par deux départements limitrophes, Bichat a été également honoré par tous deux. Bourg lui a élevé une statue, Nantua a rappelé qu'il fut élève de son collège ; Poncin, en 1903, a placé son buste sur la place ; Lons-le-Saunier avait fait de même en 1843 ; Thoirette possède depuis 1833 un buste et une plaque commémorative qui ont été fixés dans le mur de la maison natale.

Car elle existe toujours cette maison natale. Elle est

(1) Dr Coquerelle: Xavier Bichat (1771-1802). Ses ancêtres et ses arrières-neveux, d'après les archives paroissiales de Poncin (Ain), avec reconstitution de la généalogie des Bichat. Enumération de tous les membres de la famille et indication précise de leur degré respectif Les Bichat de Thoirette et les Bichat de Poncin. La maison natale et la maison mortuaire de Xavier Bichat (enquête rétrospective). Sa vie, ses travaux, son apothéose. In-8° 268 p. Paris 1902.

(2) Maurice Genty : Bichat jurassien. LA FRANCE MÉDICALE, 10 juillet 1906.

(3) Eugène Tattet: Journal d'un chirurgien de la Grande Armée (L.-V. Lagneau) 1803-1815. Paris 1913. p. 58.

(4) E. Quinet. Préface à: L'EGLISE DE BROU, poeme par G. de Moyria. Bourg, 1835. In-8°.

(5) Dr E. Callamand: Bichat est-il bourguignon ou franc-comtois? CHRONIQUE MÉDICALE 1897. p. 247.

sise la dernière, tout en haut du vieux Thoirette (1) ; on y accède par un chemin bordé de vieilles maisons et de vergers ombragés de noyers ; la petite église, celle où le jeune Xavier fut tenu sur les fonds, est encore là; et la vieille fontaine, alimentée par la source où Bichat fut, dit-on, baigné après sa naissance (2), chante toujours sa vieille chanson.

C'est une humble maison (3), comme toutes celles qui existaient dans cette région au siècle dernier, et non fois attendre ses habitants pour les vendanges proches.

Le pays qui vit naître Bichat déplore toujours qu'aucun monument ne le rappelle au passant. La Société d'Emulation du Jura avait eu l'idée d'y élever une statue en 1843. Elle dut se contenter d'une plaque. Le projet a été repris il y a deux ou trois ans par M. Victor Bérard, sénateur du Jura. Espérons que les circonstances n'en retarderont pas indéfiniment l'exécution. Une statue, ou mieux une stèle de pierre, avec un médaillon, placée,

Bapt Marie françois xavier fils de maître jean Baptiste Bichat docteur en médecine, bourgeois de thoirette et de dame marie Rose Bichat son épouse, est né le quatorze et a été baptisé le seize de novembre mille sept soixante onze; son parrein a été sieur françois Bichat bourgeois de poncin, et marraine demoiselle Barbe bichat de thoirette demeurant à lyon, tous soussignés.

Bichat B Bichat sage Cousine
Marguerite Bichat tante
Rousselet curé
Bichat prêtre

Acte de naissance de Bichat
(Calque relevé par M. Ravrole, à la Mairie de Thoirette).

une bicoque ainsi qu'on a pu l'écrire (4). Elle servit même de presbytère à partir de 1823. Acquise en 1849, par M. Laurent Pinard, elle est restée depuis la propriété de cette famille. M. Pinard l'entretient pieusement et en lui conservant son mobilier d'autrefois, en y groupant les souvenirs, les documents qu'il a pu réunir sur Bichat, il l'a consacrée comme lieu de pèlerinage.

Cette maison toute simple n'a qu'un étage. Au-dessus de la porte d'entrée, se trouvent un buste de l'auteur de *l'Anatomie générale* et une plaque commémorative qui rappelle à tort le 11 novembre 1771 (au lieu du 14 novembre) comme date de naissance de Bichat. Deux marches donnent accès dans une cuisine qui a conservé son air antique et possède, dans la cheminée, une plaque portant le nom de Claude Bichat avec la date 1740. En haut ce sont les chambres. On peut voir encore le lit où naquit Xavier Bichat, la chambre qui entendit ses premiers vagissements. Deux fenêtres l'éclairent ; de l'une la vue s'étend sur les maisons du village et sur la vallée de l'Ain ; l'autre s'ouvre sur un jardin étroit que la montagne toute proche domine avec ses pentes abruptes tapissées de prairies. Telle était la maison de Bichat en 1771, telle elle est encore aujourd'hui. Désertée, elle semble comme autrefois attendre ses habitants pour les vendanges proches.

comme le propose M. Victor Bérard, à l'entrée du pont, au pied des rochers de Thoires, rappellerait utilement le nom de cet homme qui « a grandi la science médicale ». Le souvenir de Bichat n'attire guère les visiteurs à Thoirette. Autrefois on n'y allait point, de par la difficulté des communications; aujourd'hui, avec l'automobile, on passe trop vite pour s'arrêter. Et cependant Thoirette est un de ces coins de France où le touriste peut encore éprouver des jouissances esthétiques et gastronomiques (5). La visite que nous fîmes dernièrement, avec le Dr Ch. Lenormant, au pays de Bichat, nous a laissé de tels souvenirs que nous pouvons recommander Thoirette comme but le pèlerinage à ceux qui font entrer dans le culte du souvenir des grands hommes l'évocation des lieux où ils naquirent. Ils ne seront point déçus.

L'Iconographie de Bichat

Les tableaux, gravures, médailles, bustes qui reproduisent la figure de Bichat sont nombreux; mais aucun n'offre des garanties de ressemblance. Les uns furent exécutés d'après le moulage et les dessins faits après la mort de Bichat ; les autres furent établis d'après les souvenirs de ceux qui l'avaient connu et surtout d'après la

(1) Ch. Fiessinger: F.-X. Bichat (1771-1802). La Médecine Moderne, 17 août 1898.

(2 Coquerelle, loc. cit., p. 16.

(3) Dr Adolphe Cartaz: Les Médecins bressans. Paris 1902, pp. 34-36.

(4) Dr Ant. Barbier: Chronique Médicale, 1897, p. 315.

(5) L'hôtel Maire, qui a conservé les traditions culinaires du pa[ys] bugiste, mérite mieux que la simple mention qu'en ont faite Curnonsky et M. Rouff dans leur petit livre (La France gastronomique. La Bresse Le Bugey. Le pays de Gex)

ressemblance qu'il présentait avec son frère (1). En voici une liste complétant et corrigeant celle que Chéreau avait publiée en 1883 (2).



Portrait de Bichat
(*Anatomie Générale*, éditions de 1821 et de 1830).

LITHOGRAPHIES, GRAVURES, PEINTURES

1° Lithographie anonyme citée par Chéreau : de profil, à droite, col rabattu sur l'habit.

2° Gravure d'Adam. De profil, à droite. Ce portrait a été placé par la Société d'Emulation en tête de la huitième année de ses travaux (1807).

3° Dessin de Maurin, lithographie de Delpeuch. Vu de trois quarts, un ruban à la boutonnière.

4° Dessin de Vigneron, lithographie de G. Engelmann. De trois quarts, habit de ville, cravate et gilet blanc. (Voir la reproduction p. 77).

5° De face, habit de ville boutonné, cravate blanche. Ce portrait, que nous reproduisons, figure en tête de *l'Anatomie générale,* édition 1821, par Béclard (a été égalcment reproduit dans l'édition de 1830). Les éditeurs l'ont accompagné de la note suivante : « Tous les portraits de Bichat, gravés ou lithographiés jusqu'à ce jour, sont loin d'être ressemblants. Les médailles de la Société Médicale d'Emulation, les bustes mêmes, reproduisent à peine quelques uns de ses traits. On les trouve plutôt dans le tableau de ses derniers moments, exposé au salon de 1818. M. Pétroz, qui le possède actuellement, a bien voulu nous permettre de le consulter, et nous a confié le masque en plâtre moulé sur la figure de Bichat quelques heures après sa mort. C'est à l'aide de cette pièce, et d'après les avis de tous ceux qui l'ont, comme nous, connu très particulièrement, que nous avons réussi au delà de notre espérance, puisque le portrait que nous en avons fait graver pour cette édition, mis sous les yeux de personnes que Bichat a honorées de son amitié, a rappelé aussitôt à leur pensée le grand homme dont le souvenir leur est cher ».

6° De profil à gauche, imprimerie lithographique de M[lle] Formentin.

7° Dessin de Pierre Sudre, lithographie de Langlunie

8° Gravure par Coupé, d'après Choquet.

9° De face, la chemise ouverte, la poitrine à nu. Gravure de Lambert sous la direction d'Ambroise Tardieu.



Chinard. Buste de Bichat ???
Musée de Lyon.

10° Profil à gauche, gravure de Frémy.

11° De profil à droite. Lithographie de C. A. Racinet « d'après un dessin fait d'après nature, quelques heures

(1) Le 25 octobre 1806, E. Tartra, secrétaire de la Société Médicale d'Emulation, écrivait au père de Bichat: « La Société Médicale d'Emulation, désirant honorer la mémoire de votre illustre fils Xavier Bichat, a arrêté qu'il serait frappé une Médaille en son honneur. Jusqu'à présent nous n'avons pu avoir une image bien ressemblante de feu votre fils, dont il ne nous reste qu'un buste et un médaillon en plâtre qui offrent très imparfaitement ses traits.

« Madame Desault et plusieurs autres personnes nous ayant appris que Monsieur votre fils ressemble parfaitement à celui que vous avez eu le malheur de perdre, nous le prions de nous envoyer un dessin en profil de son buste pour servir à la confection de la Médaille projetée, qui doit représenter sur une de ses faces l'image de Xavier Bichat. » Publié par le docteur Conche: Sept lettres inédites de Bichat (avec fac-similé) (LYON MÉDICAL, 21 septembre 1902).

(2) A. Chéreau: Notes sur Xavier Bichat (GAZ. HEB. DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE, 1883).

après la mort de Bichat ; dessin appartenant à Ollivier d'Angers ». Ce portrait parut dans « Le dernier cours de Bichat : anatomie pathologique » publié chez J.-B. Baillère en 1825, d'après un manuscrit de Béclard.

12° De face, dans un encadrement ; lithographie.

13° Portrait par Mme Desnos 1847. Musée de Versailles. Attique Chimay, salle du Consulat (n° 4624). Ce portrait que l'on a dit être assez bon (1) tandis que Chéreau dit qu'il a enlaidi les galeries de Versailles, a été exécuté, comme nous l'a fait remarquer M. André Pératé, en 1847, d'après des renseignements donnés par la famille. H. 72 cm. L. 57 cm. Bichat y est représenté en habit de ville, cravate et gilets blancs, la main droite sous le revers de l'habit.

14° « La Mort de Bichat » par Hersent. Miel (Essai sur les Beaux-Arts, Paris, 1818, in-8, p. 116) décrit ainsi ce tableau: « Le moment représenté par le peintre est celui qui précède le dernier soupir. Les yeux du mourant ne sont pas encore fermés mais ils sont éteints. Deux de ses plus intimes amis, le Docteur Esparron et le Docteur Roux assistent à ce douloureux spectacle ; le premier debout, derrière le lit, serre pour la dernière fois la main du grand homme qui expire ; le second assis dans un fauteuil, paraît absorbé dans ses réflexions ; leurs soins ne sont plus les secours de la médecine, ce sont les adieux, les éternels adieux de l'amitié. La scène se passe dans une pièce entourée de livres ; elle est éclairée en avant par une seule lumière qui répand sur tous les objets une lueur sombre. La pendule placée sur la cheminée, au fond de la chambre, va marquer la dernière heure de Xavier Bichat. Les trois figures sont des portraits. L'intérêt se porte d'abord et se concentre sur le mourant; les expressions différentes des deux médecins, produites par un même sentiment diversement modifié, contrastent sans recherche et sans effort. Tout est simple, vrai, pathétique dans ce tableau ; tout y est sévère comme le sujet même Il y a du Poussin dans cette composition de M. Hersent ».



Cliche de la Vie Médicale

Bichat par David d'Angers. Reproduction en platre de la Faculte de Paris, d'après la statue du Monument de Bourg.

Ce tableau (H. 80 cm. L. 1 m.) que Chéreau et Coquerelle croyaient perdu a été retrouvé par Mathias Duval dans le cabinet du doyen Brouardel. Il avait été légué à l'Ecole de Médecine de Paris par Pierre Petroz, sur le conseil de Landouzy, son médecin. Il fut remis à la Faculté le 13 février 1891, (2).

15° Portrait peint, au Musée de Bourg, sans nom d'artiste. Ce Musée possède aussi la maquette du monument élevé à Bichat, et une gravure assez fine, sans nom d'auteur ni date, qui représente Bichat à côté de son maître Desault (renseignements communiqués par M. Alphonse Germain, conservateur du Musée de Bourg).

STATUES. BUSTES

1° En 1837, David d'Angers chargé de faire le fronton du Panthéon représente Bichat qui succombe, la tête couronnée de lauriers ; il tient d'une main sa plume et de l'autre le manuscrit sur la Vie et la Mort.

2° Le 5 mai 1839, la ville de Lons-le-Saunier, place au centre de la cour de son hôpital, un buste de Bichat dû au ciseau du sculpteur jurassien Huguenin.

3° Le 24 août 1843 (3), la ville de Bourg inaugura la statue exécutée par David d'Angers. Ce monument en bronze, d'un tiers plus grand que nature, s'élève sur la place Grenelle. Il représente Bichat, vêtu du

(1) Legrand et Landouzy. Les Collections artistiques de la Faculte de Medecine de Paris. p. 178. Paris 1910

(2) Legrand et Landouzy, loc cit.

(3) Doré fit à ce sujet un dessin à la plume (lithographié par Cezerial à Bourg) qu'il intitula: APRÈS L'INAUGURATION DE LA STATUE DE BICHAT, et dont nous espérons pouvoir donner prochainement une reproduction.

costume du temps dans l'attitude de la réflexion, la main droite posée sur la poitrine d'un enfant, cherchant à saisir les battements du cœur. A ses pieds, près d'un cadavre, des instruments de dissection, une lampe symbolique, éclairant les sombres domaines de la mort et un rouleau de papier, sur lequel on lit: *Recherches sur la Vie et la Mort.* A droite, signé : P.-J. David d'Angers II 1843 (1).



Bichat, par Vigneron.
Cliché de l'Histoire de France Larousse.

Le piédestal porte les inscriptions suivantes: Sur le devant: A II XAVIER II BICHAT II 24 AOUT 1843. A droite: *Bichat vient de mourir à trente ans. Il est tombé sur un champ de bataille qui veut aussi du courage et qui compte bien des victimes. Il a grandi la science médicale. Nul à son âge, n'a fait tant et si bien.* (Corvisart à Napoléon). A gauche: TRAITÉ DES MEMBRANES II (1799) II RECHERCHES PHYSIOLOGIQUES II SUR LA VIE ET LA MORT II (1799) II ANATOMIE GÉNÉRALE II (1801) II ANATOMIE DESCRIPTIVE II (1801). Sur la face postérieure: NÉ A THOIRETTE II ANCIENNE PROVINCE DE BRESSE II LE 11 NOVEMBRE 1771 II DE PARENTS HABITANT PONCIN II MORT A PARIS II MÉDECIN DE L'HOTEL-DIEU II LE 22 JUILLET 1802.

Diverses reproductions ont été faites de ce monument:

1° Une reproduction en plâtre de cette statue s'élève au pied de l'escalier qui conduit à la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris.

2° Litho (crayon et encre) représentant le monument de Bourg, entouré de sa grille à petits barreaux devant un rideau d'arbres horizontal. Lith. Guillot à Bourg, H. 200 mm. L. 207 mm.

3° Autre litho en noir sur gris, avec blancs, par *Gsell* (*L'Artiste,* IV. p. 304-305).

4° Gravure au burin. H. 135 mm. *E. Marcel del. Leroux sculpt.*

5° Gravure sur bois, d'après un dessin de Gaillard. H. 90 mm., gravée par M. Delduc (*Paris-Guide Lacroix,* 1857, 1re partie, p. 126).

6° Photogravure, in Raphaël Blanchard, *Centenaire de la mort de Xavier Bichat,* 1903, pl. III.

7° Photogravure, in *Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris,* par Legrand et Landouzy, pl. 79

8° La « statuette » (buste) que M. Ch. Pinard a fait placer au dessus de la porte de la maison natale est une réduction Collas du monument de Bourg.

9° Le 16 juillet 1857, fut inauguré dans la cour de la Faculté de Médecine de Paris, une autre statue de Bichat, exécutée par David d'Angers. C'est un bronze d'un tiers plus grand que nature. Bichat est debout, dans l'attitude de la méditation, les deux bras repliés sur la poitrine. De la main droite il tient une plume, de la gauche, un rouleau de papier où se lisent les titres: *De la Vie et de la Mort. Anatomie générale.* La tête est nue, le cou entouré d'une cravate négligemment nouée dont les bouts retombent sur la poitrine. Il est vêtu d'un habit à la française, collet retombant, pantalon collant, botte molle. Derrière la statue on aperçoit un cadavre à demi caché sous un drap, la tête sur un billot.

Le piédestal de marbre porte l'inscription: A II XAVIER BICHAT II LE CONGRÈS MÉDICAL DE FRANCE II DE 1845.

« Il existe, ajoutent Legrand et Landouzy, au Musée du Val-de-Grâce, une statuette de plâtre, peinte en vert, mesurant environ 50 cm. de haut et représentant Bichat. Elle donne à peu près la pose de la statue de bronze de la Faculté. Mais à la place du cadavre qu'on voit, dans cette dernière, étendu à terre transversalement, le modèle en plâtre comporte un socle ornementé, sur le devant duquel est figuré une Nature aux multiples mamelles. L'autel porte les ouvrages de Bichat: *Traité des membranes. Recherches sur la Vie et la Mort.* Cette statuette est signée: David d'Angers. 1851. C'est, à n'en pas douter, une première idée de l'œuvre qui est dans la cour de l'Ecole. On voit que l'artiste a abandonné l'allégorie antique et a cherché l'expression dans le réalisme moderne, en osant faire intervenir le cadavre humain ».

10° En octobre 1903, un buste de Bichat a été érigé sur

(1) Voici comment David d'Angers a raconté lui-même ce qu'il avait eu l'intention de faire (Lettre du 27 mai 1842, in DAVID D'ANGERS ET SES RELATIONS LITTÉRAIRES. Correspondance du maître, publiée par Henry Jouin; Paris 1890):

« Dans le groupe de Bichat, j'ai cherché à élever un monument à la science de la physiologie. Trois existences se présentent sur le piédestal: l'une, rêveuse, végétative, pure comme l'aurore d'un jour sans nuages; l'autre occupe le milieu, la partie la plus élevée de cette pyramide humaine. Celle-là est passionnée, dévorée par les émotions elle pense et se consume; elle essaye de lever un coin du voile qui cache les mystérieux secrets de la Création. Enfin, à la base de cette pyramyde est la Mort, autre existence obscure, hiéroglyphique. C'est cette transformation que la lampe de la science, celle qui éclaira Hippocrate, illuminera de ses rayons. Le scalpel et les instruments d'anatomie rappellent la dissection. Voilà une trilogie. Les anciens aimaient à procéder d'après cette méthode. J'en ai fait usage pour exposer mon drame physiologique. Si j'ai posé la main de Bichat sur le cœur de l'enfant, c'est que là réside le foyer le plus ardent de la vie. Dès le principe, ma composition s'est présentée claire à ma pensée. Mon programme est très simple. N'est-il pas vrai que le médecin prend l'homme au berceau, le soutient jusqu'à la tombe, et restant fidèle à sa dépouille, y cherche des lumières pour éclairer les sublimes et miraculeuses manifestations de la vie? »

David (divers passages de ses lettres le disent) aurait, dans l'enfant sur le cœur duquel Bichat pose la main, représenté les traits de son fils Robert.





Cliché de la *Vie Médicale.*

Louis HERSENT La Mort de Bichat.

la place de Poncin avec cette inscription: XAVIER BICHAT II 1771-1802. Il est dû au sculpteur Muscat. La maquette en est conservée à la mairie de Poncin. (Renseignements dûs au Dr Murjas, de Poncin).

11° Pour en finir, mentionnons le prétendu buste de Bichet exécuté par Chinard. Il n'y a certes aucune ressemblance entre cette effigie de Bichat et celles que l'on connaît. M. Rosenthal, conservateur du Musée de Lyon, à qui nous avons demandé des éclaircissements nous a répondu ceci : « Le buste porte la signature Chinard, 1800, et me paraît authentique. Quant à être le portrait de Bichat, c'est autre chose. Un morceau de papier collé derrière le buste porte, d'une écriture déjà ancienne, le nom: Bichat. Quelle en est l'autorité? Il se peut que la bonne foi du professeur Lacassagne, qui nous a légué ce morceau en 1921, ait été surprise. M. Foeillon, mon prédécesseur, incline, comme moi, à penser que c'est une question à reviser... » En attendant que la question soit éclaircie, le buste figurera avec la mention: Portrait d'un inconnu.

MÉDAILLES

1° En bronze, de 5 cm. D'un côté l'effigie à gauche, sous laquelle L. Dubour F. Inscr. Xavier Bichat. Au revers: *Traité des membranes. Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort. Anatomie générale descriptive.* Né à Thoirette (Jura) ancienne Bresse, mort à Paris le 22 juillet 1802. — Un exemplaire de cette médaille a été donné en 1925 à l'école de Thoirette.

2° En bronze de 4 cm. D'un côté, le buste, à gauche, sous lequel L. Dubour. F. Inscr. Xavier Bichat. Au revers: né à Thoirette en 1771, mort en 1802.

3° En bronze et en argent de 2 cm. 2/3. D'un côté le buste, à droite, sous lequel : Galle, F. Au revers : le bâton d'Esculape. Inscr : Société Médicale d'Emulation de Paris M.DCCC.VII. C'est la médaille que la Société Médicale d'Emulation fit frapper en 1807, et qu'elle donnait en jetons de présence ou en prix à ses lauréats. Larrey en eut l'idée, et l'on a vu, par la lettre du Dr Tartra, que c'est d'après les renseignements des personnes qui avaient le mieux connu Bichat, et surtout d'après un portrait de son frère, qu'elle fut gravée.

4° En bronze. Réédition de la médaille de Dubour. D'un côté l'effigie, avec, en exergue, ces mots: M.-F.-Xavier Bichat. Au revers, cette inscription: *X. Bichat, né le 14 novembre 1771, décédé le 3 thermidor an X. — La Société Française d'Histoire de la Médecine célèbre le centenaire de sa mort, le 22 juillet* 1902.

Un médaillon représentant Bichat a été aussi fait par David d'Angers.

Quant au moulage dont parle Sue et qui aurait été fait immédiatement après la mort par Girant, je n'ai pu en retrouver trace.

PLAQUES COMMÉMORATIVES

1° A Thoirette. Marbre noir. H. 43 cm. L. 97 cm. ICI NAQUIT II XAVIER BICHAT II LE XI NOVEMBRE MDCCLXXI II SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU JURA.

2° Au collège de Nantua : A la mémoire II de Xavier Bichat II Élève du collège de Nantua II 1782-1788 II l'Association des Anciens Élèves II Août 1903. (Renseignements dûs au Dr Grézel, de Nantua).

3° A Poncin, une plaque commémorative a été placée

en 1903 sur la maison (rue de la Porte de Leymiat) où vécurent les parents de Bichat et où il a passé ses premières années. (Renseignement du Dr Murjas).

4° A Paris, 14 rue Chanoinesse, où est mort Bichat, une plaque en marbre blanc de 60×40 cm. porte l'inscription suivante: BICHAT ‖ ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE ‖ NÉ A THOIRETTE (JURA) ‖ LE 14 NOVEMBRE 1771 ‖ EST MORT DANS CETTE MAISON ‖ LE 3 THERMIDOR AN X ‖ 22 AOUT 1802 (sic).

5° A l'Hôtel-Dieu, une plaque devait être mise en 1902, pour remplacer celle apposée par ordre du Premier Consul ; je n'en ai pas trouvé trace.

LA TOMBE DE BICHAT

Bichat avait été inhumé au cimetière Sainte-Catherine. Ce cimetière devant être supprimé, le Congrès Médical de France, en 1845, décida de transférer ses restes au cimetière de l'Est (Père Lachaise). Au jour de l'exhumation, le 16 novembre, on trouva un squelette admirablement conservé, moins la tête. Et on vit Roux, l'ami, le collaborateur de Bichat, tirer de dessous son manteau cette tête qu'il déclara posséder depuis quarante ans, c'est-à-dire depuis 1805. Comment ! Roux se contenta de déclarer que ce fut par des circonstances inutiles à rappeler. La tombe de Bichat se trouve dans la 8e section, 2e division, à l'entrée du « Chemin Bichat ». Une modeste grille en fer entoure quelques petites plantes vivaces ; au centre, une stèle en pierre de 1 m. 20 de haut, surmontée d'une petite urne au-dessous de laquelle se voit une grosse marque M. B. qui n'est autre que celle de l'entrepreneur chargé d'entretenir ces concessions de la Ville de Paris et que l'on souhaiterait plus discrète. Au-dessous de cette marque, une inscription : A ‖ XAVIER ‖ BICHAT. Adossée à la stèle, l'ancienne pierre tombale du cimetière Sainte Catherine, sur laquelle on lit encore : A ‖ XAVIER BICHAT ‖ PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ‖ D'INSTRUCTION MÉDICALE. C'est simple ; c'est même pauvre ; et le contraste est saisissant quand non loin de là, on visite les tombes de Suchet, de Macdonald (cependant bien abandonnée), de Larrey, de Percy, de Ney, etc. Leur contemporain, le médecin de l'Hôtel-Dieu de l'an X, méritait mieux : « Nul en si peu de temps, n'a fait autant de choses et aussi bien ». (Corvisart).

Dr Maurice GENTY.

VARIÉTÉS

Le Roman de François Villon

M. Francis Carco a utilisé avec infiniment d'habileté et d'art les travaux et les découvertes d'historiens et d'exégètes pour composer le récit aussi captivant que pittoresque qu'il vient de publier (Plon, édit.). Sans doute, la fiction s'y mêle intimement à la réalité, mais il n'est pas un détail, un épisode qui ne soit plausible et vraisemblable. Sur le fond, M. Francis Carco a brossé un tableau vivant et coloré de la vie de Paris au quinzième siècle, des mœurs universitaires qui confondaient souvent dans les mêmes débauches les pauvres « escolliers » et les coquillards ; il nous a dépeint le brigandage qui infestait alors impunément les campagnes et qui même, dans certains quartiers de la grand'ville, se riait des sergents de la Prévôté. Autour de la figure de Villon, l'ensemble de l'œuvre nous restitue ainsi l'aspect d'une époque.

Voici un résumé de ce livre, tel que le donne M. Jacques Patin dans le « Figaro ».

« Tout jeune encore, François de Montcorbier — c'était, on le sait aujourd'hui, le vrai nom du poète, — a été confié par sa mère à son bon oncle maître Guillaume de Villon, chapelain de Saint-Benoît le Betourné, qui s'est chargé de son éducation et de ses études. Il habite chez lui, rue Saint-Jacques, et il se rend chaque matin rue du Fouarre où, assis, comme ses camarades, sur une botte de paille, il entend la parole des maîtres. Il n'est encore qu'un jeune garçon timide, inquiet, peu sûr de soi, et nul ne devinerait l'ardeur qui couve en lui. Mais voici qu'il se lie d'amitié avec Régnier de Montigny, fils perdu d'une noble famille de Bourges ; avec Colin de Cayeux, fils d'un serrurier. Le premier vit aux crochets des fillettes ; le second, de vols et de rapines. Tous deux ont tôt fait de l'entraîner, et il fréquente, en leur compagnie, les tavernes et les mauvais lieux : la Pomme de Pin, le Trou Perette, les Trumelières, la Truie qui file. Colin de Cayeux a fabriqué une fausse clef qui permet à François de rentrer à toute heure chez son oncle, sans éveiller l'attention. Mais le jeune « escollier » manque d'argent, et prenant exemple sur Montigny, il en réclame à Marion, sa maîtresse. Il ne songe point à mal, car il n'a nul souci de la morale. Il est resté poltron sous ses airs délurés, et tout l'effraye : les femmes surtout. Mais il est avide de plaisir, d'indépendance, et brûle déjà sa vie. S'il passe ses nuits à boire, il n'oublie pas d'ailleurs de se lever matin. Il travaille fougueusement, fiévreusement, et il obtient sans peine le grade de licencié. Il mène de front l'étude et la dissipation ; c'est lui qui ameute les « escolliers », qui leur inspire des tours et des plaisanteries pendables, qui les encourage notamment à arracher toutes les enseignes des commerçants et à transporter au haut de la montagne Sainte-Geneviève la borne déterrée devant l'hôtel de Mlle de Brugères. Il n'oublie pas, entre temps, de rendre visite à sa mère aux Cordeliers et d'écouter les recommandations de la sainte femme qui prie pour lui tout le long du jour et lui glisse dans la main, quand il la quitte, quelques deniers économisés à grand'peine.

Son génie, cependant, commence de s'éveiller ; il s'y mêle de la tendresse, de la mélancolie et une ironie impitoyable ; tout en vidant des pots, il rêve et il observe, et il se met à composer des vers au cours de ses randonnées nocturnes. Il les récite à ses amis, et c'est ainsi qu'un jour, chez la grosse Margot devenue sa maîtresse, il lance la ballade fameuse qui lui est dédiée. Dès lors, il renonce à son nom et prend celui de François Villon, plus simple et plus harmonieux. Il ne serait pas un vrai poète s'il ne connaissait les souffrances de l'amour. Il s'éprend de la coquette et cruelle Catherine de Vausselles, qui le dédaigne, le ba-



Epitaphe dudit Villon
Freres humains qui apres noꝰ viues
Nayez les cueurs contre noꝰ endurcis
Car se pitie de noꝰ pouurez auez
Dieu en aura plustost de vous mercis
Vous nous voies cy ataches cinq six
Quāt de la char q̄ trop auōs nourrie
Elle est pieca deuouree et pourrie
et noꝰ les os deuenōs cēdres et pouldre
De nostre mal personne ne sen rie
Mais pries dieu que tous nous vueil
le absouldre giii.

Cl. de l'*Histoire de la Littérature Française Larousse*. Les Pendus, Gravure de l'édition princeps.

foue et le fait battre. En même temps, il nourrit une sorte d'affection idéale pour la discrète et douce Marthe et il tente d'oublier auprès d'elle l'insensible Catherine. C'est avec Marthe qu'il se promène au cimetière des Innocents où, sur les tombes, les libraires, les petits merciers, étalent leur camelote et où la danse macchabée déroule sa longue fresque aux personnages rongés par les vers et à demi putréfiés, et c'est là qu'il apprend à méditer sur la vie et sur la mort. Son malheureux amour pour Catherine continue, hélas! de le tenailler, et un jour que Sermoise, l'amant de la belle, le provoque, fou de jalousie François Villon le tue.

Ce meurtre de Sermoise l'oblige à disparaître. Il s'enfuit de Paris et durant sept mois il erre par les chemins et les bois. Il semble bien désormais que c'en soit fait de lui. Il aurait pu s'amender du temps qu'il fréquentait chez le prévôt Robert d'Estouville, et qu'il dédiait à sa femme Ambroise de Loré de courtoises ballades. Hélas! il est trop tard, François Villon, dont ses amis ont fait un chenapan, va devenir en leur fréquentation un malfaiteur. Il prend part avec eux au vol du collège de Navarre et reçoit sa part de l'or trouvé dans le coffre de la communauté. Mais l'affaire tourne mal ; dénoncés, ses complices : Régnier de Montigny et Colin de Cayeux, seront pendus, et lui-même échappe à grand'peine. Il s'enrôle dans la bande du sinistre Piez Blans, qui détrousse les voyageurs dans la campagne suburbaine. Puis il part pour Orléans et compose chemin faisant les premières strophes du « Testament ». Il se déguise en marchand ambulant, vend des images, des étoffes, mange plus d'argent qu'il n'en gagne et se réfugie, mourant de faim, à Blois. Charles d'Orléans l'accueille en son château, lui fait dire ses vers et reconnaît son génie. Il pourrait demeurer à la cour de ce prince ami des arts et lui-même grand poète. Mais, au premier sourire du printemps, François Villon, à l'étroit dans sa cage dorée, reprend la clef des champs. Il reçoit encore l'hospitalité de Mgr Jean de Bourbon, à Moulins. Et, de nouveau, il s'évade vers de pires malheurs. Arrêté aux environs de Meung, convaincu d'avoir participé au vol du collège de Navarre, soumis à la question, il est jeté, les fers aux pieds, dans les geôles de Mgr Thibault d'Aussigny. Délivré à l'arrivée de Louis XI, il reprend la route de Paris et se réfugie chez sa mère. Il s'y cache pendant plusieurs mois, puis revient à ses habitudes d'autrefois. On le revoit la nuit dans les tavernes, mais il a bien changé ; épuisé, malingre, il tousse, il grelotte de fièvre, et l'on devine que ses jours sont comptés. Un fâcheux incident va hâter sa fin. Il se trouve, par hasard, mêlé à une nouvelle affaire de meurtre, et bien qu'innocent force lui est de s'enfuir encore. Il trouve asile chez un barbier de Bourg-la-Reine affilié à la prévôté ; il y rencontre Piez Blans, le vieux bandit, que ses propres hommes ont traqué dans ce repaire. Il en sort vers le soir et un grand cri retentit dans le ténèbres... c'est le dernier que lancera Francois Villon, dont la mort est demeurée jusqu'à ce jour un mystère ».

Cliché de la *Bibliothèque des Curieux.*

François Villon, d'après une composition de James Mahey

Il y aurait une intéressante étude à faire sur Villon et la médecine, si elle n'avait déjà été faite par le Dr Spalikowski. (GAZ. MÉD. DU CENTRE), 1906). Dans le dernier dizain de la ballade des langues, dans le CXII huitain, etc., il y a de nombreuses allusions médicales. Helme a prétendu que Villon avait connu la vérole puisqu'il s'était servi d'un terme qui la désigne encore l'argot actuel. Ce n'était pas l'avis de Le Pileur qui, après avoir passé en revue toutes les expressions employées par Villon concluait (Journ. de Méd. de Paris, 1910) : « Le libre gamin qu'était Villon, la bouche encore grasse de ses « Repues franches », ou sortant des bras de la « Grosse Margot », ne se serait certes pas fait faute de parler ou de rire des maladies attribuables à la débauche, je ne dis pas si elles avaient existé, puisque nous savons qu'il en existait, mais si seulement elles avaient été aussi fréquentes ou aussi graves que de notre temps.

« Si on n'avait tant de plaisir à lire et relire ces jolis vers, aux rimes harmonieuses et si merveilleusement riches, ce serait perdre son temps que d'y chercher une allusion même lointaine à une maladie vénérienne, encore moins à la syphilis ».

IMP. DE COMPIÈGNE 1926

N° 11 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 20 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

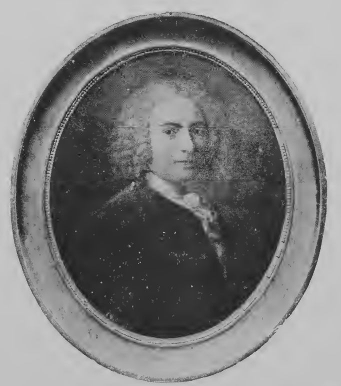
Une Famille d'hydrominéralogistes LES BORDEU

Ils furent trois : le père, Antoine ; les deux fils, Théophile et François.

On a écrit que Théophile de Bordeu, le grand Bordeu (1722-1776), était l'un des créateurs de l'Hydrominéralogie (1). C'est vrai. Mais Antoine de Bordeu paraît avoir eu une expérience plus grande que son fils dans cette branche de la pathologie humaine.

C'est Antoine qui, l'un des premiers, étudie les eaux du Béarn. Ses premières observations datent de 1718. Ses « verbaux » témoignent d'un esprit scientifique peu commun pour l'époque. C'est lui le fondateur de la méthode hydrominéralogique : il examinait « chaque source en particulier, avant d'en venir à la comparaison et au rapport de toutes nos eaux ».

C'est Antoine qui eut l'idée d'associer le bistouri aux eaux dans le traitement des fistules et de certaines affections osseuses. Il a proclamé le ridicule qu'il y a à fixer pour tous les malades la durée de la cure thermale à un nombre invariable de jours. Il fit boire le premier nos eaux sulfureuses, employées jusque là sous la forme de bains seulement, et il a conté quelque part les préjugés qu'il dût heurter en cette occasion.



Théophile de Bordeu. Photo Jové.

Théophile de Bordeu est, certes, l'écrivain de nos eaux pyrénéennes ; mais Antoine reste l'observateur. Avec le très effacé François...

Dans les lettres à Mme de Sorbério il y a des passages où se trouve pressentie, entrevue et, peut-être, vue, cette « émanation » (2) découverte récemment dans nos sources par un autre béarnais, le professeur Moureu. Ces textes, très caractéristiques, ont été rédigés par Théophile, qui avait alors 23 ans ; mais ils sont certainement le fruit de la longue expérience d'Antoine.

C'est encore le père qui conseille de boire les eaux à la source même. Il connaît la barégine des sulfureuses : en la décrivant, il emploie le terme exprès de « glaire ».

La spécialisation des indications de la cure hydrominérale, sujet actuel au possible, a préoccupé les Bordeu. Les adjuvances de la cure leur étaient aussi connues qu'à Montaigne. Ils se sont même occupé d'industrie hydrominérale, et toute une page des *Lettres à Madame de Sorbério* déplore l'inconfort de la station d'Eaux-Bonnes et réclame une meilleure organisation de la bourgade et de l'établissement thermal.

Enfin Antoine et Théophile recommandaient, — déjà

(1) J'ai proposé, il y a six ans déjà, de remplacer le terme Hydrologie par celui, plus étymologique, plus précis et plus logique d'Hydrominéralogie... L'HYDROMINÉRALOGIE EST LA SCIENCE DES EAUX MINÉRALES.
La Crénothérapie, excellent terme créé par Landouzy, n'est qu'une partie de l'Hydrominéralogie. Cf. sur ce sujet un travail personnel in Journal de Médecine de Bordeaux du 10 mars 1920.

(2) *Voici l'un de ces textes* : « On a aussi remarqué que toutes les eaux minérales, chaudes ou froides, contiennent une substance très active et très subtile qui s'évapore en peu de temps ; c'est, dit-on, cet esprit universel répandu dans les entrailles de la terre, qui donne aux eaux leur vertu ; il les vivifie, il fait leur portion la plus noble et la plus essentielle, celle qui anime pour ainsi dire tout le reste. »

—, et avec une énergie peu ordinaire la création dans les Facultés d'un enseignement coordonné de la science des eaux minérales.

Cette famille de grands médecins honore notre corporation, le Béarn et la France.

Lucien CORNET.

Pau, Octobre 1926

Deux anecdotes sur Jean-Louis Petit, racontées par Théophile Bordeu. — Théophile Bordeu que nous devons au Dr Lucien Cornet de connaître (Théophile Bordeu (1722-1776), in-8°, Pau 1922) comme hydrologue, comme expérimentateur, comme clinicien et comme écrivain, avait un sens aigu de l'observation et savait conter avec une saveur extrême. On en jugera par ces deux anecdotes empruntées au livre du Dr Lucien Cornet.

Au printemps 1747, Théophile Bordeu entrait chez Jean-Louis Petit qui était à l'apogée de sa carrière. La vie n'était pas gaie auprès de ce vieillard de soixante-treize ans; voici ce que Bordeu raconte :

« Je suis avec Petit, et cela par mes souplesses dont, à dire le vrai, je me mords les poings quelquefois, qu'en vérité, je n'ose rien lui demander. Il n'est question avec lui que de ses prouesses en chirurgie, de ses gentillesses contre la Faculté, de ses méditations sur différentes matières. Il parle toujours avec moi, *ex cathedra*, je l'écoute, je fais sans doute une bonne récolte et meilleure en vérité qu'on ne saurait le comprendre, je dis pour l'art; mais lorsque je suis à le prier d'agir pour moi, morbleu! sa table, les mets dont je m'y repais me reviennent à chaque moment, je tremble; que ne suis-je gascon? Il me faut enfin toute ma raison et un effort de bon sens pour me soutenir chez Petit, et je frémis lorsque vous me parlez de lui emprunter, j'irais plutôt me pendre : mais je suis plus qu'assuré qu'il recevrait bien une de vos lettres, voici pourtant à quelles conditions... d'un jambon, comme dirait l'autre... Voilà le fait : six ou huit jambons, dont la moitié vrais béarnais, et l'autre moitié vrais, mais vrais basques, feront l'affaire avec quelques cuisses d'oie... Par conséquent, vous ne pouvez lui écrire que par les marchands de jambon, mais il faudra que vous ayez la bonté de le faire, observant de cacheter exactement chaque jambon et de promettre à Petit du bon jurançon qu'il aime et dont il me fait boire ma foi; du meilleur que le nôtre, ainsi il faut attendre les bonnes récoltes.



Photo Jove.

Antoine de Bordeu, père de Théophile.

« M. Petit a une femme qui a une fille, mère elle-même d'une jeune fille; ce sont les femmes les plus maussades, les plus femmes, pimbèches, bégueules, avares, inquiètes, enragées, les plus diables enfin qu'il y ait... Si vous me voiez à table quelquefois, mort de faim, n'osant pas, à la lettre, demander du pain, vu les dévorantes œillades de ces harpies... Quel sort! Quel état!... Je n'en parle plus; peut-être me trompé-je, ce sont de sottes idées dont ma sensibilité et ma délicatesse me bernent; j'en souffre en attendant... Cependant, je crois qu'une douzaine, ou plus, de beaux mouchoirs bigarrés, à la mode, et de trois ou quatre façons, adouciraient ces déesses. »



Photo Jove.

[illegible] de Bordeu, [illegible] de Théophile.

J.-L. Petit aimait les cadeaux, le chirurgien ne devait guère aimer laisser échapper une occasion d'opérer; l'aventure que raconte Bordeu l'avait touché au point sensible :

« Je tiens de feu M. Petit même ce que je vais rapporter. Tous ceux qui ont connu ce chirurgien savent qu'il ne devait pas être regardé comme suspect, lorsqu'il s'agissait de condamner l'instrument, au moins lorsqu'il était en état de le manier lui-même.

« Il passa à Bayonne, allant en Espagne. On lui fit voir une fistule au fondement; il voulait l'opérer tout de suite. Le malade trouva ce procédé un peu brusque et militaire pour un bourgeois; il aima mieux renoncer à être opéré par un chirurgien qui allait faire la même opération au roi d'Espagne. Il demanda quartier et se fit prescrire un régime pour se préparer à l'opération que M. Petit lui ferait à son retour. Celui-ci se laissa toucher aux raisons du malade, il ordonna des remèdes préparatoires et tandis qu'il était en Espagne, le malade fut envoyé à Barèges par un médecin du pays.

Ces eaux réussirent à merveille. M. Petit repassa comme il l'avait promis, il était prêt à opérer, il trouva la fistule comme guérie, il ne voulut pas y toucher. Il m'a avoué, en me faisant cette histoire, qu'il n'aurait pas voulu que le roi d'Espagne eut à son service ce médecin gascon qui lui souffla cette opération. Un chirurgien de la même province aurait bien pu lui jouer le même tour que le médecin ».

L'amour défini par Bordeu. « Médecin de Cour, adoré de ses clients et surtout de ses clientes, nul ne fut plus spirituel que Bordeu. Certains de ses mots sont restés; telle cette définition de l'amour. C'était à Barèges; la fine fleur de la clientèle entourait le médecin. Mme de la Ferté, la favorite du moment, lui ayant demandé. « à lui le maître disert en toutes choses », une définition de l'amour : « On dit, Madame répondit Bordeu, que l'amour est la reconnaissance du plaisir, moi, j'ai la gratitude avant le bienfait... » (F. Helme, *Rev. Mod. de Méd. et de Chirurgie*, mars 1904).

Les Napoléonides aux Eaux d'Aix-en-Savoie

On venait déjà à Aix au temps des Romains. Henri IV y séjourna. La belle Hortense Mancini en aimait le lac « où elle se faisait traîner à la nage par son More ». M[me] de Warens y vint vers 1725. Et à partir de cette date les Parisiens accourent en foule dans ce pays « où les eaux, sorties des entrailles de la terre, et la Nature tout entière, semblent être faites pour la curation des maladies et la restauration de la santé ».

« Mais le gros succès de la petite station, dit F. Helme, date en réalité de la Révolution. Surpris par la terrible tourmente, quantité d'émigrés s'y étaient réfugiés comme des oiseaux fuyant devant l'orage... Et ils ne devaient jamais oublier l'abri tutélaire, pour parler le langage du temps. Joséphine de Beauharnais, « qui était née », apprit sans doute des amis de son rang combien il faisait bon y vivre; elle dut en parler plus tard à Bonaparte et c'est ce qui explique la faveur des Bains d'Aix sous le premier Empire. Les nobles qui avaient passé, avec la facilité que l'on sait, des antichambres de Versailles à celles des Tuileries pour y continuer le métier des courtisans, y revinrent avec joie.



Cliché de l'HISTOIRE DES PEUPLES, Collection Larousse.
Pauline Borghèse, par Canova.

Pas un médecin, de 1806 à 1814, qui ne fut sollicité par quelque belle cliente d'être envoyée à Aix. Le grand Corvisart, qui donnait alors le ton à la médecine, en prescrivit maintes fois le séjour à la Famille Impériale. Bref, si les Bourbons descendants du Béarnais, avaient « fait » les Pyrénées, les Bonarparte devaient mettre Aix à la mode ».

A cette époque cependant la ville était loin d'être attrayante; en 1812, le Préfet en était encore à demander qu'on enlève chaque jour les immondices des rues, qu'on arrose au moment des plus fortes chaleurs, qu'on refasse les pavés et surtout qu'on éloigne de la ville la multitude des mendiants qui l'encombrent. Pour les jeux de hasard, point de Cercle, mais une salle maussade dans un jardin potager. Les thermes, par contre, avaient été réorganisés, l'eau analysée, les chaises à porteur recouvertes de drap bleu; le prix du bain n'avait été porté qu'à vingt centimes, tandis que celui de la douche et du port en chaise restait fixé à soixante centimes.

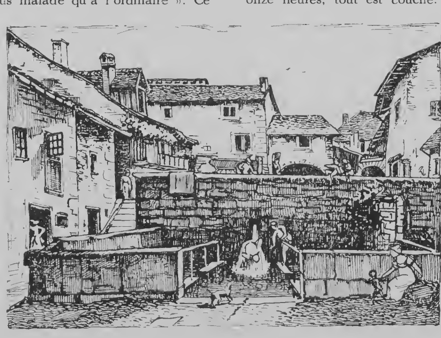
Cette douche s'administrait associée au massage. Daquin avait imaginé la méthode, qui lui fut peut-être suggérée par quelque récit de l'expédition d'Egypte.

« Un certain nombre de montagnards, dit Helme, avaient suivi Bonaparte en Egypte. Au retour et sans penser à mal, ils avaient raconté à Daquin, curieux de toutes choses, ce qu'ils avaient vu. Une pratique surtout les avait frappés: c'était une suite de « massement », de pétrissage des chairs, familier aux gens du pays... Daquin vit d'un coup d'œil le parti à tirer du procédé des Orientaux; et de toutes pièces il imagina une technique où il combinait « le massement » et le traitement hydro-minéral. D'une main, le doucheur tenait un tuyau de métal et le dirigeait sur les régions malades; de l'autre, il se livrait au pétrissage; on ne massa avec les deux mains que beaucoup plus tard. Tous les clients de Daquin passaient sous la douche, tous étaient frictionnés congrument ».

Est-ce le traitement de Daquin qui fit la vogue d'Aix sous l'Empire ? Il est permis d'en douter. Comme le fait remarquer M. Gabriel Pérouse, les eaux étaient devenues une obligation mondaine: « qu'elles fussent ou non sulfureuses, chaudes ou froides, il n'importait pas du tout; il ne s'agissait que de savoir qui l'on y rencontrerait ».

Et c'est bien ce qui préoccupe la princesse Pauline lorsqu'elle y passe en 1808; elle est à la recherche de

Blangini, le directeur de sa musique qui vient de la quitter. Elle ne peut vivre sans lui et encore moins à Turin où règne son mari. Auprès de l'Empereur, qui lui a interdit de quitter ses Etats sans permission, elle prétexte toujours sa mauvaise santé. Et sans attendre la réponse, elle se met en route et arrive à Aix le 6 juin. Comme elle n'a point envie d'aller retrouver Borghèse, à chaque courrier, ses « nouvelles s'aggravent, se font mauvaises, pires ». Madame Mère, affolée, part en toute hâte, avec Fesch. A son arrivée, elle peut écrire à Lucien : « Paulette, à qui le climat de Turin ne convient pas, est plus malade qu'à l'ordinaire ». Ce qui n'empêche pas la jolie baigneuse, tandis que sa mère retourne à Lyon, de s'embarquer le 12 juillet, sur le lac du Bourget pour gagner Lyon par le Rhône et continuer sur Paris. Cette première saison à Aix n'a été qu'une escapade et Elisa, qui l'a compris, écrit à Lucien : « Paulette s'est moquée de nous ; je disais qu'elle attrape l'Empereur, car sa maladie n'est autre chose que le désir d'aller à Paris » (1).



Le Bain Royal en 1812.
D'après la gravure de Dunant, reproduite par M. Gabriel Pérouse : La Vie d'autrefois à Aix-les-Bains.

Deux ans se passent avant qu'Aix revoit une personne de l'entourage impérial. L'ex-impératrice Joséphine y arrive dans la seconde quinzaine de juin 1810. Le 29, Mme de Rémusat l'y rejoint.

« Tout de suite, écrit Frédéric Masson, on prend un train de vie fort honnête et fort simple, — point d'uniformes et de costumes — et, n'était la belle calèche à la livrée impériale, on dirait d'une baigneuse qui, à la russe, se fait suivre de sa société habituelle, et non d'une souveraine. Joséphine, au sortir du lit, prend en conscience ses bains et ses douches ; puis, selon l'usage, elle se recouche jusqu'au déjeuner qui est à onze heures et pour lequel toute la petite cour se réunit au Palais... Ensuite, tandis qu'elle travaille et fait travailler ses dames à ses interminables tapisseries, on lit à haute voix les nouveautés de Paris que Barbier prend soin d'envoyer : des romans et des pièces de théâtre. On va ainsi jusqu'à cinq heures où l'on fait toilette. A six heures, on dîne ; après dîner on se promène en voiture ; à neuf heures, on est rentré pour la partie de l'impératrice ; Mlle de Mackau chante ; à onze heures, tout est couché. Les grandes chaleurs venues, on retarde le dîner jusqu'à huit heures et l'on se promène le matin. Personne à voir les premiers jours ; on vit entre soi, et l'Impératrice, d'excellente humeur, est beaucoup à l'air et engraisse ».

Charles de Flahaut arrive et met du mouvement dans la maison ; après lui, le flot des baigneurs : M. et Mme de Chateaubriand, le jeune ménage Tascher ; Mme Récamier, la comtesse de Boigne. Après l'incendie du bal Schwartzenberg, voici qu'on apprend l'abdication de Louis. Du coup la reine Hortense est attendue ; on lui prépare une maison. Lorsqu'elle est installée, ce ne sont que promenades et parties ; on va à Chambéry, à la cascade de Grésy ; rien ne manque pas même, au retour d'Hautecombe, une tempête sur le lac, où tout le monde manque de périr.

Hortense va mieux ; elle a retrouvé à Aix le médecin qui, à Plombières, avait commencé sa cure ; « elle ne crache plus le sang » ; la présence de Charles de Flahaut a été utile.

Dans la première quinzaine de septembre, toute cette petite cour se disperse ; Mme de Rémusat, qui gémit toujours d'être éloignée de son mari, revient à Paris ; et Joséphine, qui ne pense plus qu'à rentrer à Malmaison, part pour la Suisse, sans attendre sa fille.

Le souvenir que la reine Hortense a conservé d'Aix

(1) C'est peut-être en cette année 1808 que Barras demanda des passeports pour les eaux d'Aix. Ils lui furent refusés, sous prétexte que « plusieurs personnes de la famille impériale devaient se rendre à ces eaux ». L'ex-membre du Directoire, en racontant l'aventure, ne manque pas « d'arranger » à sa manière « cette famille impériale » : « Et de quoi se composait cette famille ? De gardes-magasins voleurs, sauvés de la flétrissure et du supplice par ma protection, d'un prêtre fournisseur, non moins voleur, de plus renégat, et de plusieurs filles prostituées, qu'on pourrait appeler publiques, connues et repoussées par le scandale de leurs mœurs dans plusieurs villes du Midi de la France et même à Marseille ! »

est si bon — sans doute Charles de Flahaut y est pour quelque chose — qu'elle y revient au début de juillet 1811, accompagnée de Mme du Broc et de Mlle Cochelet. « Votre *entraînement,* écrit le 22 juillet Mme de Souza à Mme d'Albany, est aux eaux d'Aix, bien affaiblie, bien maigre et toujours excellente » ! A cette faiblesse, il y a peut-être une raison : le 10 octobre, Hortense va accoucher de celui qui sera le duc de Morny. Sur ce séjour, qui dure jusqu'au 31 août, les détails manquent ; tout ce que l'on apprend c'est par le Préfet du Mont-Blanc qui « a été très satisfait de l'esprit du département ». La bienfaisance de la reine s'est d'ailleurs exercée vis-à-vis des Aixois, comme celle de Madame Mère en 1808 et de Joséphine en 1810. D'autres baigneurs illustres viennent encore à Aix en cette année 1811 ; Mme de Staël, Mme de Boigne y séjournent ; mais Mme Récamier qui s'y rend est arrêtée en route par l'ordre d'exil. Barras, par contre, peut y passer quelques jours : « Heureusement pour moi, écrit-il, les « princesses impériales » ne s'y trouvaient plus ».



La Reine Hortense,
Gravure en taille douce, par J.-N. Laugier, d'après Girodet

Pendant que du côté du Niemen s'agitent les armées, Pauline, le 7 juin 1812, part pour Aix-en-Savoie. Comme elle prévoit que son absence sera longue, elle a réglé ses affaires, distribué des cadeaux et même acquitté les consultations qu'elle doit à Corvisart en lui envoyant quelques tableaux. Elle n'emporte point de grandes toilettes et « rien que onze parures de demi-caractère » ; point de diamants, de petits bijoux, les « bijoux de campagne ». Elle emmène peu de monde, sa dame d'honneur, un chambellan et une dame pour accompagner.

En passant à Lyon, Pauline s'arrête chez le cardinal qui ne juge « point décent d'accompagner seul une si jeune femme ». Mais après Lyon, elle a des aventures : « du côté des Echelles », elle n'a pu supporter davantage la voiture, et elle a fait jusqu'à Aix la plus grande partie de la route dans sa chaise à porteurs.

Aussi quand elle s'installe à Aix, sur le haut de la colline, dans la maison Chevalay, elle n'est préoccupée que de sa santé : « La princesse, écrit Frédéric Masson — et on ne saurait mieux dire que lui — se plaît à raconter ses malaises, et, aux jours où elle a pris son costume de chaise longue, bonnet d'Angleterre à touffes de rubans et peignoir en mousseline de l'Inde brodée à jour, tout garni de point, on dirait qu'elle ne se soucie plus même d'être coquette ; elle ne parle que médecine, entre dans tous les détails, raconte les diètes qu'on lui impose, diètes de huit jours, après quoi en lui a permis une petite soupe — et sans sel ! Sort-elle, va-t-elle avec sa bande en excursion champêtre ; c'est en chaise à porteurs et, à la halte, on lui apporte son lait, son petit lait plutôt, car elle est à la diète *blanche*.

Cela est vrai : entre les Drs Desmaisons et Bouvier, et le Dr Buttini, venu tout exprès de Genève, il fut ordonné qu'elle prît, du petit lait, tout ce que son estomac pourrait en digérer et encore qu'elle s'en servit en lavements. Car, en dépit de Mme Junot et de Mme de Rambuteau qui en rient, Pauline n'est point malade d'imagination seulement. Autrement, outre le petit lait, lui administrerait-on tout à la fois de l'extrait de cigüe, partant de 36 grains pour atteindre 2 gros, de l'extrait de laitue vireuse et de l'extrait de coquelicot ; penserait-on à de petits vésicatoires et appliquerait-on des sangsues ? Comme elle n'est point soulagée, messages à Buttini reparti à Genève et à Corvisart à Paris. Buttini indique des remèdes, sans rien comprendre à la maladie que Corvisart explique, le 22 juillet, avec sa lucidité habituelle. Il ne croit pas, comme ses confrères, à une inflammation s'étendant au foie, au péritoine, aux intestins et ailleurs ; s'il y avait une véritable inflammation, la princesse y aurait succombé depuis longtemps. Il voit surtout une susceptibilité nerveuse exagérée qui, à des époques, produit les anomalies les plus bizarres. Cette fois, au lieu que ces accidents se soient présentés, comme à l'ordinaire, dans une succession plus ou moins lente, ils se sont produits simultanément. « Cet ensemble, écrit-il, a

dû faire une complication rare de symptômes qui ont fait de tout cela une maladie *sui generis* et pour laquelle je ne crois pas que le cadre soit encore fait. Malheureuse mille fois la princesse qui l'éprouve ! Malheureux eux-mêmes les médecins appelés à porter les secours de l'art dans un cas aussi ambigu ! » (1)

Plus tard, le 30 août, Bouvier et Corvisart consultant, établissent rétrospectivement la marche de la maladie « qui a excité les douleurs les plus cruelles et a nécessité l'application trois fois réitérée de sangsues, d'un grand nombre de vésicatoires ; l'administration journalière de bains d'eau douce, celle de remèdes tempérants de tous genres, de poudres de James, la boisson d'une quantité prodigieuse de petit lait et d'une diète tellement rigoureuse que la princesse a passé près de quatre semaines sans prendre ni supporter aucun aliment ».

La santé de Pauline marque cependant quelque amélioration et alors les fêtes succèdent aux fêtes. D'ailleurs toute la bonne société est à Aix cette année-là. Madame Mère y est venue sur la promesse que Fesch se chargerait de toute la dépense ; le cardinal a amené quelques-uns de ses habitués ; Julie s'y repose des tracas que lui cause sa royauté *in partibus,* et s'obstine à garder près d'elle sa sœur chérie, la femme du prince royal de Suède. Et d'autres, qui pour n'être pas de la Famille Impériale, font autrement de tapage : la duchesse d'Abrantès, Mme Marmont, Mme Menou « jolie comme une Psyché », Mme de Rambuteau, tout Paris, jusqu'à Talma. « Aix, ajoute Frédéric Masson, est à la mode bien que ce soit alors, comme aujourd'hui, la station la moins agréable et la plus chaude que les médecins aient inventée pour faire boire de l'eau à leurs victimes ».

J. N. CORVISART,
Premier Médecin de S. M. l'Empereur et Roi,
Officier de la Légion d'Honneur, Baron de l'Empire, &c &c.

Cliché de la Gazette des Hôpitaux.

On organise des réceptions ; on applaudit Talma. Mme Doumerc « si moelleuse dans ses mouvements » chante ; et, ajoute Gabriel Pérouse, « on parle des dames qui ne sont pas là, on parle de leurs jambes ; celle-ci en a qui ressemblent à des « grissins » de Savoie, et celle-là, aux colonnes torses de Saint-Pierre de Rome ; il est bien entendu que tout le monde sait comment sont faites celles de Pauline, et qu'on ne peut pas les comparer à d'autres ».

On organise des parties à Hautecombe, ce qui ne déplaît point à Pauline, puisqu'elle a, pour l'accompagner, le beau Duchand qui a succédé dans son cœur à Forbin et peut-être à Canouville. A la fin d'août, tout ce monde quitte Aix ; d'abord Madame, puis le cardinal, assez mal en point, les eaux « ayant été pour son système sanguin, dit Corvisart, un excitant sinon dangereux, au moins trop puissant ».

Pauline ne part point encore ; elle attend qu'on lui permette d'aller dans le midi. Car Corvisart a été très net : « Les climats chauds, a-t-il écrit, sont, je crois, une condition *sine qua non* pour arriver à ce but d'un grand soulagement et de guérison. Je n'ai jamais cessé de le répéter à la princesse, à l'Empereur, à toute la Famille ; je n'ai jamais cessé de m'irriter contre toutes ces pratiques de l'étiquette auxquelles Son Altesse Impériale était forcée de se soumettre, si quelquefois elle ne le faisait de son gré. Je n'ai jamais fait composer la médecine avec aucun de ces genres d'obédience : j'ai parlé hautement, mais j'ai parlé dans le désert. Justice doit m'être rendue à cet égard ».

Rentré à Paris, Bouvier a étudié avec Corvisart les

(1) On a beaucoup écrit sur les maladies de Pauline Bonaparte. Il y a quelques années, j'avais demandé, à ce sujet, une « consultation » à Frédéric Masson. Voici quelle fut la réponse de l'historien de l'Empereur :

29/V/14.

... Assurément, je ne saurais rien affirmer quant à l'intégrité de Pauline. Pourtant j'eus en mains deux consultations rendues à son sujet, établissant un cas d'hystérie très caractérisé et une maladie des organes qui a causé sa mort. Comme nul moyen d'exploration n'existait alors, le traitement adopté a été prodigieux. Mais si je ne vois dans son cas, sauf peut-être tout à fait à la fin, aucune apparence de tuberculose, je crois qu'il y a un formidable abus de certaines jouissances, et cela me paraît être amplement suffisant pour expliquer une fin qui, pour prématurée qu'elle est, n'est pas précoce...

Frédéric Masson

moyens de remettre la princesse « après une atteinte aussi fâcheuse ». Ils ont déclaré « qu'il serait indispensable de faire concourir tous les moyens de l'art et ceux de la nature. Entre ces derniers, ont-ils dit, celui que nous jugeons le plus indispensable est l'habitation pendant l'hiver d'un climat doux et tempéré ».



Neipperg, d'après une lithogr. italienne (1820).

Lasse d'attendre, Pauline fixe son départ au 3 octobre; lorsqu'elle apprend la nouvelle de la victoire de la Moskowa et peu après la mort de Canouville. Comme « elle ne fait que pleurer, ne mange plus », on brusque le départ qui a lieu le 28 octobre.

L'année suivante, c'est Hortense qui reparaît à Aix; elle n'est pas venue en 1812, parce qu'elle a craint de rencontrer trop de Bonaparte. A la fin de mai 1813, elle s'installe dans cette maison Chevalay occupée par Pauline la saison précédente, avec son habituelle compagne, Mme de Broc, sa lectrice Mlle Cochelet et son médecin Lasserre. Les divertissements sont ceux qu'on prend d'ordinaire : musique, lecture, promenades. Le 10 juin on va à la cascade de Grésy, et tandis que la reine vient de franchir lestement le pont volant qui est au-dessus de la chute d'eau, Mme de Broc glisse et disparaît dans le torrent. L'affliction est à son comble et la mort de cette jeune femme, dit Frédéric Masson, cause plus d'émotion que les carnages réunis de Lutzen et de Bautzen. A cette mort, cependant, les Aixois gagnent un garde-fou à l'endroit où a glissé Mme de Broc, un dîner offert à trois cents nécessiteux et à l'hôpital, moyennant une rente de 556 francs, plus 1485 francs pour premier établissement, dix lits à l'usage des indigents.

1814 ramène à Aix des militaires. Ceux d'Arcole et ceux de Rivoli, plus tard ceux d'Austerlitz et de Wagram, y étaient déjà venus, entre deux batailles, assouplir leurs membres ou soigner leurs blessures. Mais cette fois ce sont des Autrichiens et celle qui, après avoir été pour l'Empereur « le ventre autrichien » va le redevenir définitivement.

Le 9 avril 1814, de Blois où l'ont accompagnée Corvisart et Auvity, chirurgien du roi de Rome, Marie-Louise gagne Orléans sous la conduite du comte Schouwalof. Décidée d'abord à suivre l'Empereur à l'Ile d'Elbe, elle hésite. Elle invoque sa mauvaise santé. Napoléon veut être renseigné. « Il demande donc, sur le voyage, le climat de l'Ile d'Elbe, la manière dont l'Impératrice le supporterait, une consultation en forme du médecin en qui il a mis toute sa confiance, à l'homme qu'il croit dévoué, honnête et reconnaissant, Corvisart ». Corvisart s'exécute. Il s'inspire des directions de Marie-Louise et, dit Frédéric Masson, « les rédige en ordonnances ». Le 11 avril, il écrit son rapport, qui, s'il n'est pas un rapport de complaisance, est au moins un rapport de circonstances. Il s'élève contre « tout voyage un peu long et toujours fatiguant ». Il recommande, pour terminer le traitement « de séjourner à des eaux minérales connues pour être favorables à l'espèce de maladie dont Sa Majesté a tout à redouter ». Car il craint pour la poitrine de Marie-Louise. Son état, dit-il, « donne tout à craindre pour une vraie et grave maladie de cette partie, et qu'il est malheureusement si difficile (pour ne pas dire impossible en général) de guérir ». En vivant encore 33 ans. Marie-Louise démontrera l'erreur du pronostic, de même que les petits frères que le roi de Rome aura à Parme infirmeront singulièrement celui qu'avait porté l'accoucheur Dubois.



Marie-Louise.
Gravure de Couché d'après Isabey.
(Extr. du t. II des Mémoires de Bausset.)

Napoléon n'élève aucun doute sur la nécessité où est Marie-Louise de prendre les eaux d'Aix; il a

confiance dans la compétence de Corvisart; et trois jours après qu'il a quitté Fontainebleau, les Autrichiens chargés de conduire Marie-Louise se mettent en route. Arrivée à Vienne, Marie-Louise doit attendre de son père l'autorisation d'aller à Aix. Elle part le 6 juillet. En passant à Carouge elle est rejointe par le comte de Neipperg que la chancellerie a désigné pour lui servir de mentor. L'homme sait ce qu'il veut et ce qu'il peut espérer : « Avant six mois, dit Neipperg à sa maîtresse en quittant Milan, je serai son amant et bientôt son mari ».

A Aix, Marie-Louise s'installe dans la maison qu'Hortense était occupée les années précédentes. Elle y retrouve Isabey, Corvisart et Mme de Montebello. Aussitôt elle prend sa part de tous les divertissements publics. Elle organise des excursions; elle donne des soirées qui font sensation, où Talma, déclame des scènes du répertoire anglais. En élégante amazone elle fait « tous les jours de longues courses à cheval » et elle se prend de passion pour « les promenades en bateau sur le lac du Bourget ». Cette vie mouvementée réussit à merveille à l'Impératrice, « ma santé se trouve bien de mon séjour, écrit-elle à une de ses amies, je me baigne régulièrement, cela fortifie ma poitrine ». Aussi ne craint-elle pas de poser, les épaules en clair décolletage d'été devant Isabey qui dessine un portrait en médaillon doit il est fait aussitôt présent au premier chambellan.

A l'Empereur elle ne pense plus guère. Son existence folle et agitée ne le lui permet pas. Mais elle fait tant de bruit qu'à Paris on se fâche. Au conseil des ministres du 5 août, le duc de Berry dit que « Marie-Louise se conduit à Aix de la manière la plus ridicule », qu'« elle ne prend pas les eaux ». Le 9 août, Talleyrand écrit à Metternich « que la saison des eaux ayant été bien complète pour Madame l'Archiduchesse, il conviendrait qu'elle ne se prolongeât pas ». Vers le 15, son père lui ordonne de rentrer en droiture. Tandis que Corvisart et Isabey la quittent, elle se met en route. Neipperg, qui a déjà gagné sa confiance et son amitié, l'accompagnera dans son duché de Parme.

Au printemps 1814, Hortense avait manifesté son intention de venir à Aix; on lui fit comprendre qu'il fallait y renoncer. Elle y revint en juillet 1815 pour y rencontrer encore M. de Flahaut et s'y voir enlever son jeune fils réclamé par l'ancien roi de Hollande. Avec elle finit le passage des Napoléonides et se termine la dernière de ces saisons impériales qui eurent une si grande influence sur le développement d'Aix.

Maurice GENTY.

SOURCES : Gabriel Pérouse : La vie d'autrefois à Aix-les-Bains, Chambéry, 350 p., 1922. — Marcel Usannaz-Joris : Une victime de la Cascade de Grésy, Madame de Broc, 58 p., Chambéry, 1923. — F. Helme : Comment nos pères prenaient les eaux. Les Eaux d'Aix-en-Savoie. « Rev. Mod. de Médecine et de Chirurgie », février et mars 1904. — Frédéric Masson : Napoléon et sa famille, T. IV, VI, VII, VIII ; Joséphine répudiée ; L'Impératrice Marie-Louise. — Lettres de Madame de Rémusat, 2 vol. — Mémoires de la duchesse d'Abrantès, 10 vol. — H. Fleischmann : Marie-Louise libertine ; Dessous de princesses et maréchales d'Empire. — Mémoires de Barras, T. IV. — Dr Billard : Les maris de Marie-Louise. — Mémoires de Bausset, 4 vol. — Napoléon et Marie-Louise. Souvenirs historiques du baron Méneval, 3 vol.

VARIÉTÉS

Reconstitution d'un précurseur de l'humanité



LE PRÉCURSEUR (Époque Tertiaire)
Un des Anthropoïdes, vivant dans les forêts tertiaires, qui furent les ancêtres de l'Humanité.

L'anatomie du Précurseur, telle qu'elle est représentée sur la figure ci-contre, a été reconstituée en prenant comme base l'anatomie de l'Homo Mousteriensis (Époque quaternaire ancienne), aujourd'hui connue. En comparant cette anatomie à celle de l'homme moderne on peut retracer son évolution. Il suffit de remonter le cours de cette évolution pour retrouver l'image présumée d'un de nos ancêtres inconnus.

Cette reconstitution, comme celle de l'Homo Mousteriensis, a été réalisée par le Dr Maurice FAURE et Mlle Yvonne PARVILLE. On peut la considérer comme présentant autant de garanties d'exactitude que l'on en peut exiger d'une œuvre, où les données scientifiques sont nécessairement alliées à une part d'imagination artistique.

N° 12 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

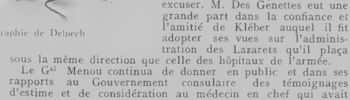
ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abonᵗ : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Une Autobiographie de Des Genettes [(1)]

Les hasards de la Bibliofolie ont mis en notre possession un manuscrit in-folio de 7 pages qui n'est autre qu'une biographie de Des Genettes écrite par lui-même. Ce manuscrit était destiné à voir le jour (2) *et parut, avec un certain nombre de variantes, dans un recueil biographique en 1822. Il nous a cependant semblé intéressant de publier ce brouillon ; le lecteur pourra y trouver quelques éclaircissements sur certains points controversés de la vie de Des Genettes et y verra tout au moins comment le médecin de l'Expédition d'Egypte se jugeait lui-même et comment se font quelquefois les dictionnaires biographiques.*



Des Genettes. Lithographie de Delpech

Des Genettes (3) (René-Nicolas Baron du Friche) (4) est né à Alençon, chef-lieu de l'Orne, en 1762, d'une famille ancienne, originaire d'Essey, même département. Il étudia dans (5) l'Université de Paris (6) et après un assez long séjour dans plusieurs autres écoles célèbres de l'Europe, il prit en 1789, à Montpellier, le grade de docteur en médecine. Titulaire associé ou correspondant, de très bonne heure, d'un grand nombre d'Académies (7) il publia plusieurs écrits qui l'avaient fait connaître avantageusement quand il entra au commencement de 1793, au service comme médecin ordinaire de l'Armée d'Italie. Rapidement promu aux premiers grades, il fit comme médecin en chef partie de l'expédition d'Egypte et acquit (8) surtout en Syrie une réputation désormais liée à l'histoire et à la gloire de nos armées. On a retenu ce passage du rapport officiel fait au Directoire exécutif : « *Tous les genres d'héroïsme devaient éclater dans cette brave armée et le dévouement de Des Genettes n'a pas été le moins généreux ni le moins utile... il a déployé un courage et un caractère qui lui donnent des droits à la reconnaissance nationale.. il est monté à la brèche de sa profession* ». (9) On doit trouver, d'après ce passage que M. Des Genettes a mis une grande modestie dans la narration de ses services et il a réduit aux plus justes termes cette inoculation si fameuse de la peste (10) tentée sur sa personne au siège de Saint-Jean-d'Acre. Le médecin en chef de l'armée d'Orient a peint et regardé plus tard cette mémorable action comme une témérité qui lui fut dictée par un élan plus généreux que réfléchi, mais en ne déguisant point toutes fois qu'il tient à honneur d'avoir donné trois ans de suite l'exemple d'aborder et de traiter la peste avec une sécurité jusqu'alors inconnue. Plusieurs ouvrages fort répandus ont rapporté avec beaucoup de variations que M. Des Genettes (11) n'eut point à se louer de la reconnaissance du chef de l'expédition et ils ont donné pour motif une divergence d'opinions sur la manière de considérer la peste sous le point de vue politique ou administratif. On a rappelé une séance de l'Institut d'Egypte avec une indépendance et une énergie que sa popularité put seule faire excuser. M. Des Genettes eut une grande part dans la confiance et l'amitié de Kléber auquel il fit adopter ses vues sur l'administration des Lazarets qu'il plaça sous la même direction que celle des hôpitaux de l'armée.

Le Gᵃˡ Menou continua de donner en public et dans ses rapports au Gouvernement consulaire des témoignages d'estime et de considération au médecin en chef qui avait

(1) On écrit par erreur Desgenettes, en un seul mot ; le nom écrit correctement dans les lettres patentes accordant à Des Genettes le titre de chevalier de l'Empire. fut ensuite écrit en un seul mot dans les nouvelles lettres qui faisaient Des Genettes baron de l'Empire (Cf : L. de Ribier : Les anoblis de l'Empire. Medecins et Chirurgiens *France médicale*, 10 Mars 1904).

(2) D. G. a indiqué de sa main que cette notice devait paraître dans la *Biographie des Vivants*. La *Biographie des Hommes vivants...* 5 vol. Paris 1816-1819, suite de la *Biographie universelle* à laquelle Des Genettes avait collaboré, contient sur le médecin de l'Empire une notice signée D., mais dont le texte ne ressemble en rien à celui de notre manuscrit Par contre, nous avons retrouvé notre texte dans un dictionnaire biographique un peu postérieur : *Biographie nouvelle des contemporains ou dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la Révolution française, ont acquis de la célébrité par leurs actions, leurs écrits, leurs erreurs ou leurs crimes, soit en France, soit dans les pays étrangers, par* MM. A. V. ARNAULT, A. JAY, E. JOUY, J NORVINS *et autres hommes de lettres, magistrats et militaires*. Paris, 1822, 20 vol.

Il y a, entre le brouillon de la notice écrite par D. G. et le texte publié (que nous désignerons sous les initiales B. N. C.) certaines variantes que nous reproduisons en italiques entre crochets. Le manuscrit de D G. est publié tel, avec les abréviations et les quelques fautes d'orthographe qu'il contient.

(3) En un seul mot dans B. N. C.

(4) Baron Du Friche [*cousin de Dufriche Valazé*].

(5) Il étudia dans [*à*].

(6) De Paris et [*fut dirigé dans ses études par une femme, Madame de Pommeral du Gage, son alliée, dont Linné a immortalisé le nom et consacré les connaissances en botanique. Après*].

(7) Académies [*nationales et étrangères*].

(8) Acquit [*particulièrement*].

(9) Profession ». [*M. Desgenettes a réduit aux plus justes*] *termes.....*

(10) Cet épisode a été vulgarisé par l'image et la peinture. Melingue en a fait le sujet d'une de ses compositions historiques Le dessin et la peinture de Mélingue appartiennent au Professeur Charles Richet.

(11) Que M. Des Genettes [*n'a pas toujours été d'accord avec le chef de l'expédition*].

gardé une neutralité (12) mêlée de respect dans les dissensions des généraux. Ses opinions n'étaient pas même très défavorables au Gal Menou car tout en le plaçant à une grande distance de ses prédécesseurs il lui supposait de louables intentions et surtout celle de conserver l'Egypte à tout prix.

La (13) querelle au retour de Syrie, longtemps oubliée en partie, est devenue naguère le sujet de beaucoup de discussions passionnées. L'une des parties intéressées, s'il faut en croire les seuls venants de Ste-Hélène, s'est renfermée dans des dénégations positives. L'ex-médecin en chef de l'armée d'Egypte ne s'est point expliqué sur cet objet seulement. On a remarqué que parlant un jour sur la peste dans les écoles de médecine dont il est l'un des professeurs, en présence d'un nombreux auditoire, il exposa la doctrine qui a autorisé à considérer les pestiférés et même ceux qui ne sont que suspectés de l'être comme n'appartenant plus à la société et pouvant ainsi être sacrifiés à la sécurité publique. Le ton du professeur s'anima dans cette discussion et quand il eut produit ses arguments, il ajouta avec calme, mais d'une voix sombre et émue : « *L'adoption inconsidérée du principe dont nous croyons avoir démontré la fausseté a produit sous mes yeux des résultats qui ont outragé l'humanité* ».



Des Genettes, médecin en chef de l'Armée d'Egypte. Prairial an VII.

De retour d'Egypte en 1802 M. Des Genettes médecin en chef d'armée et de l'hôpital militaire de Paris fut nommé en 1804 Inspecteur Général du Service de Santé militaire et il a servi dans ce grade dans toutes nos armées. On l'a vu aussi à diverses époques remplir dans l'intérieur de la France ou dans d'autres pays des missions importantes et dangereuses relatives à sa profession. Sa présence (14) a ramené la sécurité et la vie dans cent endroits différents que dévoraient des épidémies ou des contagions. M. Des Genettes fit partie de l'expédition de Russie ; il conserva dans Moscou la portion de l'orphanotrophion ou maison des enfants trouvés qui servait à l'allaitement en disant à l'Empereur : *Sire, la mesure proposée de convertir en casernes ou en magasin la totalité de ce célèbre établissement ferait disparaître les seules traces d'humanité qui restent ici et la postérité qui l'attribuerait peut-être à V. M. croirait qu'elle eut le cœur d'Hérode... d'Hérode, repril N., et comment un Hérode peut-il se retrouver ici et à quoi cela pourrait-il ressembler ? Au massacre des innocents ! lui dit D. G.* Dans la retraite (15) de Moscou le médecin en chef tomba aux mains (16) des ennemis [il y eu (17) beaucoup de variantes sur la manière dont cela se passa. Quelques personnes ont cru en Russie, d'après une lettre du Vice Connétable P. de Neufchâtel au Feld Maréchal Kuttusoff, que M. Des Genettes resta à Wilna par des ordres supérieurs, c'est ce que le temps fera probablement connaître. Nous sommes sûrs, en attendant, que] M. Des Genettes écrivit à l'Empr. Alexandre en quelques lignes une lettre à la fois fort simple et fort noble qui lui fut remise par le Grand Duc Constantin. L'Empereur fut frappé de ses expressions : *Les soins que j'ai prodigués aux soldats que le sort des armées a fait prisonniers de la France me donne quelques droits à la bienveillance de toutes les nations.* A l'instant un ukase ou décret rendit la liberté à M. Des G. et le considérant emprunté de la phrase que nous venons de citer ne contint qu'un changement : (18) Les soins donnés lui donnent des droits à la reconnaissance. M. Des G. eut une audience de l'Empereur Alex. qui le combla (19) d'égards et il fut reconduit sous escorte et rendu aux avant-postes de l'armée française sous les murs de Wittemberg. Envoyé de suite à Paris par le Vice-Roi Eugène M. Des G. eut une très longue conférence avec **N.** (20) il le suivit dans la campagne de Saxe et fut forcé après la bataille de Leipzig de se jeter dans Torgau. De retour à Paris en 1814, il perdit la place de médecin en chef de la Garde (21), conserva cependant celle de médecin en chef des armées et fut nommé par le Roi Commandeur de l'ordre de la Légion d'Honneur dont il était officier depuis la création. En 1815, M. Des G. se trouva sur le champ de bataille de Waterloo comme médecin des armées et de la Garde (22) ; il perdit bientôt ces deux places et fut en butte à beaucoup de persécutions. La cour de Suède envoya à M. Des G. l'ordre de l'Etoile Polaire et accompagna, dit-on, cette distinction d'offres généreuses que son patriotisme ne lui permit pas (23) d'accepter. M. Des G. a repris le rang de médecin en chef des armées et de membre du conseil de Santé près le département de la Guerre en 1819. Il a été appelé par le Gouvernement dans plusieurs commissions et fait partie du Comité Central de Salubrité du Royaume. M. Des Genettes avait réclamé comme retraite la place de médecin en chef de l'Hôtel-Royal des Invalides (24) et tout le monde s'accorde à dire qu'elle revenait à lui seul. On paraît avoir jugé que son activité pouvait encore être utile quoi qu'il soit aujourd'hui le vétéran de la médecine militaire de France (25). Les principaux écrits de M. Des Genettes sont : 1° Analyse du système absorbant ou des vaisseaux lymphatiques. Paris in-12, 1792 (26)

(12) Gardé une neutralité [*réclamée par les convenances*] dans

(13) Le passage indiqué ci-dessus entre crochets, depuis : La querelle au retour de Syrie. . jusqu'à : De retour d'Egypte..., manque dans B. N. C

(14) Sa présence [*La présence de ce célèbre médecin*]

(15) Dans la retraite [*Dans la funeste retraite*]

(16) Aux mains des ennemis [*au pouvoir de l'ennemi*]

(17) Le passage indiqué entre crochets manque dans B. N. C.

(18) Qu'un changement [*que le changement du mot* bienveillance *en celui de* reconnaissance].

(19) Qui le combla [*qui lui témoigna beaucoup d'égards et de bienveillance, et le présenta lui-même à Sir Robert Wilson, alors commissaire des armées alliées, et qui, parcourant l'Egypte une année après la conquête de cette contrée par les Français, avait dit que « le nom du docteur Des Genettes devait y être gravé en lettres d'or ». Il fut par ordre de l'Empereur Alexandre reconduit*] aux avant-postes.

(20) De même qu'à la fin du manuscrit, cette initiale est en gros caractères.

(21) De la Garde [*cependant il conserva*]

(22) Garde [*impériale*]

(23) Ne lui permit pas [*point*

(24) Des Genettes obtint ce poste après la Révolution de 1830.

(25) Ici se trouve dans B. N. C. le passage relatif à la mort de Napoléon que D. G a placé en note à la fin de son manuscrit.

(26) [*ouvrage dont les journaux du temps ont fait le plus grand éloge et qui a obtenu le suffrage des savants et plus habiles médecins*]



Bonaparte visite les pestiférés de Jaffa, le 11 mars 1799, par Gros (Fragment). Cliché de l'Histoire de France Larousse.

Cette toile qui mesure 5 m. 32 de haut, 7 m. 20 de large, fut exposée au Salon de 1804 et achetée 16.000 francs pour le Musée Napoléon. « Bonaparte, pour relever le moral de l'armée, visite les malades et les mourants. Il a retiré son gant pour toucher le bubon d'un pestiféré. Des Genettes, le médecin-chef, essaye d'empêcher son geste. Derrière lui, Bessières se bouche le nez. Un médecin indigène soigne un malade que soutient un Arabe. A droite, dans le fond, un officier ophtalmique s'appuie à une colonne; au premier plan, le jeune chirurgien Masselet se meurt. A gauche, des Arabes distribuent la nourriture aux convalescents. Deux nègres emportent un mort » (Louis Hautecœur: la Peinture du Musée du Louvre).

2° Histoire Médicale de l'armée d'Orient, Paris in-8, 1802 (27).

(27) *Cette histoire est divisée en deux parties. Dans la première, le savant auteur donne le détail des moyens que la médecine a employés pour préserver les Français de l'influence d'un climat destructeur, et des maladies qui semblent s'être naturalisées en Egypte ; la seconde partie comprend des observations, des topographies, des mémoires et autres travaux particuliers du médecin en chef et de ses collègues. Voici comment s'exprime M. C. L. Dumas, Membre de l'Institut et Professeur à l'Ecole de Médecine de Paris, dans un extrait de cet ouvrage : « L'Armée d'Orient est la seule dont il existe une histoire médicale complète : son médecin en chef a donné le premier l'exemple de ce travail important. Tout le monde connaît les droits de Desgenettes à l'estime publique ; ils sont fondés sur des preuves incontestables et multipliées d'un bon esprit comme médecin, d'une grande habileté comme chef, et d'un rare talent comme praticien, etc.*

3° Eloges des Académiciens de Montpellier pour servir à l'Histoire des Sciences dans le 18e siècle, Paris in-8, 1811 (28).

Dans les premiers jours de mai dernier (1821) M. Des Genettes fut appelé au Ministère des Relations Extérieures et chargé officiellement de désigner des médecins qui allaient partir pour Sainte-Hélène lorsqu'on apprit la mort de **N**.

(28) *Les arts et l'amitié, interprètes de la reconnaissance publique, ont honoré le grand praticien et ami de l'humanité, en reproduisant ses traits, M. Dutertre dans plusieurs dessins, M. Denon, ancien directeur général du Musée, dans une jolie eau-forte, et M. Gros, dans son beau tableau de La Peste de Jaffa, exposé en 1804.*

Où est le Cœur de Larrey ?

Il y a quelques années la question ne se posait pas. Ceux qui s'intéressent à l'histoire du Service de Santé étaient persuadés que le Val-de-Grâce et l'hôpital militaire de Lyon se partageaient l'honneur de conserver le cœur du chirurgien de la Grande Armée. La pieuse pensée qu'ont eue certains d'en réunir les fragments a fait découvrir qu'on ne possède que la moitié du cœur de Larrey et que la relique conservée à Lyon n'est en réalité que l'estomac et l'intestin.

Voici d'ailleurs l'historique de la question tel que M. le Médecin Inspecteur Roussel, Directeur du Service de Santé de la 7e Région, a bien voulu nous l'adresser. C'est en qualité de médecin chef de l'hôpital Des Genettes qu'il eut l'occasion, il y a dix-huit mois, de vérifier le contenu de l'urne qui avait été indiquée jusqu'alors comme contenant le cœur de Larrey.

« Le 17 décembre 1924, le Médecin-Inspecteur, Directeur de l'Ecole du Service de Santé Militaire recevait la lettre ci-dessous de M. le Médecin-Major Monery, Médecin-Chef de Service du Musée du Val-de-Grâce.

« Le Val-de-Grâce désire donner, sous la forme d'un petit

mausolée artistique, une sépulture plus convenable au cœur de J.-D. Larrey actuellement déposé dans un bocal placé dans une crypte de l'Eglise du Val-de-Grâce, en l'armoire



Cliché Larousse.

Larrey (Estampe de la Bibliothèque Nationale).

de marbre qui, avant 1793, renfermait les cœurs des Princes et des Princesses de France.

« J'ai eu la surprise, en examinant ce cœur qui subit une nouvelle préparation conservatrice, de constater qu'il était incomplet, constitué par la moitié gauche du viscère. M. le Médecin-Inspecteur Général Toubert m'a alors conseillé de vous demander si l'ancienne chapelle de l'Hôpital Militaire Des Genettes ne possédait pas l'autre moitié du cœur de Larrey, notre Directeur ayant le souvenir de l'y avoir vu jadis.

« Au cas où ce fait serait exact, nous vous demanderions de vouloir bien examiner s'il ne serait pas plus décent de réunir les deux restes de notre illustre Ancien, à l'heure où le Service de Santé se propose de donner à ces restes une sépulture qui soit digne de la mémoire de Larrey et dans un cadre exceptionnel, constituant à lui seul un symbole. »

Dans la chapelle de l'hôpital militaire Des Genettes, derrière le chœur, sur un mur séparant la nef de l'arrière chœur, sont apposées, en effet, deux plaques de marbre superposées, l'une portant l'inscription : J.-D. LARREY, Né à Baudean le 8 juillet 1766. Mort à Lyon le 22 juillet 1842, et au-dessous une autre plus petite portant l'inscription : « Son cœur est déposé ici ».

Une avancée en maçonnerie semblait indiquer nettement l'emplacement où avait été déposés les restes du Baron Larrey au-dessous des plaques de marbre.

Avant de pousser plus loin les investigations ayant pour but de révéler si réellement tout ou une partie du cœur de Larrey était bien déposé à la Chapelle de l'Hôpital Militaire Des Genettes, j'eus la curiosité de fouiller les archives de l'Hôpital, espérant y trouver quelque document intéressant.

Seul, le Registre de casernement consacrait au point d'histoire en question quelques lignes rédigées en 1899 par le Médecin Principal Pierrot, alors Médecin-Chef de l'Etablissement. — On y lisait ce qui suit :

« Dans la Chapelle de l'Hôpital Militaire Des Genettes à gauche vers le chœur, on aperçoit une plaque de marbre masquant une ouverture creusée dans le mur, dans laquelle est un bocal renfermant le cœur du Baron Larrey, Médecin Inspecteur des Armées.

« Le Baron Larrey naquit en 1766 à Baudean (Hautes-Pyrénées) et mourut à Lyon le 22 juillet 1842, à l'Hôtel d'Europe où il était descendu, en se rendant en Algérie pour y installer des ambulances.

« Après la mort, on trouva dans ses papiers un document dans lequel il exprimait, en cas d'accident, le désir que son cœur reposât au milieu des soldats. Le cœur resta longtemps à l'Hôpital Des Genettes jusqu'au jour où l'aumônier encore présent, l'abbé Giraudier fit remarquer au Médecin-Chef qu'il n'était pas convenable pour un si grand homme de conserver son cœur parmi les pièces anatomiques. L'aumônier obtint alors de l'Archevêque de Lyon l'autorisation de le faire placer dans la Chapelle de l'Hôpital, à l'endroit indiqué par la plaque de marbre actuelle.

« Le document doit être collé sur le bocal renfermant le cœur. »

Bien des inexactitudes sont à relever dans cet extrait du registre de casernement de l'Hôpital Des Genettes. En réalité, Larrey avait été envoyé en inspection médicale en Algérie en mai 1842, accompagné de son fils H. Larrey, professeur à l'Ecole de perfectionnement du Val-de-Grâce. Rappelé en France par la maladie de sa femme (qui devait décéder à Bièvres le 22 juillet) il s'embarqua le 5 juillet et débarqua à Toulon. Atteint lui-même de fluxion de poitrine, il ne put arriver à Lyon que le 24 juillet et descendit à l'Hôtel de Provence (place de la Charité). Il y mourut le 25 juillet. L'abbé Seve, aumônier de l'Hôpital Militaire avait été appelé p[illegible]



Buste de J.-D. Larrey, marbre de J. Meun[illegible]
Musée du Val-de-Grâce.
(Extrait de « Science et Dévouement », A. Quillet [illegible])

de lui par le Dr Polinière et le Dr Ducroquet et lui avait donné l'Extrême-Onction. Le Dr Delocre était à ce moment chirurgien en chef de cet hôpital. (Extrait des « *Souvenirs d'un Aumonier Militaire*, 1826-1850 » par l'abbé Sève, Souvenirs publiés en 1851) (1).

Les journaux de Lyon de l'époque (que M. Chaurand, bibliothécaire de l'Ecole du Service de Santé Militaire a bien voulu consulter à la Bibliothèque Municipale) relatent la mort de Larrey. *Le Courrier de Lyon* du 29 juillet, par exemple, mentionne que le corps de Larrey a été transporté de l'Hôtel de Provence à l'Eglise Saint-François et de là transféré à l'hôpital militaire où il restera jusqu'au jour de sa translation à Paris pour y recevoir les honneurs d'une sépulture aux Invalides. Le corps a été embaumé par les soins de MM. Coutagne, Bouchet, Leriche et Buisson.

Le Courrier de Lyon du 1er août demande qu'un monument perpétuât le lieu et l'époque de sa mort. L'Hôtel de Provence doit garder précieusement le lit dans lequel a succombé Larrey, la chambre où il a rendu le dernier soupir.

Dans le *Journal de la Société de Médecine de Lyon*, on lit que « le 27 juillet à 3 heures ont eu lieu les obsèques de Larrey avec tous les honneurs dûs au rang élevé qu'avait occupé cet homme illustre. La plupart des autorités civiles et toutes les autorités militaires y ont assisté. L'Académie des Sciences, la Société de Médecine en corps, tous les médecins de la ville, les médecins et chirurgiens militaires, les officiers de la garnison, formaient un cortège imposant, grossi encore par une foule nombreuse, composée en grande partie d'anciens militaires qui venaient rendre les derniers honneurs à l'une des plus vieilles gloires de la République et de l'Empire. Parmi les fonctionnaires, le Recteur de l'Académie, dont la famille est alliée à celle de Larrey. Les cordons du poêle étaient tenus par un Officier Général, par le chirurgien en chef de l'hôpital militaire, par le Président de la Société de Médecine de Lyon, par le Doyen des Médecins de Lyon. Le cortège partit de l'Hôtel de Provence pour se rendre à l'Eglise Saint-François. Le cercueil porté par des soldats du Train d'Artillerie était recouvert des insignes du grade du défunt et de la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur. Aucun discours ne fut prononcé.



Urne conservée à l'hôpital Des Genettes.
En haut, à gauche, la médaille qui avait été placée sur l'urne.

Le Courrier de Lyon du 12 août 1842 mentionne que les obsèques du Baron Larrey ont eu lieu à Paris dans l'Eglise de Saint-Germain l'Auxerrois paroisse du défunt où son corps a été déposé provisoirement.

Hippolyte Larrey avait demandé que le corps de son père reposât aux Invalides. Le Maréchal Soult (2), alors Ministre de la Guerre refusa et la Ville de Paris accorda à Larrey une concession à perpétuité au cimetière du Père-Lachaise. Dominique Larrey y fut inhumé et Hippolyte Larrey l'y rejoignit en 1895.

En somme, dans les documents que j'avais pu consulter, je ne trouvais rien concernant le cœur de Larrey.

Dans le livre de Paul Triaire cependant, intitulé « Napoléon et Larrey » (Mame, Tours 1902), il est dit qu'Hippolyte Larrey avait fait extraire le cœur de son père qui fut conservé d'abord en l'Eglise Saint-Germain l'Auxerrois puis déposé dans les caveaux de l'Eglise du Val-de-Grâce le 25 juillet 1854.

Le mystère persistait donc. Pour l'éclaircir, il était indiqué de desceller la maçonnerie de la Chapelle de l'Hôpital Des Genettes pour procéder aux vérifications nécessaires.

Ce qui fut fait le 9 février 1925 à 11 heures en présence de : M. le Médecin-Inspecteur Lanne, Directeur de l'Ecole du Service de Santé Militaire ; M. le Médecin Principal de 1re Classe Roussel, Médecin Chef de l'Hôpital Des Genettes ; M. l'Officier d'Administration de 1re Classe Huc, Officier Gestionnaire de l'Hôpital ; M. l'abbé Thelisson, Aumônier de l'Hôpital ; Mme Blanc, Infirmière-Major de la S. S. B. M.

Une urne en grès portant en grosses lettres l'inscription : LARREY fut ainsi mise à découvert.

Sur l'urne était déposée une médaille de bronze à l'effigie de Larrey portant l'inscription : J.-D. LARREY, né à Beaudan (Hautes-Pyrénées) le 8 juillet 1766, mort le 22 juillet 1842, et au verso une allégorie représentant la Médecine secourant les malades et au-dessous la date M.D.C.C.C.X.X.X.X.VII.

Cette urne renfermait, conservés sans liquide, l'estomac

(1) Les *Souvenirs* de l'abbé Sèves donnent des détails intéressants sur la création de l'Hôpital Militaire de Lyon (actuellement Hôpital Des Genettes) Cette création fut réalisée après 1830, en raison des nombreuses troupes appelées à Lyon pour tenir la ville en respect. — Auparavant, quelques salles de l'Hôtel Dieu suffisaient aux besoins de la population militaire. La Chapelle fut construite en 1837. Une pièce d'artillerie, prise à Alger en 1830, fournit le métal de la cloche sur laquelle on lit :

Autrefois, canon d'Alger
Je donnais la mort.
Aujourd'hui, airain sacré,
Je bénis la souffrance et pleure le trépas des braves
Lyon, 1837.

La bénédiction de la Chapelle eut lieu le 25 Juillet 1838, sous le vocable de St-Louis, par Monseigneur l'Archevêque d'Amasie, administrateur apostolique du Diocèse, en présence du Baron Aymard, lieutenant Général, commandant la 7 Division, de MM. Peysson, Laroche, Duperré, Officiers de santé en Chef.

(2) « Qui avait toujours sur le cœur l'affaire des conscrits mutilés de Bautzen », dit Triaire

et l'intestin du Baron Larrey. Ces organes ont un aspect parcheminé, sont très friables, se déchirent très facilement. L'appendice est très reconnaissable. L'intestin grêle porte de distance en distance des ligatures faites au fil rouge. A l'une de ces ligatures est attaché un sachet renfermant un papier dont ci-dessous copie :

« Entrailles II du Baron Larrey, II Inspecteur Général II du Service de Santé Mre, II ex-premier Chirurgien de II la Grande Armée II et de la Garde Impériale, II déposés dans cette urne II le 29 novembre 1849, II MM. Ancelot II Brée et II Laporte II ses anciens Elèves, II étant Officiers de Santé en Chef II de l'Hôpital Militaire de Lyon ».

Les entrailles furent remises dans l'urne et celle-ci déposée à la Chapelle de l'Hôpital Des Genettes à l'endroit où elle se trouvait précédemment.

Donc l'urne déposée à la Chapelle de l Hôpital Des Genettes ne renfermait pas le cœur de Larrey, ainsi que pouvait le faire croire la plaque de marbre accrochée dans la Chapelle au-dessus de l'emplacement de l'urne, mais simplement « les entrailles » de l'ancien chirurgien en chef de la Grande Armée.

En conséquence, la plaque de marbre portant l'inscription : « Son cœur est déposé ici » a été enlevée.



Photo M. G.

Monument Larrey au Père-Lachaise.

⁂

Qu'est devenue la moitié droite du cœur de Larrey ? Nous avons cherché dans les journaux de l'époque. Ni l'article de Sédillot, ni les lettres écrites par Hippolyte Larrey au moment de la mort de son père ne donnent la moindre indication sur le sujet qui nous intéresse. Nous avons enquêté au Val-de-Grâce ; interrogé M. Delorme, M. Dopter, M. l'Abbé Didier aumônier au Val-de-Grâce ; personne ne sait ce qu'a pu devenir le cœur droit de Larrey. Fut-il gardé comme souvenir par la famille ou mis de côté par quelque admirateur, ainsi que Roux en avait agi avec le crâne de Bichat ? En est-il de cette relique comme du cervelet de Voltaire conservé par les Mitouart ? Autant de questions qui ne sont que des hypothèses.

En tout cas, à défaut des Invalides, le Val-de-Grâce est bien le sanctuaire où il convient que soient placés définitivement les restes du cœur de Larrey, et cela, comme le demandait M. Monéry « dans un cadre exceptionnel, constituant à lui seul un symbole. »

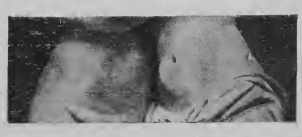
M. G.

VARIÉTÉS

Le Nu dans l'Art. — L'Art Grec

Poursuivant la publication de sa *Nouvelle Anatomie artistique*, M. Paul Richer, après un premier volume consacré au *Nu dans les Arts de l'Orient classique : Egypte, Chaldée, Assyrie*, vient d'en publier un second sur le *Nu dans l'Art Grec*. (1 vol. in-8, écu, 414 p., 514 fig., prix : 64 fr., Plon-Nourrit, éditeur). N'ayant pas la prétention d'analyser cet ouvrage si riche d'idées et d'une documentation incomparable, nous nous bornerons à indiquer le plan et les conclusions.

Dans une première partie, M. Paul Richer a tracé les diverses phases de l'Art Grec « si rapidement parvenu aux sommets où il règne encore aujourd'hui ».



Cliché Plon-Nourrit
L'Amour et Psyché (Détail)
(Rome, Musée du Capitole.)
(Phot. Alinari.)



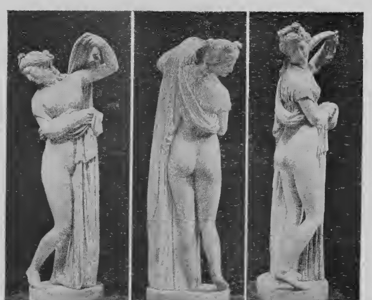
Cliché Plon-Nourrit
Naissance de Vénus.
(Bas-relief du Trône Ludovisi.)
Seins dirigés en dehors.
(Rome, Musée Ludovisi.)
(Phot. Alinari.)

« L'archaisme, dit-il, nous a montré, sous les patients efforts des artistes du sixième siècle, la formation des types plastiques, et nous avons essayé de faire la part qui, dans cette création laborieuse, pouvait provenir des arts antérieurs de l'Egypte et de l'Assyrie, et de la distinguer de celle que l'artiste grec a, de bonne heure, tirée de son propre fonds

pour réaliser un type bien à lui et dont le cinquième siècle devait voir la complète et magnifique éclosion. Nous avons vu comment ce siècle, apogée de l'art grec, où règne le plus pur idéalisme, avait toujours pris son point d'appui dans la nature et dans la vérité. Avec Myron, Polyècte et Phidias, le type reçu des primitifs se précisa de façon définitive, se plia aux mouvements mêmes les plus osés et s'ennoblit souverainement.

Au quatrième siècle, Scopas, Praxitèle et Lysippe recueillirent le magnifique instrument mis au point par leurs prédécesseurs immédiats. Mais ils eurent le génie, sans en rien changer de fondamental, de l'assouplir, de le soumettre aux expressions nouvelles et de lui faire rendre des sentiments jusque là inexprimés.

Avec le troisième siècle et les suivants, l'art grec s'évade de la tradition classique, mais toujours plein de sève et de force, il s'engage dans des voies nouvelles où il rejoint l'art moderne qui ne l'a pas dépassé. C'est le règne du pur naturalisme, de la précision scientifique, de la vaste et fougueuse décoration pittoresque et du rendu des sentiments les plus variés jusqu'aux plus violents ».



Cliché Plon-Nourrit.
Vénus Callipyge (Face, Dos et Profil)
(Naples, Musée National. Phot. Brogi.)

Dans la seconde partie, M. Paul Richer étudie de plus près la forme humaine créée par l'art grec en la considérant successivement dans ses divers segments et sous différents aspects.

« Nous avons vu, dit l'auteur, la tête grecque sortir du cube primitif et la face, après la grimace déjà bien méritoire du sourire dit éginetique, revêtir la belle et calme ordonnance des traits qui distingue la grande époque, avant d'exprimer par la suite les expressions les plus variées.

Le torse, établi sur des assises anatomiques inébranlables nettement définies, traverse tout l'art grec sans de notables modifications, si ce n'est à l'époque hellénistique où certains modèles s'exagèrent et parfois se doublent.

Les membres, qui se perfectionnent rapidement, gardent leur construction impeccable qui n'exclut pas certains accents caractéristiques.

Nous avons cherché à démontrer que l'art grec, si amoureux du type viril athlétique, n'avait point, même à ses débuts, contrairement à l'opinion de quelques auteurs, négligé la forme féminine. Il sut figurer la femme sous des traits qui répondaient à l'idéal noble et élevé qu'il s'en faisait et qui puisés autour de lui, dans la nature, n'étaient pas moins essentiellement féminins. Ce premier type eut son plein épanouissement avec Phidias. Praxitèle, sans s'éloigner de la tradition, ajouta encore à son charme et à sa grâce, sans lui faire quitter les divines régions qu'il habitait. L'art hellénistique le fit descendre de l'Olympe et la femme coudoya les hommes. Les artistes se plurent à la représenter telle ils la voyaient autour d'eux, dans l'infinie variété de ses formes.

Le génie grec inventa même un type nouveau. Et il fallait une science consommée des formes humaines pour établir plastiquement le type de l'hermaphrodite qui devient pour nous une véritable révélation.

Mais l'art grec, qui élevait des autels à la forme sainte et vigoureuse, ne craignit pas parfois de franchir les frontières de la maladie. Il est vrai que c'est surtout aux basses époques et dans des œuvres de petite dimension, bronzes ou terres cuites, que l'on rencontre les types morbides. »

Toutefois, même à la grande époque, on peut relever des signes dont les attaches avec la médecine sont intéressantes à signaler.

C'est ainsi que l'art grec, qui a puisé son inspiration dans la forme de l'athlétisme, a poussé le scrupule de la vérité jusqu'à reproduire quelques déformations engendrées par les sports, et cela non seulement aux époques du réalisme, mais aussi lorsque le plus pur idéalisme régnait en maître. Si l'art grec n'a laissé que quelques documents figurés relatifs à l'hystérie, les grotesques, c'est-à-dire les œuvres conçues dans le but de se servir de la difformité pour provoquer le rire, sont plus nombreux.

Les nains et les difformes y sont aussi représentés, mais plus rarement. « Le peuple, dit M. Paul Richer, qui précipitait du sommet du Taygète les enfants débiles et mal venus, qui faisait de la perfection olympique l'idéal auquel devaient tendre tous les efforts de l'éducation, le peuple enfin qui élevait des autels à la beauté des formes du corps humain pouvait-il se complaire dans la peinture de la difformité physique et de la maladie ? » Cependant la cyphose du buste d'Esope, le rachitisme, le myxoedème observés dans certaines représentations de nains, sont de belles reproductions de réalités pathologiques.

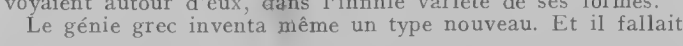


Cliché Plon-Nourrit.
Tête de l'Hermès de Praxitèle.

L'art grec a même su figurer aussi des cas d'une symptomatologie plus délicate, telle la cécité, si véridiquement exprimée dans le buste d'Homère. Il a laissé aussi de nombreux spécimens où sont reproduites avec beaucoup de simplicité et de vérité des scènes toutes intimes : scènes d'indigestion, scènes de petite chirurgie.

Toutefois l'art grec a toujours en horreur des spectacles macabres. « Il ne représente la mort que discrètement, sans figurer jamais les ravages qu'elle laisse derrière elle, cherchant au contraire à parer de nouveaux charmes la dépouille de l'être chéri et transfigurant le cadavre. La mort elle-même est représentée sous l'aspect du sommeil. »

Lorsqu'il s'agit de représenter le cadavre sur les monuments funéraires, l'art grec procède avec un sentiment plus vif de la réalité. Souvent l'artiste se plaît à figurer le mort avec ce qu'il aimait durant sa vie ; et quand il obéit à la préoccupation de reproduire sur le monument funéraire les traits du mort, il procède avec un remarquable souci de la vérité individuelle. Dans plusieurs spécimens on peut se demander si le personnage mis en scène est bien mourant ou déjà trépassé. « C'est dire,





Cliché PLON-NOURRIT.

Torse de la Vénus
du Duc de Luynes
(Bibliothèque Nationale).
(D'après un moulage
de l'Ecole des Beaux-Arts.)



Cliché PLON-NOURRIT.

Vénus de Cnide de Praxitèle
(Vatican).
(D'après une photographie
appartenant à M. Salomon Reinach.)



Cliché PLON-NOURRIT.

Dos de la Vénus
de Syracuse.

ajoute M. Paul Richer, que le mort antique ne se présente pas sous des dehors lugubres et repoussants et qu'il est encore bien près de la vie. »

« En résumé l'art grec a sur ceux qui l'ont précédé l'immense supériorité d'avoir conçu et réalisé une interprétation de la figure humaine véridique et originale, véridique parce qu'appuyée sur la nature même, originale parce qu'elle ne ressemble à aucune autre, qu'elle est frappée au sceau de son génie. Son influence sur les arts qui ont suivi a été considérable. Sous son apparente unité, elle est variée presque à l'infini et les cadres qu'elle a tracés pour les manifestation morpbologiques les plus diverses l'ont été de façon définitive. C'est elle que, tout le long du cours des âges, en passant par Rome et par Byzance, par le Moyen Age et par la Renaissance jusqu'aux temps modernes, on retrouve parfois plus ou moins voilée, mais toujours renaissante et dominatrice.

« Des esprits indépendants, de nos jours surtout, ont cherché à en secouer le joug. Trop longtemps Aristide était nommé le Juste et la forme grecque imposait sa perfection. On a vu alors des artistes pasticher les œuvres d'art égyptien des périodes archaïques, du sixième siècle grec ou du douzième et treizième de l'époque médiévale. Mais ils n'ont rien pu inventer.

« La figure humaine créée par l'art grec domine les arts et rien d'important ne peut en être modifié parce qu'elle repose sur des fondements inébranlables de la vérité. En présence de la nature toujours la même, l'art ne saurait trouver une manière nouvelle de la construire.



Cliché PLON-NOURRIT.
[illegible]
(Musée du Vatican.)
(Phot. Alinari.)

« L'art grec a eu toutes les audaces. Il a ouvert et parcouru toutes les voies : idéalisme le plus élevé, réalisme le plus fougueux, dessin de la forme, expression de la vie et des mouvements.

« Il a été jusqu'à la limite de la forme humaine infinie et variée. Après lui, il ne restait, dans ce domaine, plus rien à glaner. Mais le spirituel lui était resté fermé. Il fut une époque radieuse dans l'évolution des arts ; mais il appartenait aux âges nouveaux du christianisme de placer la beauté morale au-dessus de la beauté physique. Une éclipse de la forme humaine se produisit alors dont les caractères et les alternatives d'un puissant intérêt constituent les manifestations plastiques de l'art chrétien d'Orient ou d'Occident et de l'art médiéval (roman douzième siècle et gothique treizième siècle), où le physique suivant la loi immuable de la double nature humaine, composée du corps et de l'âme, commence à prendre sa revanche jusqu'à ce que la Renaissance, héritière du paganisme et du christianisme à la fois, fit lever l'astre nouveau qui nous illumine encore aujourd'hui.

« Sans pasticher l'art grec, suivons le grand exemple qu'il nous a donné, fait de méthode, de logique et de clarté. »



IMP. DE COMPIÈGNE.

N° 13 Le Numéro : 1 fr. 1926

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Th. Laennec (1781-1826)

par M. Ch. ACHARD

Laennec est l'une des plus grandes figures non seulement de la médecine française, mais de la médecine universelle. Son nom est connu de tous les médecins comme celui de l'inventeur de l'auscultation. Il s'en faut, toutefois, que son seul titre de gloire soit cette mémorable découverte d'un moyen d'exploration médicale qui, après, un siècle écoulé, au milieu de beaucoup d'autres procédés nouveaux d'investigation, reste encore l'un des plus précieux dont le clinicien dispose. Ce qui fait surtout dans l'histoire de la médecine le renom de Laennec, c'est qu'il a su tirer de sa découverte un merveilleux parti pour l'étude des maladies ; c'est qu'il a réussi, en joignant à son procédé clinique les constatations anatomiques, à faire l'histoire pathologique de plusieurs maladies encore mal connues ; c'est enfin qu'il a vraiment fondé une école médicale qui s'est vouée à la méthode anatomo-clinique et qui, pendant une grande partie du XIXe siècle, a marqué une étape importante dans l'évolution de la médecine (1).

D'origine modeste, comme la plupart des grands médecins, René-Théophile Laennec naquit le 17 février 1781, dans la capitale de la Cornouaille bretonne, à Quimper-Corentin. Sa maison natale était située 2, rue du Quai, devant le confluent de la petite rivière du Steir et de l'Odet : elle a disparu comme a disparu aussi la maison qu'il habita le plus longtemps à Paris et où il composa la plus grande partie de son œuvre.



Cliché de *la Science Moderne.*
Portrait de Laennec par Hamon

Son père, brouillon, ambitieux, incapable d'un travail régulier, se soucia peu de son instruction et c'est grâce à l'appui constant de son oncle, Guillaume Laennec, médecin à Nantes, qu'il put faire la carrière dans laquelle il s'est tant illustré. Cet oncle généreux le recueillit enfant et lui fit faire ses études classiques. A 14 ans, en septembre 1795, le jeune Laennec entrait déjà comme élève en médecine à l'Hôtel-Dieu de Nantes et étudiait l'anatomie et la chirurgie avec le chirurgien en chef Darbefeuille, et bientôt il était, comme chirurgien de troisième classe, attaché aux hôpitaux militaires de la ville, hôpitaux ambulants créés à l'occasion de la guerre civile.

Puis, en juin 1799, il était nommé au concours officier de santé de 2e classe. Il dut, en cette qualité, prendre part, avec la colonne du général Brune, à une brève expédition dans le Morbihan contre les Chouans, en janvier 1800.

Admis à l'Ecole Supérieure de Santé de Paris, créée par la Convention pour remplacer la Faculté supprimée en 1793 par l'Assemblée législative, il vint dans la capitale et prit sa première inscription le 2 mai 1801. Il suivit les leçons de Desgenettes, Hallé, Peyrilhe, Pinel et Bourdier et adopta pour maître, à l'hôpital, Corvisart, dont la réputation de clinicien brillait d'un grand éclat. Corvisart appliquait, non sans la perfectionner, la découverte de la percussion faite par Avenbrugger en 1761, mais qui ne devait être bien connue qu'en 1808, par la traduction que le médecin français donna du livre du médecin viennois, et surtout par les commentaires qu'il y ajouta.

(1) La biographie détaillée de Laennec a été [illegible] par le professeur Alfred Rouxeau (de Nantes).

Dès son arrivée à Paris, le jeune Laennec fit partie, à sa fondation, d'une Société d'instruction médicale qui réunissait des étudiants et où des observations cliniques étaient apportées et discutées. Puis, admis au concours de l'Ecole pratique en septembre 1802, il prit, avec cinq de ses camarades, des leçons particulières du chef des travaux, Dupuytren, qui faisait avec Bayle, aide d'anatomie, des recherches d'anatomie pathologique. Le goût très prononcé du jeune Laennec pour ce genre d'études et l'ombrage qu'il prit des procédés peu délicats de son maître qui accaparait volontiers les idées de l'élève, devaient amener entre eux dans la suite une brouille durable.

Dès 1802, dans le numéro d'août-septembre du JOURNAL DE MÉDECINE, DE CHIRURGIE ET DE PHARMACIE, Laennec publiait un mémoire très remarqué sur les péritonites (HISTOIRES D'INFLAMMATIONS DU PÉRITOINE), dans lequel il s'inspirait des idées de Bichat sur le système séreux.

Puis il publia de nombreuses observations, notamment celles où il découvrit la bourse sous-deltoïdienne, la capsule fibreuse du foie, les acéphalocystes.

En août 1803, il remportait les deux prix de médecine et de chirurgie au concours général institué à l'Ecole de médecine pour l'an XI.

En décembre de la même année, il fit partie, à sa fondation par Dupuytren, de la Société anatomique.

Il collabora d'une manière assidue au JOURNAL DE MÉDECINE, dans lequel il publia de nombreuses analyses.

C'est seulement en 1804, le 11 juin, qu'il passa sa thèse de doctorat intitulée: « Propositions sur la doctrine d'Hippocrate relativement à la médecine pratique ». Une reproduction fort curieuse, qui est un petit chef-d'œuvre d'édition, en a été faite en 1923 par les soins du professeur Letulle. Elle imite avec une exactitude remarquable l'exemplaire jauni et couvert d'annotations manuscrites qui servit à l'auteur pour la soutenance. Le jury devait comprendre: Bourdier, président, Baudelocque, Boyer, Chaussier, Corvisart et Deyeux; mais Sue remplaça Baudelocque, Pinel remplaça Chaussier et Thillaye remplaça Deyeux. Dans ce travail Laennec s'appliquait à montrer que la doctrine d'Hippocrate avait pour principal objet le pronostic, déduit des symptômes communs aux diverses maladies, et que le diagnostic, déduit surtout des symptômes spéciaux à chaque maladie, n'était mis qu'au second plan ; il estimait que la doctrine d'Hippocrate était insuffisante, mais que sa méthode d'observation était la vraie base de la pathologie.

Quelques semaines après, il était nommé, avec son ami Bayle, le 18 juillet, à la Société de l'Ecole de Médecine.

Fondée le 30 août 1800, elle comprenait à l'origine 27 membres, mais s'était agrandie le 21 mars 1804 de 16 associés et de 16 associés-adjoints. Les nominations étaient approuvées par le ministre, et les membres présents aux séances touchaient un jeton de 2 fr. 50. C'était comme un prélude de l'Académie de Médecine, et, après la fondation de celle-ci, elle fut dissoute. Son organe officiel était le JOURNAL DE MÉDECINE auquel Laennec collaborait et dont il devint, avec Dupuytren et Fizeau, l'un des rédacteurs.

C'est peu après que la querelle avec Dupuytren s'envenima et que la brouille devint définitive. Dupuytren, nous l'avons vu, faisait un cours particulier d'anatomie pathologique. Laennec, qui avait imaginé une classification des lésions inspirée des travaux de Bichat, se jugea frustré de son travail personnel lorsque Dupuytren eût passé, en septembre 1803, sa thèse de doctorat où il annonçait la publication d'un traité d'anatomie pathologique. Aussi Laennec décida-t-il d'ouvrir lui aussi un cours, en novembre. Il avait alors 22 ans; ce cours eut grand succès et fut continué 3 ans de suite. Dupuytren ayant publié la classification que Laennec avait donnée dans ses leçons, ce dernier lut une note à la Société de l'Ecole pour remettre les choses au point. Il s'ensuivit une polémique qui les brouilla définitivement et Dupuytren ne reprit pas son cours.



Cliché de *La Science Moderne*

Portrait de Laennec, par Hanonni.

En lutte avec des difficultés matérielles, Laennec travaillait sans relâche. Sa pratique médicale ne lui rapporta la première année que 150 francs et la seconde 400. Son père ne lui donnait qu'une aide petite et irrégulière. Mais il ne se décourageait pas et comptait sur le Traité d'anatomie pathologique qu'il préparait pour lui faire acquérir une notoriété plus grande et lui ouvrir les portes de l'Ecole.

Il avait, d'ailleurs, une clientèle fort distinguée: il soignait le cardinal Fesch, les Chateaubriand, Madame de Duras, le marquis de Talaru, le peintre Alexandre Dubois, qui peignit son portrait en pied. Il était fort avant dans l'intimité de Chateaubriand dont la femme l'appelait familièrement le petit « secco ».

En 1808, Laennec quitta la direction du JOURNAL DE MÉDECINE. Mais il rédigea pour le DICTIONNAIRE DES SCIENCES MÉDICALES un assez grand nombre d'articles. En 1814, après l'invasion des Alliés, il se fit donner à la Salpêtrière un service qui rassemblait les soldats bas-bretons, fort dépaysés dans la capitale.

En 1816, il fut très découragé par le chagrin que lui causa la perte de son ami Bayle, et par la publication de l'ESSAI D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE de Cruveilhier qui déflorait en quelque sorte le Traité que lui-même préparait depuis longtemps sans pouvoir l'achever.

Mais c'est alors que survint l'événement capital de sa carrière.

Grâce à l'amitié du sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, Becquey, il avait été proposé comme chef de service à une place vacante de l'hôpital Necker. Mais une singulière erreur administrative l'avait nommé à l'hôpital Beaujon où il y avait également une vacance. Il lui fallut permuter avec Renauldin.

A Necker il avait un service de 100 lits (1) qui lui fournissait un vaste champ d'études. C'est là qu'il fit ses mémorables recherches sur l'auscultation.

On a maintes fois raconté comment il fit sa découverte. Passant un jour dans la cour du Louvre, il vit des enfants qui s'amusaient à percevoir, avec l'oreille appliquée à l'extrémité d'une poutre, le bruit des moindres chocs frappés à l'autre bout. Cette transmission avec amplification des bruits par les corps solides fut un trait de lumière. Aussitôt il pensa qu'on pourrait, à l'aide d'une tige solide appliquée sur la poitrine, entendre les bruits qui se produisent dans la cavité thoracique. Il est probable, d'ailleurs, qu'à l'école de Corvisart, et connaissant bien les services rendus par la percussion, il songeait à étendre le champ de l'exploration thoracique par les procédés physiques. Son premier essai de stéthoscope fut un rouleau de papier fortement serré. Puis il s'ingénia à chercher le meilleur modèle et en façonna de ses propres mains plusieurs sortes avec un tour.

Laennec avait un haut souci d'exactitude. Il contrôlait sans relâche ses observations. Il confrontait avec soin les données de l'examen clinique — èt notamment de l'exploration thoracique avec l'instrument qu'il appela d'abord le cylindre — et celles de l'anatomie pathologique. Il avait trouvé une mine de données cliniques toutes nouvelles; il lui fallait chercher ce que signifiaient les symptômes physiques qu'il découvrait, et cette signification, il la demandait à l'anatomie pathologique, dont il avait fait sa science de prédilection. On ne s'étonne point qu'il lui fallût du temps pour préciser les caractères cliniques et anatomiques d'une série de maladies dont il traça des descriptions restées classiques: pneumonie, pleurésie, apoplexie pulmonaire, gangrène pulmonaire, emphysème, bronchectasie, et la tuberculose pulmonaire, dont il avait, avec Bayle, étudié la succession des lésions.

La découverte de l'auscultation eut lieu en septembre ou octobre 1816. C'est seulement au bout de 18 mois, le 28 juin 1818, qu'il communiqua à l'Académie des Sciences son premier travail sur cette méthode. Puis, quelques mois après, de mai à juillet, il fit plusieurs communications à la Société de la Faculté de Médecine. Enfin la première édition du TRAITÉ DE L'AUSCULTATION MÉDIATE parut en août 1819.

Le nouveau procédé d'examen se répandit aussitôt, surtout grâce à Récamier et à quelques autres médecins: Piorry, Andral, Louis, Bouillaud. A l'étranger le succès fut grand: l'usage du stéthoscope fut même prescrit par ordre à tous les médecins de l'armée britannique.

Mais la santé de Laennec était fort compromise. Le mal qui le minait et qui n'était autre que la tuberculose pulmonaire, dont l'origine était peut-être un tubercule anatomique inoculé dans une autopsie de tuberculose vertébrale en décembre 1803, faisait des progrès. Il espéra se rétablir en respirant l'air natal et partit le 8 octobre 1819 pour son domaine de Kerlouarnec près de Douarnenez. Il y séjourna deux ans. Il avait donné, en partant, ses collections d'anatomie pathologique à la Faculté, vendu ses livres dont une partie se trouve actuellement à l'Ecole de Nantes, et expédié ses meubles par mer à Douarnenez.

Sa santé s'étant améliorée, il revint à Paris le 15 novembre 1821 et reprit son service à l'hôpital Necker. Le cours de clinique qu'il y ouvrit aussitôt fut très fréquenté; les médecins étrangers s'y pressaient pour s'initier à l'auscultation. La clientèle en même temps lui revint.

La fortune alors lui souriait. Hallé, qui devait bientôt mourir, le fit nommer en décembre 1821 médecin de la duchesse de Berry, ce qui lui valait, outre un traitement de 4.000 francs par an, ses entrées à la cour et une situation en vue. Puis il fut nommé par décision royale, le 31 juillet 1822, professeur au Collège de France. Le Collège avait présenté Chaussier pour la chaire laissée vacante par la mort de Hallé, l'Académie des Sciences avait présenté Magendie; mais le roi, à l'instigation du ministre Corbière, qui était breton, nomma Laennec (2).

Quelques mois plus tard, l'Académie de Médecine le nommait membre titulaire dans la section de médecine, le 24 janvier 1823, en remplacement d'Hallé. Il faisait déjà partie de la Compagnie à sa fondation, mais au titre d'« associé non résidant », car il était à cette date, en décembre 1820, en Bretagne et nul ne savait s'il reviendrait à Paris. Il figurait sur les premières listes sous le nom de Laennec neveu, docteur en médecine à Quimper, ce qui prouve, pour le dire en passant, que l'oncle Guillaume avait une notoriété assez grande pour qu'on prît la peine d'éviter une confusion avec son neveu.

A ce moment, la Faculté de Médecine venait d'être supprimée à

Cliché de *La Vie Médicale*

Portrait de Laennec, Faculté de Médecine de Paris.

L'illustre auteur du TRAITÉ D'AUSCULTATION, vêtu de sa robe de professeur d'un rouge sombre, tourne légèrement le corps à gauche, les regards face au spectateur. Un encrier dans la main gauche, il retient, ouvert sur ses genoux, un vaste cahier qui doit recevoir ses observations. La main droite, pendante, tient une plume d'oie. Sur une table couverte d'un tapis vert, quelques livres debout, la toque du professeur et une liasse de papiers. A gauche, une colonne surmontée d'une statue d'Esculape dont on ne voit que la base.

Bon portrait. Il a été copié pour une somme de cinq cents francs environ aux frais de la Faculté, d'après l'original qui ornait autrefois à Nantes le cabinet de M. Laennec, recteur de l'Académie de la Loire-Inférieure, cousin du grand médecin. M. Laennec Denys, un autre cousin, à qui l'œuvre avait été tout d'abord demandée, fit savoir que ce tableau, légué d'une manière tout à fait spéciale, faisait partie du patrimoine de leur famille. Les REGISTRES DES ASSEMBLÉES DES PROFESSEURS portent: « M. le Professeur Trousseau, à la date du 6 avril 1854, annonca que M. le Professeur Meyriadec Laennec possède un portrait, le seul qui existe de l'illustre et ancien professeur Laennec, et qu'il est très disposé à en laisser faire une copie pour en orner la salle du Conseil. Cette communication est accueillie avec satisfaction, et il sera écrit à M. Meyriadec pour le remercier de son offre et pour l'accepter. »

La toile donne bien l'impression « du petit homme bien maigre au corps grêle et desseché, aux jambes flûtées et tremblantes, à la figure racornee, aux joues creuses et ternes, aux yeux caves, cernés et baissés, à la physionomie toute mystique. » (A. Chéreau). (In: Legrand et Landouzy: Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris.)

(1) Le service d'hommes était à la salle Saint-Joseph; le service des femmes occupait les salles Saint-Louis (actuellement Chauffard), Sainte-Suzanne et Saint-Vincent (actuellement Civiale).

(2) Un de mes arrières grands-pères, Daniel Kieffer, secrétaire interprète au ministère des Affaires étrangères, directeur de l'Ecole dite « des Jeunes de langues », et vice-président de la Société Asiatique, fut le collègue de Laennec au Collège de France, ou il était déja suppléant depuis 1805 et où il fut nommé professeur titulaire, par ordonnance royale du 11 septembre 1822, six semaines après Laennec.

la suite d'incidents politiques. C'était le temps où l'abbé Frayssinous, évêque d'Hermopolis, était Grand-Maître de l'Université. Dans la séance de rentrée, le 18 octobre 1822, en présence de l'abbé Nicolle, vice-recteur de l'Académie de Paris. Desgenettes, chargé du discours d'usage, prononça l'éloge d'Hallé. Les étudiants firent du bruit, l'abbé Nicolle fut quelque peu houspillé par eux et son cocher fut contraint de faire faire à sa voiture plusieurs fois le tour de la cour de l'Ecole avant de pouvoir partir. A la suite de ce scandale, trois jours plus tard, à l'instigation du Conseil royal de l'Instruction publique, une ordonnance du roi supprima la Faculté.

Une place fut alors offerte à Laennec dans ce même Conseil. En raison des événements, il la refusa. Mais le gouvernement ayant décidé de former une Commission pour réorganiser la Faculté, Laennec accepta cette fois d'en faire partie. Il y joua le rôle principal et réussit à maintenir dans le corps professoral quelques-uns des anciens destitués. Les nominations furent faites par le roi et Laennec fut nommé professeur de clinique médicale à l'hôpital de la Charité. Son service comptait 40 lits et il professait pendant le semestre d'hiver. Il lui fallut abandonner son service de l'hôpital Necker pour se consacrer à cet enseignement qu'il cumulait avec celui du Collège de France.

A la Charité, il arrivait à 10 heures, ce qui était tard pour l'époque, où la plupart des visites d'hôpital se faisaient à 6 et 7 heures. Il avait de nombreux auditeurs et quelquefois il parlait latin pour se faire comprendre des étrangers. Deux fois l'an il faisait dresser un tableau des maladies observées dans son service et le publiait.

Aux examens de la Faculté, il se montrait sévère, estimant de son devoir d'obliger les élèves à travailler.

Au Collège de France, les mardis, jeudis et samedis, il arrivait en cabriolet sur le coup de 1 heure 1/2, vêtu de noir, portant la culotte courte, couvert d'un ample manteau et coiffé d'un chapeau à larges bords. Il faisait sa leçon devant une quarantaine d'auditeurs de choix. On conserve les notes manuscrites qui lui servaient de plan pour ses leçons. On y trouve entre autres quelques détails sur les cirrhoses, décrites seulement d'une manière incidente dans son TRAITÉ D'AUSCULTATION à l'occasion d'une observation de pleurésie chronique.

A l'Académie de Médecine, il intervint plusieurs fois : le 25 janvier 1825 à propos d'une tumeur encéphaloïde présentée par Velpeau ; le 19 avril au sujet de l'auscultation du bruit musculaire ; le 23 août, à l'occasion d'expériences sur les maladies inoculables ; le 5 janvier 1826, dans la question du magnétisme animal.



Cliché de *la Science Moderne*
Statue de Laennec à Quimper

Avec ces occupations multiples, il lui restait fort peu de temps pour préparer une seconde édition de son TRAITÉ D'AUSCULTATION, et le Traité d'anatomie pathologique, auquel il tenait beaucoup, devait rester dans ses tiroirs.

Il avait de surcroît, à cette époque de sa vie, à lutter contre les véhémentes attaques de Broussais. Le célèbre auteur de la médecine physiologique professait que toutes les doctrines médicales de ses devanciers étaient sans valeur et il réduisait la pathologie presque en entier à une excessive irritation, c'est-à-dire à une inflammation dont le siège habituel était le tube digestif. Il est curieux de lire dans ses écrits des principes fort justes, mais qu'il appliquait si mal. L'idée de faire de la maladie un trouble des fonctions plutôt qu'une lésion d'organe était des plus raisonnables, mais Broussais, comme la plupart de ses contemporains, ignorait presque tout des fonctions et de leurs troubles, et son imagination fougueuse suppléait trop volontiers à l'imperfection de ses connaissances. Broussais reconnaissait à Laennec le mérite d'avoir trouvé l'auscultation et il en vantait l'utilité ; mais emporté par son tempérament de polémiste, il attaquait violemment la méthode anatomoclinique de Laennec, au nom de la physiologie, sans connaître la physiologie et en observant très imparfaitement les lésions.

Un véritable duel s'engagea entre ces deux hommes, tous deux bretons, mais bien différents et dont le parallèle a souvent été fait. Broussais, malouin et gallot d'origine, très attaché à l'Empire, de caractère emporté, mauvais observateur, lâchait la bride à son imagination ; Laennec, bas-breton armoricain d'origine, très royaliste et catholique pratiquant, s'appliquait à réfréner la violence de ses sentiments, à observer minutieusement les faits et à écarter toute interprétation hasardée.

C'est dans le second EXAMEN DES DOCTRINES MÉDICALES que Broussais attaqua violemment Laennec. Celui-ci répliqua avec mesure et dignité dans sa leçon d'ouverture au Collège de France, où il dépeignit son adversaire sous les traits de Paracelse, et plus tard dans la préface de la seconde édition du TRAITÉ DE L'AUSCULTATION. Et comme Broussais reprochait à ses descriptions anatomiques d'être sans utilité pour la guérison, il décochait à son adresse ce trait cinglant : « Il ne s'agit pas de savoir si cela est triste ; il s'agit de savoir si cela est vrai. » Mais ce n'était pas seulement par la plume que se poursuivait le duel, c'était aussi et plus encore dans les leçons

dans l'enseignement clinique de tous les jours, dans les propos entre médecins, et les élèves y prenaient part dans les deux camps.

La violence n'a jamais qu'un temps, mais elle a souvent son temps, assez long pour faire du mal. Elle assura à Broussais une vogue qui devait s'éteindre après peu d'années mais qui assombrit les derniers jours de Laennec. Les adversaires de ce dernier l'attaquaient dans ses doctrines, dans ses croyances, dans son enseignement, dans sa pratique. On lui reprochait d'avoir obtenu les places qu'il ocupait grâce à la faveur royale ; on objectait que sa méthode d'observation n'aboutissait à aucune conclusion thérapeutique, encore que l'aération des tuberculeux, qu'il préconisait et qu'il appliquait dans son service de la Charité, ait survécu aux saignécs successives et au tartre stibié que Broussais infligeait à tous les fébricitants.

Malade et surmené, Laennec s'était installé rue du Cherche-Midi et avait prié l'une de ses parentes éloignées, Mme Argou, qui était veuve et dans une situation de fortune assez précaire, de tenir son ménage. Les mauvaises langues se donnèrent libre cours et, pour les faire taire, Laennec prit le parti d'épouser sa cousine, qui était à peu près de son âge. Le mariage eut lieu le 16 décembre 1824, à la mairie du XIe arrondissement (aujourd'hui le VIe) et à l'église Saint-Sulpice. Les témoins de Laennec étaient ses amis Le Verger et Charlet, ceux de la mariée les professeurs Cayol et Récamier.

Une grande part de l'activité de Laennec à cette époque était consacrée à une seconde édition de son TRAITÉ. La première avait été épuisee vers le milieu de 1823. Mais la seconde était vraiment un ouvrage nouveau. Tandis que la première n'était guère qu'un exposé de symptômes avec l'indication des lésions correspondantes, la nouvelle contenait, outre une première partie où étaient indiqués les signes d'auscultation, une seconde qui contenait l'étude des maladies de poitrine. Le manuscrit ne fut prêt qu'à la fin d'août 18[illegible], et encore la préface ne put-elle être donnée à l'imprimerie que plus tard. C'est vraisemblablement en mai 1826 que l'ouvrage parut (1).

Schéma du stéthoscope de Laennec réduit au tiers de ses dimensions réelles

Cependant la santé de Laennec déclinait de plus en plus. Il résolut de quitter Paris et de retourner en Bretagne. Parti le 30 mai, il arriva à Kerlouarnec le 9 juin, après un voyage pénible. Sans illusion sur sa maladie, qu'il diagnostiquait phtisie galopante, il n'y vécut que quelques semaines et expira le 13 août. Il fut inhumé dans le petit cimetière de Ploaré où la dépouille de sa femme vint le rejoindre en 1847.

La postérité a rendu justice à Laennec et l'a vengé des déboires qu'il avait subis. C'est le sort de tous les novateurs de rencontrer des adversaires, d'éveiller des jalousies et d'éprouver des désillusions. Laennec est mort à 45 ans : c'est un âge auquel aujourd'hui les plus grands médecins n'ont pas toujours atteint le faîte des honneurs dûs à leur mérite. Peut-être était-on plus exigeant il y a un siècle, après l'époque napoléonienne des généraux de vingt ans.

On doit seulement convenir que son âme inquiète de Breton sentimental dut souffrir amèrement et souvent en silence de l'injustice de ses contemporains, des piqûres d'amour-propre qui lui furent infligées, et des difficultés incessantes qu'il rencontra dans sa propre famille et dans ses intérêts privés. Une de ses dernières déceptions fut l'échec de sa candidature à un prix de l'Institut. Il s'était présenté à deux élections de membre titulaire de l'Académie des Sciences, où Chaussier puis Boyer avaient été nommés. Il espérait que sa découverte lui vaudrait au moins une récompense de la haute Compagnie, et il présenta son ouvrage au concours du prix Montyon ; il n'eut pas cette dernière joie ; c'est seulement une récompense posthume qui fut accordée à son œuvre et, par une singulière ironie du sort, sous la forme d'une médaille d'encouragement.

Depuis sa mort, ce grand homme n'a fait que grandir dans l'opinion médicale, d'abord parce que son œuvre, fondée sur des faits exactement observés, a survécu à tant d'autres plus fragiles, et puis parce qu'elle a marqué dans l'évolution de la médecine une étape importante.

A l'époque de Laennec, la médecine était dominée par la NOSOGRAPHIE de Pinel, qui établissait une classification des maladies, bien imparfaite sans doute, mais qui tenait compte déjà des travaux de Bichat et mettait un peu d'ordre dans les idées des médecins. La théorie néanmoins l'emportait encore sur les faits. Laennec eut le mérite de mettre les faits au premier plan, d'attribuer à l'observation le rôle fondamental et de perfectionner cette observation par la découverte d'un moyen très précieux. Il fonda l'école anatomique qui, après lui, continua d'édifier l'anatomie pathologique et à laquelle l'histologie apporta plus tard une nouvelle prospérité. Il y eut, il est vrai, quelque exagération chez certains adeptes de cette école d'observation qui, se désintéressant par trop de l'interprétation des faits, réduisaient la pathologie à une statistique de symptômes et de lésions. Mais il n'en est pas moins vrai que la méthode anatomo-clinique fut pendant longtemps la seule base solide de la pathologie.

Elle était pourtant insuffisante, car la lésion n'explique pas tous les symptômes et correspond principalement à la perte des fonctions, alors que beaucoup de fonctions sont déjà troublées sans que l'organe présente de traces visibles de ce désordre. C'est surtout dans les troubles des fonctions que consiste la maladie. Laennec ne le méconnaissait pas et le disait même expressément. Mais la science qui étudie les fonctions, la physiologie, était encore dans les limbes à l'époques de Laennec. L'expérimentation n'était que fort peu en


(1) [illegible] francs, et le stethoscope 2 fr. 50.

usage, avant que Magende en fît la base de la recherche physiologique, suivi bientôt et dépassé par son élève Cl. Bernard qui éleva la physiologie au rang d'une science véritable. Dès lors, la pathologie ne devenait plus qu'une sorte d'annexe de la physiologie et l'on put dire qu'elle était la physiologie de l'être malade. A l'étape anatomique succédait l'étape physiologique de la médecine. Le médecin apprit donc à penser physiologiquement, et Charcot, qui se réclamait de la méthode anatomo-clinique dans l'étude des maladies nerveuses, faisait appel à la physiologie plus encore qu'à l'anatomie, car l'étude des localisations nerveuses est vraiment une étude physiologique.

M.M. les Medecins et eleves etrangers qui ont eu l'honneur de suivre de suivre depuis six mois la Clinique de Mr. le Professeur Lanec le prient d'agreer l'expression de leurs sincere reconnoissance et de leurs remerciments pour la peine qu'il s'est donné pour avancer leurs instructions —

M. C. Retzius M.D.
R. H. Brabant M.D.
D. Bullen M.D
P. H. Scott M: R: B.

Fragment d'une adresse de remerciement remise à Laennec par une quarantaine de ses élèves étrangers. Elle a été rédigée par le Dr Magnus-Christien Retzius qui l'a signée le premier. Remarquer la répétition fautive des mots « de suivre » et la façon dont est orthographié le nom de Laennec.

Mais la médecine devait parcourir encore une nouvelle étape. Observer les symptômes, chercher dans les lésions et dans le trouble des fonctions la façon dont ils se produisent, c'est connaître le mécanisme de ces désordres, mais il manque au pathologiste de connaître ce qui met en mouvement ce mécanisme, c'est-à-dire la nature de la cause morbide. Si quelques-unes de ces causes étaient déjà bien connues, par exemple le traumatisme et certains poisons, beaucoup d'autres restaient enveloppées de mystère et les idées que s'en faisaient les médecins étaient des plus variées. Les progrès de la chimie biologique ont soulevé un coin du voile en révélant des altérations humorales. Mais ce sont surtout les mémorables travaux de Pasteur qui ont agrandi dans des proportions qu'on ne pouvait soupçonner le champ de l'étiologie, en même temps qu'ils apportaient de nouvelles méthodes thérapeutiques pour combattre ces causes pathologiques.

Ces trois étapes qu'a parcourues l'évolution de la médecine, ce sont elles qu'à son insu parcourt aussi le clinicien au lit du malade. Il note d'abord le plus soigneusement possible les symptômes. Puis, après avoir observé, il groupe ces symptômes en syndromes anatomiques et fonctionnels à l'aide des données de l'anatomie pathologique et de la physiologie, afin de préciser comment les symptômes ont pu se produire. Enfin il pousse son enquête vers la cause initiale de ces désordres. Ce travail analytique accompli, il est alors en mesure de reconstituer par la pensée la maladie qu'il a sous les yeux : il sait que la cause qu'il a trouvée a provoqué tels désordres des fonctions et de la morphologie et que ces désordres ont entraîné les symptômes qu'il a pu noter chez le malade. Le clinicien ne connaît bien l'histoire du malade que lorsqu'il peut faire suivre son analyse d'un semblable travail de synthèse.

Laennec, Cl. Bernard, Pasteur, voilà trois grands noms français dont chacun tient une place éminente dans l'évolution de la médecine contemporaine. Notre pays se doit de les honorer et d'en cultiver la mémoire.

Sur l'initiative de l'Académie de Médecine, un Comité s'est formé pour célébrer le centenaire de la mort de Laennec et de la seconde édition de son TRAITÉ. Déjà, au Pardon d'Anne de Bretagne, organisé par une société locale, à Montfort-l'Amaury, le 6 juin de cette année, puis à Ploaré le jour anniversaire de la mort de Laennec, le 13 août, des cérémonies commémoratives ont eu lieu. A Paris, les 13 et 14 décembre, à la Sorbonne et à l'Académie de Médecine, en des séances solennelles, la vie et l'œuvre du grand médecin seront retracées et commentées. Une exposition de souvenirs, tels qu'objets ayant appartenu à Laennec, stéthoscopes façonnés de ses mains, manuscrits de ses ouvrages, sera installée. Une plaquette qui en reproduira quelques-uns sera éditée.

Ceux qui font entrer dans le culte du souvenir des grands hommes l'image des lieux qui furent les témoins de leur vie pourront faire à travers le Paris moderne une sorte de pèlerinage pour retrouver quelques traits du Paris d'il y a cent ans, où s'est écoulée la plus grande partie de la vie médicale de Laennec.

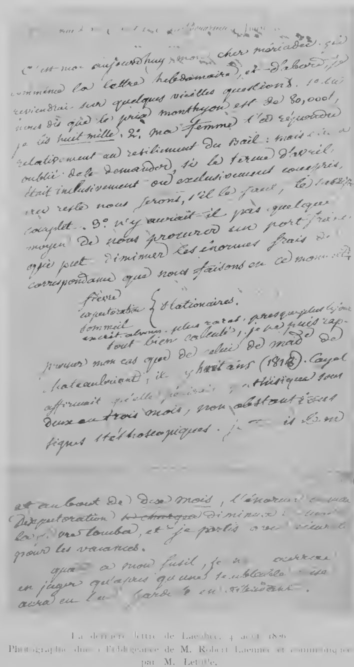
Ils se rendront dans la rue Royer-Collard ; elle traverse aujourd'hui la rue Gay-Lussac qui n'existait pas alors. C'était, il y a cent ans, la rue Saint-Dominique d'Enfer et c'est là que le jeune Laennec, arrivant pour la première fois à Paris descendit chez son frère à la fin d'avril 1801, au numéro 947. Quelque temps après, ils vinrent habiter place Saint-Michel numéro 514, au coin de la rue Saint-Hyacinthe. Le boulevard Saint-Michel n'existait pas, la place de ce nom occupait à peu près l'emplacement du carrefour Médicis actuel et la maison de Laennec se trouvait à peu près à l'intersection

de l'axe de la rue Monsieur-le-Prince et de celui de la grande avenue du Jardin du Luxembourg qui passe devant la façade principale du Palais, alors appelé Palais des Pairs.

Descendant le boulevard Saint-Michel dont cette partie s'est substituée à peu près au trajet de l'ancienne rue de la Harpe, et tournant à droite à la rue des Ecoles qui n'existait pas non plus, les visiteurs arriveront au Collège de France où Laennec professa de 1822 à 1826. De là ils reviendront sur leurs pas pour prendre la rue de l'Ecole de Médecine, où les bâtiments de la Faculté, fréquentés par Laennec, ne conservent plus guère de cette époque que la façade de la rue et le péristyle au fond de la grande cour où ne s'élevait pas encore la statue de Bichat.

Sortant de la Faculté et se dirigeant vers le boulevard St-Germain, nos pèlerins apercevront, de l'autre côté de ce boulevard, de grands immeubles qui font face à la façade de la Faculté. A l'époque de Laennec, le boulevard n'était point percé. A la place de ces immeubles, se trouvait la petite rue du Jardinet, à peu près parallèle au boulevard actuel et un peu en contre-bas. Elle commençait à la rue Mignon qui lui était perpendiculaire, mais qui n'allait pas plus loin. Cette rue du Jardinet, dont le nom lui venait du jardin du collège de Vendôme situé entre elle et la rue du Battoir (aujourd'hui partie de la rue Serpente)) n'existe plus qu'à sa terminaison; elle avait dans son prolongement la cour de Rohan, qui subsiste encore. Laennec, sur le point de passer sa thèse, habita d'abord au n° 5, à partir de mai 1804, puis il prit au n° 3, le 18 janvier 1807, l'appartement de Bayle qui l'avait quitté pour se marier: le loyer était de 270 fr. par an et c'est là que sa domestique, la fidèle Angélique, faisait attendre les clients dans un petit oratoire.

En se dirigeant par le carrefour de l'Odéon et la rue Saint-Sulpice vers l'église Saint-Sulpice où Laennec s'est marié on peut jeter un coup d'œil sur la rue Garancière, où, au n° 8, était la mairie du XI[e] arrondissement de cette époque. C'est dans cette mairie qu'eut lieu le mariage civil; l'hôtel de la mairie avait alors deux façades sur les rues Garancière et Servandoni; cette dernière a fait place à un immeuble séparé.


[illegible] [illegible] [illegible]

C'est moi aujourd'hui, mon cher [illegible], qui commence la lettre hebdomadaire, et d'abord je reviendrai sur quelques vieilles questions. 1° [illegible] vous dis que le prix Monthyon est de 80,000 f, je dis huit mille. 2° Ma femme t'a répondu relativement au résiliement du bail : mais elle a oublié de te demander si le terme d'avril était inclusivement ou exclusivement compris, [illegible] reste nous ferons, s'il le faut, le [illegible] complet. 3° N'y aurait-il pas quelque moyen de nous procurer un port franc, ce qui peut diminuer les énormes frais de correspondance que nous faisons en ce moment.

fièvre
expectoration } stationnaires.
sommeil

[illegible] plus rares, presque plus le jour [illegible] tout bien calculé, je ne puis rapprocher mon cas que de celui de Mad. de Chateaubriand, il y a huit ans (1818). Cayol affirmait qu'elle [illegible] phtisique sous deux ou trois mois, nonobstant tous [illegible] signes stéthoscopiques. [illegible]

et au bout de dix mois, l'énorme [illegible] (d'expectoration) ~~[illegible]~~ diminua [illegible] tomba, et je partis avec [illegible] pour les vacances.

Quant à mon fusil, je n'[illegible] en juger qu'après qu'une [illegible] aura eu l'[illegible] garde [illegible].

La dernière lettre de Laennec, 4 août 1826.
Photographie due à l'obligeance de M. Robert Laennec et communiquée par M. Letulle.

De là nos pèlerins pourront se rendre rue Jacob à l'hôpital de la Charité, où Laennec prit le service de la clinique médicale et fit sa première leçon le 1[er] avril 1823. Ensuite ils se rendront rue de Grenelle où, au n° 18, s'est édifié il y a peu d'années un grand immeuble à la place du plaisant petit hôtel du Bon Lafontaine (1) où Laennec descendit lorsque, après 2 ans passés en Bretagne, il revint dans la capitale le 15 novembre 1821.

Remontant la rue de Grenelle jusqu'au carrefour de la Croix-Rouge, ils s'engageront dans la rue du Cherche-Midi. Au n° 23, Laënnec prit un appartement avec écurie et remise, au loyer de 1.700 francs, lorsque ses fonctions de médecin de la duchesse de Berry ne furent plus compatibles avec un logement à l'hôtel. Son dernier déménagement eut lieu après son mariage: à la fin de juillet 1825, il s'installa dans un appartement de près de 3.000 francs de loyer, au n° 17 de la rue Saint-Maur-Saint-Germain. Cette rue n'était autre que la section de la rue de l'Abbé-Grégoire comprise aujourd'hui entre les rues de Sèvres et du Cherche-Midi. Cette partie de la rue du Cherche-Midi s'appelait alors rue des Vieilles-Tuileries. La maison de Laennec était tout près de celle-ci, le dernier immeuble de la rue Saint-Maur, portant le n° 19.

L'hôpital auquel on a donné le nom de Laennec est tout près de la demeure habitée en dernier lieu par ce grand homme. Mais cet établissement était alors un hospice de femmes incurables.

En descendant la rue de Sèvres, au delà du boulevard Montparnasse, on arrive à l'hôpital Necker où Laennec fit la plupart de ses recherches sur l'auscultation. Cet hôpital était presque à la limite du Paris de cette époque, car la barrière de Sèvres se trouvait tout près, à la terminaison actuelle de la rue de Sèvres, qui se prolongeait alors sous le même nom par la rue Lecourbe d'aujourd'hui.

Revenant sur ses pas jusqu'à la rue du Bac, on peut, en s'engageant dans cette rue dans la direction de la Seine, voir au n° 120 l'hôtel où mourut

(1) Cet hôtel, qui avait appartenu à un petit-neveu du fabuliste, s'était agrandi d'une maison voisine, pourvue d'un petit jardin, qui avait été habitée par des Beauharnais.

Châteaubriand, l'un des principaux clients de Laennec, et en tournant à gauche dans la rue de Grenelle, trouver au n° 87 l'hôtel des Talaru où Laennec avait aussi des clients et amis et qui passa depuis à la famille de Bauffremont.

La rue du Bac mène au pont Royal et à l'emplacement, vide aujourd'hui, où s'élevait, avant l'incendie de la Commune, le Palais des Tuileries. Les deux ailes des pavillons de Flore et de Marsan subsistent. C'est au rez-de-chaussée du Pavillon de Marsan qu'étaient les appartements de la duchesse de Berry.

A quelques pas de là, en traversant la cour du Carrousel, alors tout encombrée de vieilles maisons et de ruelles, on pénètre dans la cour du Louvre, où vint à Laennec l'idée de sa géniale découverte. Et du quai voisin l'on aperçoit le dôme du Palais Mazarin, où il avait l'ambition légitime de trouver la consécration de la gloire.

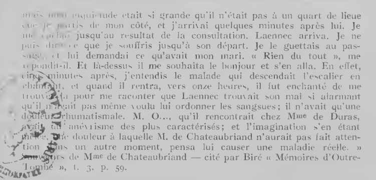


Armes de la famille Laennec.

De cette petite promenade, le visiteur éprouvera peut-être quelque déception, à voir que si peu de chose subsiste des vieilles pierres et des vieilles maisons parmi desquelles s'écoula la vie de Laennec à Paris. Il en conservera du moins le sentiment, qui comporte une petite leçon de consolante philosophie, que si les pierres d'une vivante cité sont périssables souvent en peu de temps, l'œuvre d'un grand homme est plus durable, et le bon Horace n'était pas dans l'erreur, qui prédisait à la sienne de survivre à l'airain.

Laennec consulté par Chateaubriand. — « Au commencement de l'hiver (1811-1812) nous louâmes un appartement appartenant à Alexandre de Laborde, dans la rue de Rivoli. Vers ce temps-là, M. de Chateaubriand commença à se sentir fort souffrant de palpitations et de douleurs au cœur, ce que plusieurs médecins qu'il consultait en secret, attribuèrent à un commencement d'anevrisme...

Nous restâmes à Paris jusqu'au mois de mai (1812). De retour à la campagne, les palpitations de M. de Chateaubriand augmentèrent au point qu'il ne douta pas que ce fut vraiment un mal auquel il devait bientôt succomber. Comme il ne maigrissait pas et que son teint restait toujours le même, j'étais convaincue qu'il n'avait qu'une affection nerveuse. Cela ne m'empêchait pas d'être horriblement inquiète. Je n'osais de le supplier de voir le docteur Laennec, le seul médecin en qui j'eusse de la confiance. Enfin, un soir, Mme de Lévis, qui était venue passer la journée à la Vallée, le pressa tant qu'il consentit à profiter de sa voiture pour aller à Paris consulter Laennec. Je le laissai partir;



mais mon inquiétude était si grande qu'il n'était pas à un quart de lieue que je partis de mon côté, et j'arrivai quelques minutes après lui. Je me cachai jusqu'au resultat de la consultation. Laennec arriva. Je ne puis dire ce que je souffris jusqu'à son départ. Je le guettais au passage, et lui demandai ce qu'avait mon mari. « Rien du tout », me répondit-il. Et là-dessus il me souhaita le bonjour et s'en alla. En effet, cinq minutes après, j'entendis le malade qui descendait l'escalier en chantant, et quand il rentra, vers onze heures, il fut enchanté de me trouver là pour me raconter que Laennec trouvait son mal si alarmant qu'il n'avait pas même voulu lui ordonner les sangsues; il n'avait qu'une douleur rhumatismale. M. O..., qu'il rencontrait chez Mme de Duras, avait un anévrisme des plus caractérisés; et l'imagination s'en étant mêlée, une douleur à laquelle M. de Chateaubriand n'aurait pas fait attention dans un autre moment, pensa lui causer une maladie réelle. » Souvenirs de Mme de Chateaubriand — cité par Biré « Mémoires d'Outre-Tombe », t. 3, p. 59.

TABLE DES MATIÈRES DE L'ANNÉE 1926

IMP. DE COMPIÈGNE. 1926